

MÉMOIRES

d' Émile ROUSSEL

né le 5 avril 1923

à Fontenay-le-Pesnel

Calvados

Préface

J'avais déjà écrit mes « Mémoires d'enfance » en racontant les dix années de ministère du père Henri BERTREUX à Fontenay-le-Pesnel de 1924 à 1934, lorsque Claudine, Pauline et sœur Nicole m'ont discrètement suggéré : « Vous devriez écrire vos mémoires »... J'ai longtemps hésité, j'hésite encore. Je vais avoir 83 ans, je ne vois pas clair, lorsque je suis longtemps assis à mon bureau, mes lombaires me font souffrir...

Et puis d'un côté, je suis tenté, j'aimerais. J'ai déjà dans ma tête de façon précise le premier chapitre. Je me suis risqué à écrire les titres des chapitres ... Mais alors, là, je suis effrayé : la tâche est immense et je n'ai que peu de temps à y consacrer ...

Aujourd'hui 7 décembre 2005, je commence. Mais il est 14 h 15, j'arrête pour écouter sur R.C.F. « Halte spirituelle », puis « Prier avec Marie ». Ensuite je vais faire un quart d'heure de marche et un quart d'heure de lecture de la Bible. Je ne veux pas que mes « Mémoires », si je les écris, prennent sur ma vie spirituelle ou mes obligations de santé comme la marche.

C'est parti ! Dieu seul sait où cela ira !

I – MÉMOIRES D'ENFANCE

Depuis longtemps, je regrettais de ne pas avoir pu lire ce livre dont maman m'avait parlé et qui lui avait été donné avec une dédicace par le père Henri BERTREUX, curé de Fontenay-le-Pesnel. Il y racontait sa vie de missionnaire en Chine. Cet ouvrage avait été détruit dans notre maison au moment du débarquement.

Ayant eu l'occasion d'entrer en relation avec madame Colette PRUD'HOMME, la fille d'Hélène MARION, je lui ai fait demander si elle ne pouvait pas chercher dans les affaires de sa mère pour le retrouver (je savais qu'Hélène avait eu, elle aussi, un exemplaire dédicacé). Heureusement, elle l'a trouvé et me l'a prêté.

Ce livre a pour titre « SHIN LOU TI ». C'est le nom qu'a pris le père BERTREUX à son arrivée en Chine.

Grâce à l'amabilité d'un ami, Monsieur Jean COLLIN, ce livre, que je ne pouvais pas lire à cause de ses trop petits caractères, a été enregistré sur cassettes. Quand je les eu écoutées, j'ai été stimulé et j'ai décidé d'en écrire une suite, « ma » suite : « *Les dix années de ministère du père BERTREUX à Fontenay-le-Pesnel* ». Elles sont indissociables de mes « Mémoires d'enfance »

Je les écris en hommage au père BERTREUX.

Les dix années de ministère du père BERTREUX à Fontenay-le-Pesnel (1924 – 1934)

a – Père, les souvenirs que j'ai de vous

Vous arrivez à Fontenay-le-Pesnel au tout début de 1924. Celui qui écrit ces lignes y était né le 5 avril 1923 et avait été baptisé le 15 avril 1923 par votre prédécesseur, l'Abbé BROTTIN, qui sera nommé aussitôt après, aumônier du Bon Sauveur à Caen. Cette nomination ne fut pas sans importance, comme on le verra plus tard.

Mes souvenirs d'enfance sont très précis. Je me souviens vous avoir vu, alors que j'étais tout petit, venir apporter des soins à mon père pour aider ma mère jeune et inexpérimentée. Cataplasmes, ventouses, thermogènes n'ont pas de secret pour vous. Vous avez même un sirop avec de l'iode pour le badigeonnage de la gorge qui fait merveille.

Vous faites mieux encore : vous aidez mes parents à consolider leur foyer. Ils n'avaient bien sûr pas suivi la préparation au mariage qui existe maintenant et ma mère très jeune, puisqu'elle s'était mariée à dix-huit ans, pouvait profiter de vos conseils. Mon père et ma mère avaient en vous une grande confiance.

A cette époque (1914 – 1922), la plupart des jeunes gens faisaient leurs Pâques, mais arrêtaient après leur mariage. Mon père, jeune homme, faisait ses Pâques et maman se demandait avec anxiété s'il allait continuer après son mariage. Elle vous en parla et vous lui avez répondu :

« Ça dépend de vous ! Une femme peut tout sur le cœur de son mari. » Papa fit ses Pâques et il continua par la suite.

Mes parents étaient abonnés à « La Croix du Dimanche » et maman dévorait les articles de « Pierre l'Ermite », alias le chanoine LOUTIL. Elle achetait ses livres. J'avais bien six ans quand je la vis lire et relire très attentivement « *Pas de prêtre entre toi et moi* ».

Chaque année, lors du pèlerinage à la Délivrande, c'est toujours dans notre carriole que vous montiez et de ce fait, nous étions en tête de la quinzaine de voitures à cheval qui partaient à 6 h du matin, du calvaire de Fontenay-le-Pesnel.

Le pèlerinage annuel à la Délivrande

Les gens n'ont pas beaucoup dormi dans la nuit, car il faut soigner les bestiaux avant de partir.

A 2 h du matin, il faut donner le foin et l'avoine aux chevaux. Il faudra ensuite les mener boire. A 4 h il faut donner le foin aux vaches pour la journée et les traire, préparer le lait dans les bidons pour le laitier qui passera comme d'habitude (ce jour-là il y aura moins de lait que les autres jours ; les vaches ne sont pas habituées à donner leur lait si tôt). Il faut impérativement que toutes les carrioles soient rassemblées au Calvaire pour 6 heures.

J'ai dit que mes parents sont en tête avec monsieur le Curé. En queue, ce sera Henri FRANÇOISE dit encore Henri AYMARD (je ne sais pas pourquoi ces deux noms).

A Thaon, il y a une côte qu'il faut monter au pas. A ce moment-là, Henri AYMARD double toutes les carrioles et fait la quête pour courir ensuite devant nous et faire sonner le bourdon quand le gros du pèlerinage arrivera. Dès le haut de la côte, il part en flèche avec sa jument qui file comme l'éclair. En arrivant, il faut d'abord dételer, mettre les chevaux dans les écuries des hôtels avec la botte de foin qu'on a apportée et les gens se groupent en attendant que le bourdon s'ébranle. Avant d'entrer dans la Basilique, on en fera d'abord le tour en chantant : « Diva Servatrix », puis la procession y pénètre, vers 9 heures. Tous vénèrent la Vierge en passant devant sa statue, puis chacun va prendre sa place, qui dans le chœur, qui dans la nef.

Je ne pourrai jamais plus entrer dans la Basilique sans revoir dans quelle stalle se mettait mon grand-père aussi bien le matin que l'après-midi, pour les Vêpres.

L'émotion me saisit toujours quand je revois en prière tous ces gens que je connaissais.

Je ne me souviens pas avoir servi comme enfant de chœur à ce moment-là. C'étaient sans doute des clercs de la Basilique qui servaient et je restais dans la nef près de maman.

Après la messe, c'est le départ pour Luc, chacun a apporté son pique-nique et tout le monde se met en route à pied avec les paniers.

Je ne me souviens pas qu'un jour il ait plu. Donc il fait beau et on s'installe sur la plage. Monsieur le curé est avec nous. Le repas est vite expédié et tous sont pressés d'aller faire un tour en barque ou d'organiser des jeux sur le sable.

Je me souviens qu'une fois nous n'avions pas fini de manger et nombreux étaient ceux qui se pressaient pour faire un tour en barque toujours avec le même pêcheur, je ne sais pas pourquoi. Alors un autre pêcheur qui n'avait personne vint demander au père BERTREUX s'il ne pourrait pas inviter des gens à venir avec lui. Le père BERTREUX trouvant cela raisonnable s'en alla retirer quelques clients au premier pêcheur, mais celui-là se fâcha et dit au père BERTREUX quelque chose comme : « Tu ne me fais pas peur avec ton capet ! » Alors le Père BERTREUX retira son chapeau et le tendit au marin : « Tiens le voilà mon chapeau, prends-le si tu oses ! » Il se serait battu, mais l'autre n'insista pas.

Revenus à la Délivrande, c'étaient les Vêpres, au début de l'après-midi. Les sermons étaient assurés matin et soir par le père JEANNE, supérieur ou/et Recteur de la Basilique. J'étais trop jeune pour me souvenir de ce qu'il disait : le matin, c'était l'histoire du pèlerinage, l'après-midi, la place de la Sainte Vierge dans la vie des chrétiens.

Après les vêpres, il fallait repartir sans tarder, car il y aurait le travail à faire en rentrant.

Je n'en ai pas parlé, mais les hommes ont pris soin des chevaux avant d'aller à Luc et sitôt après les vêpres, il n'y a qu'à atteler. Les brides des chevaux sont décorées de moulinets de couleurs vives, tout le monde est joyeux, mais pourtant on va partir en chantant un cantique dont le refrain dénote quelque mélancolie :

« En vous quittant Mère chérie,
Nous implorons votre secours.
Sur vos enfants, Sainte Marie,
Veillez partout, veillez toujours. »

Je me souviens du premier couplet :

« Vous quittez donc mon sanctuaire,
Ô mes enfants, mes chers enfants, adieu.
Partout je serai votre Mère,
Vous trouverez mes autels en tous lieux. »

Rentrés à la maison, il va falloir s'occuper d'abord des chevaux, fatigués après cette longue journée, puis s'occuper des autres bestiaux et traire les vaches. Enfin les gens pourront penser à eux et souper. Eux aussi peuvent être fatigués.

J'ai parlé d'Henri FRANÇOISE dit encore Henri AYMARD. A lui seul il mérite un chapitre dans l'histoire de Fontenay-le-Pesnel. Voici ce que, enfant, j'ai pu savoir de lui.

Il était chef de la fanfare. Le sous-chef était mon oncle, Raymond ANNE, qui jouait du trombone à piston. La plupart des membres de cette fanfare avaient appris la musique au régiment. Papa jouait d'abord de l'alto, puis on lui demanda de jouer du piston, ce qu'il fit sans hésiter. Il aimait la musique et répétait tout seul à la maison.

La répétition chez Henri AYMARD avait lieu toutes les semaines. Hélas, bien des jeunes ont appris à boire chez lui. Mon père, lui, ne buvait pas.

Henri AYMARD tenait l'harmonium à l'église avant que Hélène MARION ne soit formée. A ce moment là, bien sûr, on s'éclairait à la bougie et Henri AYMARD ne voyait pas toujours très clair pour plusieurs raisons dont l'une était qu'il avait souvent trop bu. Alors il demandait un candélabre pour l'éclairer sur l'harmonium et quand ça ne suffisait pas, il demandait : « Encore un ! »

Henri AYMARD tenait un café épicerie. Est-ce parce qu'il en était le meilleur client ? Toujours est-il qu'un jour il fut mis en faillite et la vente du fonds de commerce par huissier devait avoir lieu le jour même où passerait la procession du Saint Sacrement devant chez lui. Ayant appris cela, mon père alla trouver le père BERTREUX. Pour lui, ce n'était pas possible de laisser faire. Le père BERTREUX lui dit : « Si vous avez cinq cents francs, on peut arrêter la vente. » Et les voilà partis tous les deux à Caen trouver le Procureur de la République et il lui présente sa carte sur laquelle sont imprimées toutes ses qualités (*voir état civil ci-après*) et en particulier « Membre de la Société de Géographie de Paris », puisque, ne l'oublions pas, c'est lui qui a établi la carte du Kien Tchang quand il y était missionnaire. Le père BERTREUX n'eut pas à attendre. Ils furent reçus tout de suite et ils obtinrent l'annulation de la vente ou tout au moins son report.

Il n'y eut rien d'étonnant vu ce contexte, à ce que je devienne enfant de chœur dès l'âge de cinq ans et demi. L'année précédente, j'avais déjà porté une oriflamme à la procession du Saint Sacrement et votre gouvernante, mademoiselle PAGNENVILLE aimait raconter qu'elle m'avait proposé de me décharger de cette oriflamme et que j'avais fièrement répondu : « Ça va bien ! »

Nous étions une dizaine d'enfants de chœur. Bien entendu j'étais le plus jeune. Ma première fonction fut de distribuer le pain bénit. Mais vous n'étiez pas plus tendre avec moi qu'avec les autres. Je me souviens m'être retrouvé à genou sous la lampe du sanctuaire, au cours des vêpres parce qu'en passant pour aller faire la quête vous aviez remarqué que je n'étais pas à la bonne page. Vous aviez simplement oublié que je ne savais pas lire !

En semaine il n'y avait pas beaucoup de volontaires pour servir la messe avant l'école. J'ai appris avec un camarade et dès que j'ai su le faire tout seul, après six ans, je l'ai fait tous les matins pendant plus d'un an sans interruption. Vos honoraires étaient de 10 francs et pour le servant vous demandiez 10 sous. A ce moment-là, 10 francs c'était le prix d'une livre de beurre et aussi le prix que mes parents payaient le jardinier qui venait chez eux un jour par semaine.

A la maison, bien plus jeune déjà, j'aimais imiter monsieur le Curé. Je montais dans le bûcher près de la cheminée pour « prêcher ». Puis j'installais sur la table de la cuisine ce qu'il fallait pour « dire la messe ».

Le jeudi (alors jour sans école), Marie RENOUF, fille unique qui habitait dans la ferme proche de celle de mes parents, invitait 4 ou 5 camarades. Ces demoiselles venaient avec leurs poupées ou leurs baigneurs et comme j'étais le seul garçon (connu de plus pour être enfant de chœur), je faisais les baptêmes.

Pour les inhumations ou les mariages, monsieur COLLET, l'instituteur, laissait partir les enfants de chœur. Il suffisait de se présenter à l'école avant l'heure de l'office, pour ne pas être compté absent.

Les inhumations

En ce qui concerne les inhumations, il y avait à ce moment-là des « classes » : 1^{ère}, 2^{ème}, 3^{ème} classe et chaque classe avait son décor. La plus impressionnante était, bien sûr, la 1^{ère} classe. Le portail de l'église était orné d'une grande tenture noire avec des bordures « d'argent ». L'intérieur de l'église, depuis l'entrée jusqu'au chœur, était décoré des mêmes tentures.

La classe était marquée jusque dans les cierges que l'on allumait autour du cercueil. Je ne me souviens plus du nombre exact qui était compté suivant les « classes ». C'était surtout la grosseur qui variait, depuis les cierges dont la main ne pouvait pas faire le tour, jusqu'aux beaucoup plus petits pour la 3^{ème} classe. Il y avait aussi le gros cierge d'honneur avec un crêpe qui serait porté derrière le cercueil.

A toutes les classes, l'abbé DUVERNOIS¹, curé de Buccels, était invité. Il faisait fonction de maître-chantre et allait avec le sacristain, Camille LECLERC, et les enfants de chœur de Fontenay, chercher le corps à la maison du défunt. Fontenay étant très étendu, le parcours était souvent très long. Dans la procession du retour, l'abbé DUVERNOIS et Camille chantaient un verset du *Miserere* de temps en temps. Entre les versets, tout

¹ L'abbé DUVERNOIS était un prêtre du "SILLON" (mouvement considéré alors comme moderniste qui avait été condamné, en 1910, par le Pape Pie X). Tout jeune prêtre, il avait été mis "en pénitence" à Buccels, par Monseigneur LEMONNIER, évêque de Bayeux et Lisieux, alors qu'il avait de grandes capacités. Il était devenu un peu dépressif.

en marchant, l'abbé DUVERNOIS demandait à Camille, en lui désignant une habitation : « Qui est-ce qui habite là ? » Camille lui répondait, puis ils chantaient un verset suivant du *Miserere* et ainsi de suite, non sans une certaine surprise pour l'enfant de chœur que j'étais.

Aux premières classes, quatre prêtres des environs étaient invités en plus : le curé d'Audrieu, celui de Brouay, celui de Cheux et celui de Saint Manvieu. Chacun avait sa fonction pendant l'office. Le curé de Cheux faisait la fonction de diacre et quand il chantait l'Evangile, j'ai entendu, encore avec surprise, le père DUVERNOIS dire : « Il va s'étouffer ! »

Après l'office, il y avait réception au presbytère pour tous les prêtres et celle-ci se prolongeait dans l'après-midi. Il faut bien comprendre qu'à la différence de notre époque, il y avait un curé dans chaque commune. Les honoraires qu'ils percevaient pour les inhumations les aidaient à vivre et ils avaient aussi besoin de ces rencontres pour ne pas rester isolés.

Vous aviez au presbytère un très beau salon chinois. J'avais six ans quand je pus le découvrir, au moment où vous avez eu une nouvelle gouvernante madame ALAMIGEON. A ce moment-là, nous allions au presbytère toutes les semaines, maman et moi, vous porter une livre de beurre. Nous passions, à cette occasion, un moment à causer avec vous dans ce salon chinois. Un détail en passant : madame ALAMIGEON. dit, un jour, à maman que vous mangiez seulement du beurre frais et pas de beurre cuisiné, que pour faire cuire un poulet elle ne le garnissait jamais de beurre comme maman avait l'habitude de le faire, mais qu'elle mettait dans le four un petit récipient avec de l'eau. Ce que maman fit elle-même par la suite.

Vous desserviez Cristot et Tessel et quand j'eus sept ans vous m'emmeniez avec vous le dimanche, pour la messe, dans votre voiture automobile.

A l'école, j'étais toujours le premier de mon cours. Je n'avais pas encore neuf ans quand vous avez fait comprendre à mes parents que je perdais mon temps et que je devrais entrer en septième à 10 ans, après avoir fait ma première communion. A ce moment-là, l'évêque décrète que les enfants ne pourraient plus faire leur première communion solennelle avant 11 ans. Ma mère se réjouit. Mon départ pour Caen sera retardé d'un an, mais c'était mal vous connaître. Vous avez déclaré : « J'ai dit qu'il ferait sa communion à 10 ans, il la fera à 10 ans ! » J'entrai donc au Petit Séminaire de Caen en octobre 1933.

Vous étiez attentif à repérer les enfants capables de faire des études et pour leur éviter de perdre du temps à l'école de Fontenay, vous les faisiez entrer au Petit Séminaire de Caen. Il faut dire que le « Petit Séminaire » n'était pas réservé aux seuls futurs prêtres mais qu'il était

ouvert à tous ceux qui voulaient poursuivre leurs études. En effet, en ce temps-là, les collèges n'existaient pas et pour continuer ses études, il fallait aller à Caen. Avant moi, vous y aviez fait entrer deux jeunes de Fontenay-le-Pesnel : Fernand FORET et André MANVIEU.

Fernand FORET était le fils d'une maman célibataire. Il était élevé par ses grands-parents sans moyens. Le grand-père de Fernand était un ancien ouvrier des fours à chaux de la commune. Il était aussi l'ancien chef des pompiers de Fontenay et quand il eut quitté ses fonctions, les pompiers vinrent chaque année lui souhaiter sa fête. Il était dur, il ne s'occupait pas de savoir si sa femme, Marie LE BAILLY, avait ou non de l'argent dans son porte-monnaie, il fallait qu'elle prévoie deux litres de vin blanc pour trinquer alors avec les copains. Fernand m'a raconté tout cela plus tard. Nous sommes restés amis jusqu'à sa mort. Fernand allait avec sa grand-mère glaner dans les champs au moment des moissons. Marie LE BAILLY n'était pas une voleuse, mais il lui arrivait de prendre quelques épis à même les gerbes, car il fallait bien vivre. Les grands-parents de Fernand avaient un propriétaire ingénieur à Paris, un certain monsieur OMER, gendre de monsieur LEPOTIER qui venait en vacances à Fontenay. Quand il fut là, vous êtes allé le trouver pour lui demander s'il accepterait de prendre en charge les frais d'études de Fernand. Il accepta. Fernand entra donc au Petit Séminaire. Il deviendra instituteur et suivra votre exemple. Il aidera ses élèves quand il les voyait capables de poursuivre leurs études. Fernand est inhumé près de sa femme, à Barbéry, la commune dans laquelle ils avaient été instituteurs, jusqu'à leur retraite.

André MANVIEU était le fils de petits artisans. Il avait une sœur. Pas question pour eux de tout donner pour André. Vous avez obtenu de l'économe du Petit Séminaire qu'il l'accepte à frais réduits. André fut un élève brillant et en même temps très délicat. Ayant obtenu son baccalauréat, il décida de consacrer cinq ans de sa vie à l'enseignement libre en remerciements de l'aide dont il avait bénéficié. Ce qu'il considérait comme un « devoir » étant accompli, André travailla beaucoup pour entrer dans l'industrie automobile. Il y fera carrière. Bien entendu, venant de l'enseignement libre, il entra par « la petite porte », mais progressivement et en travaillant beaucoup, il gravit tous les échelons et arriva à être chez Simca-Chrysler puis Peugeot, « cadre de gestion dans l'industrie automobile ». Il s'est retiré à Venoix, 79 avenue Charlemagne.

Je serai donc le numéro trois. Mes parents ne sont pourtant pas riches, mais comme je suis leur seul enfant, ils consacrent la totalité de leurs ressources à payer l'intégralité des frais de mes études. Quand vous m'avez présenté au Supérieur, le père Paul BACON, vous lui avez dit : « Celui-ci, je vous le recommande, c'est sérieux. »

S'ils vous avaient écouté, mes parents seraient venus me voir le moins souvent possible, mais en fait ils vinrent tous les dimanches à bicyclette. C'était leur seul moyen de transport, à part la voiture à cheval. Et le vendredi, c'était ma grand-mère qui venait me voir en revenant du marché.

Je sus plus tard, par ma grand-mère, que pour mes parents, mon départ avait été très dur à supporter. Ils avaient mis ma photo sur la table de la cuisine et ils pleuraient tous les deux en mangeant. Ma grand-mère étant venue voir ce qu'ils devenaient et les ayant trouvés ainsi, leur dit : « Mais il n'est pas mort ! »

Le drame

J'ai dit plus haut que la nomination du père BROTTIN comme aumônier du Bon Sauveur ne devait pas être sans conséquences.

A l'occasion de la première sortie du Petit Séminaire, maman proposa : « On irait bien dire bonjour au père BROTTIN il va sans doute être content de savoir que son dernier baptisé est entré au séminaire. »

Nous allons donc voir le père BROTTIN et tout en causant, on en vint à parler des « jeudis d'honneur ». C'étaient des jeudis, un par mois, où ceux qui avaient de bonnes notes pouvaient sortir de 11 heures à 20 heures si quelqu'un venait les chercher et les reconduire. Fontenay est à 16 km. de Caen et pour mes parents faire deux aller et retour, c'est trop. Le père BROTTIN propose de me faire sortir et de me prendre chez lui tous les « jeudis d'honneur ». Ce qui fut décidé. Je me souviens seulement qu'il ajouta : « J'espère que ça ne déplaira pas à votre curé ! » C'est justement ce qui arriva. Comme les nouvelles vont vite, vous sûtes rapidement que je passais mes « jeudis d'honneur » chez le père BROTTIN et la première fois que maman, sans penser à rien, se présenta à la sacristie, vous lui « avez passé un savon » en lui disant : « Vous êtes un sabot ! Votre fils, je ne veux plus le voir. » Maman rentra à la maison toute en larmes et raconta la chose à papa qui se mit en colère et voulut aller tout de suite vous trouver. Maman réussit à l'en empêcher et il vous envoya seulement une lettre.

Aux vacances suivantes, maman qui m'avait mis au courant me dit : « Tu vas quand même aller dire bonjour à monsieur le Curé. » Mais quand je me présentai à la sacristie, vous m'avez signifié : « J'ai dit à ta mère que je ne voulais plus te voir. Va-t'en ! » J'assistais donc à la messe dans mon banc et il en fut ainsi tous les jours, sauf quand j'allais à Tilly pour me confesser.

Après quelques semaines le père PRUNIER, doyen de Tilly me demanda pourquoi je venais me confesser à Tilly. Je lui dis la raison. Il n'insista pas ; il vous connaissait bien.

Vous avez quitté Fontenay à peine un an après. Je ne devais pas vous revoir.

Pourtant, en 1947, quand je reçus mon appel pour l'ordination sacerdotale, je décidai de vous écrire une lettre. Elle commençait ainsi :

« Malgré ce qui s'est passé autrefois, je n'oublie pas que c'est grâce à vous ... ». Je fis lire cette lettre au père MOREAU, supérieur du Grand Séminaire qui me conseilla de supprimer le début de ma missive et de commencer directement par : « Je n'oublie pas que c'est grâce à vous ... » Vous avez laissé cette correspondance sans réponse. Cela m'a beaucoup travaillé. J'avoue que j'en ai rêvé. J'ai rêvé que vous étiez venu me voir sur la cour de récréation quelques jours avant mon ordination. J'ai rêvé que vous vous étiez réconcilié avec mes parents et que vous étiez venu manger chez nous ! Mais tout cela ce n'était que des rêves, vous n'avez jamais donné signe de vie. Toutefois, je viens d'apprendre, en 2005, par ma cousine Raymonde ANNE-BAILHACHE, que vous lui aviez demandé de mes nouvelles quand elle est allée vous rendre visite, dans votre retraite, à Littry.

Plus tard, papa et maman se sont souvenus qu'il pouvait y avoir quelque chose entre vous et le père BROTTIN, l'un et l'autre ayant prêté l'oreille à des cancans à votre arrivée à Fontenay.

Du mal que peuvent faire les « cancans » en milieu rural

Quand il apprit que le curé qui allait arriver à Fontenay-le-Pesnel, venait de Saint-Aubin-Lébisey, le maire de l'époque se renseigna pour savoir à quel genre de curé vous apparteniez. Il ne se priva pas de transmettre à vos futurs paroissiens ce qu'on lui avait dit. Est-ce que le père BROTTIN prêta l'oreille à ces « cancans » ? Je ne vois pas comment puisqu'il était déjà parti. En tous cas, s'il était resté en relation avec les uns ou les autres de ses anciens paroissiens, tel que je l'ai connu plus tard, il était plutôt homme à chercher à apaiser les tensions.

Quoi qu'il en soit, en arrivant ici vous vîtes qu'on vous avait fait une réputation et sans doute pour vous dédouaner, vous avez reproché au père BROTTIN d'avoir eu chez lui une gouvernante, Marie LEFEVRE, originaire de Fontenay-le-Pesnel, ce que tout le monde savait ici. Mais vous avez eu soin de préciser qu'elle n'avait pas alors l'âge canonique, ce que tout le monde ignorait !

Mes parents qui ne s'attachaient pas aux « cancons », n'avaient pas pensé à cela quand nous étions allés voir le père BROTTIN et qu'ils m'avaient confié à lui pour les "jeudis d'honneur".

En 1974, j'étais encore à Vassy quand nous apprenons maman et moi (papa était déjà mort) votre décès et votre inhumation qui devait avoir lieu à Venoix. Pas d'hésitation, nous irons au service funèbre. Nous étions les seuls, maman et moi, à représenter vos anciens paroissiens de Fontenay. Maman était très déçue « Après tout ce qu'il a fait à Fontenay ! » Mais ceux-ci n'avaient pas été prévenus.

A ce moment-là, et bien sûr après, maman ne se souvenait plus que de tout ce qu'elle vous devait personnellement et de tout le bien que vous aviez fait à Fontenay. C'est ce que je vais essayer de raconter maintenant

b – Tout le bien qu'il a fait dans la paroisse

Comme il l'avait fait en Chine, le père BERTREUX se consacre tout de suite à annoncer la Bonne Nouvelle, l'Evangile de Jésus-Christ. Il le fait en s'adressant à la population « réelle », telle qu'il la trouve.

C'est une population « religieuse » (messe et vêpres tous les dimanches, processions aux grandes fêtes, avec deux jeux de six chapes portées par douze hommes)

Il trouve une population laborieuse mais individualiste dans laquelle les riches font sentir leur pouvoir et dans laquelle l'alcool fait des dégâts dans les santés et dans les familles.

Le père BERTREUX s'attache à « purifier » la vie religieuse. Il le fit à sa manière ardente et parfois brutale. Ainsi décréta-t-il que les hommes qui ne faisaient pas leurs Pâques ne seraient plus admis à porter le dais du Saint Sacrement. Mon grand-père, Auguste LEROY, était du nombre. Il ne fit pas ses Pâques pour autant et au lieu d'aller à la messe tous les dimanches, il n'y alla plus que pour les grandes fêtes. Il mourra subitement sans avoir vu le prêtre.

C'est sous l'impulsion du père BERTREUX que la paroisse passa du plain chant bayeusain au grégorien. Augustin LEMARCHAND qui était encore un jeune homme à ce temps-là, s'essayait à chanter le grégorien, mais en traînant selon le rythme bayeusain. Je me souviens que le père quitta sa chasuble et l'autel pour se placer entre lui et l'harmonium afin de rétablir le rythme. Augustin bouda quelques dimanches, puis il revint prendre sa place. Il aimait chanter.

Le père forma tout de suite deux organistes : Hélène MARION qui deviendra une très bonne organiste et Berthe LECLERC. Il leur faudra de la persévérance car le Père avait toujours son tempérament. Hélène ne s'émotionnait pas et il lui disait : « Mais, enfin, vous rendez-vous compte que je suis colère ? » Elle répondait calmement : « Oui ! J've ben ! » Berthe, elle, pleurait. Les femmes ne furent pas oubliées; il forma une chorale avec un duo féminin où maman faisait la voix de soprano et ma marraine celle d'alto. Je me souviens encore d'un cantique :

« Le Ciel a visité la terre,
Mon bien-aimé repose en moi.
Du saint Amour, c'est le mystère.
Ô mon âme adore et tais-toi
Adore et tais-toi ! »

Il m'arrive encore, à 83 ans, de le fredonner et il me semble que j'entends encore ces deux voix qui m'étaient chères.

Là encore il fallait aux femmes de la persévérance. Un jour qu'elles ne chantaient pas à son gré, le père leur passa un « savon », puis il les laissa là, interdites et il partit au presbytère. L'une d'elles dit aux autres : « Allons lui faire des excuses ! » Elles s'y rendirent et en arrivant elles le virent en train de pleurer... (S'il était si dur, c'est peut-être parce qu'il était incapable d'exprimer sa tendresse).

Il faut aussi former les enfants.

Au catéchisme, il insistait surtout sur le « par cœur ». Ce « par cœur » était vérifié le dimanche suivant, après la messe, par deux jeunes filles, Hélène MARION et Marie-Louise JARDIN. Cette dernière, épousa monsieur MORIN qui mourut très tôt après leur mariage, la laissant maman d'une petite Françoise âgée seulement de quelques mois. (Marie-Louise MORIN, qui a 86 ans, habite à Caen, place de la Résistance, est toujours très lucide et jouit de toute sa mémoire).

Au catéchisme du jeudi, il donnait peu d'explications mais il posait des questions et les réponses de celles et de ceux qui avaient compris instruisaient les autres.

Mais il faut passer à la leçon de solfège.

Il avait fait un grand tableau en carton sur lequel il avait dessiné une portée de musique avec une clé de sol. Il y plaçait des notes noires et blanches, des croches, des doubles croches, etc. Puis, avec une baguette, il faisait chanter à tout le monde les tierces, les quarts et les quintes. C'est là que j'ai appris le peu de solfège qui me reste.

Les enfants apprenaient donc à chanter, mais ils participaient encore activement à d'autres animations.

Encore un souvenir : le départ en mission du père LEROUX. Le cantique :

« Ô qu'ils sont beaux tes pieds missionnaires,
Nous les baisons avec un saint transport. »

C'était le refrain que tout le monde chantait en allant embrasser les pieds du Père qui se tenait debout sur les marches de l'autel. Je ne me souviens pas des couplets. C'était un cantique qui venait du séminaire des Missions étrangères.

Parallèlement, le père BERTREUX travaillait à embellir l'église en la dotant de vitraux. Il imagina ce qu'il appellera « les vitraux des familles ». Ainsi, une famille pouvait en offrir un à elle toute seule. Il porterait son nom inscrit en bas : « Offert par la famille ... » Ou bien deux ou trois familles se regrouperaient pour accomplir la même offrande. La mention serait alors « Offert par les familles ..., ... et ... ». Enfin, il pourrait s'agir d'un don provenant de plusieurs offrandes modestes remises par de nombreuses familles. La mention serait alors « Vitrail des paroissiens »

Il y avait aussi la fête de la Sainte Enfance ou de l'Enfance missionnaire. Nous étions tous habillés en Chinois avec sur la tête le chapeau chinois et le père s'efforçait de nous intéresser à la vie de nos petits frères chinois.

Tout en purifiant et en stimulant la vie religieuse, le père BERTREUX va s'attacher à faire évoluer la vie sociale de la population de Fontenay-le-Pesnel. Tout de suite son projet : faire faire du théâtre aux habitants pour les habituer à travailler ensemble, à continuer de développer leur mémoire après l'école et à s'exprimer aussi devant tout le monde avec des paroles et des gestes.

Pour faire du théâtre, il faut une salle, et pour monter une salle, il faut de l'argent. Rien ne l'arrêtera.

Ses moyens ne sont pas toujours heureux. Par exemple quand il augmente le prix des places à l'église. Cette location n'est pas une nouveauté. En effet à l'église, les places sont louées, comme c'était alors la coutume : en tête les châtelains et les gens riches qui ont des agenouilloirs rembourrés et recouverts de velours rouge. Ils occupent trois à quatre rangs. Puis il y a le tout venant avec des agenouilloirs en bois non recouverts (ma famille était dans ces bancs-là). Enfin, dans le fond de l'église, il y avait des bancelles pour les pauvres.

Il y aura, un jour, un drame quand le père établit une espèce de taxe pour venir écouter le Père SAMSON, prédicateur de Notre-Dame de Paris. Le père SAMSON était un habitué de Fontenay où il avait de la famille et il n'apprécia pas que l'on fasse payer pour l'entendre. Il le dit bien haut en chaire !

Je me souviens de ce qui m'arriva à cette occasion alors que j'avais sept ans à peine. Je n'avais encore jamais répondu tout seul à la messe. Le père BERTREUX me désigna pour servir la messe du père SAMSON le lendemain. Après mon service, il me demanda : « Combien t'a-t-il donné ? » Il m'avait donné quarante sous. Une aubaine puisque le « tarif » des enfants de chœur était de dix sous. Il ne fit pas de commentaires.

Mais il pratiquait d'autres moyens plus heureux pour récolter de l'argent : « Les kermesses ». Elles ont l'avantage de mobiliser les gens durant toute l'année puis de les faire travailler ensemble.

Au début, les gens fouillent dans les greniers pour rechercher des objets pouvant servir de lots. Quand les greniers sont vides, les gens se font fabricants de jouets ou bien tricotent ou cousent des vêtements de bébé ou d'enfant.

Le jour de la kermesse approchant les hommes s'affairent à monter des tentes dans le champ prêté par la famille GUILLAUME, près de l'église. Ils installent les comptoirs traditionnels, mais il y en a un qui est de l'invention du père BERTREUX et qui sera le « clou » de toutes les kermesses : c'est ...

« le BOUFFE-TOUT »

Il s'agit d'une immense tête d'animal féroce en carton pâte avec des oreilles, des dents, des yeux impressionnants. Sur le côté de cette tête, un levier de bois est utilisé par un homme pour ouvrir et fermer la gueule de cet animal « qui bouffe tout ». Les gens lancent une pièce ou un billet. Au fond, un drap rouge marque la gorge du monstre et derrière ce voile des gens s'affairent pour donner « la monnaie de la pièce » : un lot proportionné à leur offrande. Inutile de dire que le père BERTREUX est là, au milieu des gens et qu'il les active dans la bonne humeur.

La salle de théâtre

Devant le champ de la kermesse, il y avait une grange qui appartenait à monsieur Ernest LEPETIT de Tilly-sur-Seulles. Celui-ci en fit don à la paroisse de Fontenay-le-Pesnel. Les murs étaient solides, mais il n'y avait rien à l'intérieur. Pour l'aménager, l'architecte sera le père

BERTREUX lui-même, le maître artisan Camille LECLERC, sacristain et menuisier de son métier. Camille y travaillera à plein temps, mais il y a à faire. La salle comprendra parterre, tribune avec gradins et « poulailler ». En tout 250 à 300 places assises. Une scène large et profonde avec panneaux amovibles pour les changements de décors avec un trou pour le souffleur (ce sera ma marraine).

Enfin le but est atteint, les représentations seront des comédies de LABICHE. Madame MORIN, alors jeune fille, se souvient par exemple, d'avoir tenu un rôle dans « *La Main leste* » ou dans « *Octavie est une Perle* ». Mais avant de commencer, il faut d'abord des répétitions. Le père BERTREUX est là, reprenant chaque interprète pour qu'elle donne le ton juste et fasse les gestes qui correspondent.

L'activité y battra son plein jusqu'au départ du père en 1934. De 1934 à 1936, il ne se passa plus rien dans la salle. De 1936 à 1938, ce ne sont plus les femmes mais les jeunes gens qui montent quelques représentations. En 1938, ils sont mobilisés, et en 1940, ce sera l'Occupation. Alors il ne se passera plus rien dans la salle, sauf chaque année jusqu'en 1943, les arbres de Noël. Hélas, elle sera entièrement détruite par les bombardements en 1944. Il n'y aura même pas de versements de dommages de guerre !

Le père BERTREUX a eu recours à d'autres moyens d'évangélisation.

Il fit venir une infirmière de la Croix Rouge et encouragea les femmes à suivre ses cours. C'est ainsi que maman obtiendra un diplôme de secouriste. Par la suite, elle soignera des malades et des personnes âgées dans son voisinage.

J'ai parlé d'une population laborieuse, mais individualiste. Le père BERTREUX s'efforcera de susciter la collaboration dans le travail. Il encouragera l'achat de matériel agricole en commun. Le premier fut un semoir à engrais acheté par papa et un autre cultivateur. D'autres suivront l'exemple avec, si je me souviens bien, un semoir à betteraves. Ainsi avec 40 ans d'avance, le père BERTREUX a-t-il lancé ce qui fut sans doute la première CUMA, Coopérative d'Utilisation de Matériel Agricole.

Si la salle des fêtes fut détruite, l'esprit de l'Evangile ensemencé pendant dix ans à Fontenay-le-Pesnel portera ses fruits que d'autres recueilleront plus tard...

Il a tant fait pour Fontenay-le-Pesnel !

QU'IL REPOSE EN PAIX !

SHIN - LOU - TI

de son nom d'état civil : **Henri BERTREUX (1887 – 1974)**
 Chanoine honoraire de la cathédrale de Bayeux

a – Sa vie

Il est né le 29 juillet 1887 à Saint-André-des-Eaux (22) diocèse de Saint-Brieuc.

Il a fait ses études secondaires au collège des Cordeliers à Dinan, puis entra au grand séminaire des Missions Etrangères à Paris

Il partit ensuite en Chine pour gagner le Kien-Tchang, à la frontière orientale du Tibet. Cette région était alors fort mal connue et en partie inexplorée.

Il fut nommé chef de Mission et protecteur des paysans. Aussitôt arrivé à son poste il prit le nom de SHIN-LOU-TI. Il y constitua une brigade armée pour les défendre et entreprit une exploration systématique de la région en accord avec l'ambassade de France à Pékin, qui le soutenait.

En juillet 1918, épuisé par ses interminables randonnées à cheval, vaincu par la malaria, quasi mourant, il fut évacué d'urgence à Montréal où on le soigna.

L'année suivante, mieux portant, il rentra en France et demanda à l'évêque de Bayeux une cure dans ce diocèse où il désirait se fixer, puisque ses parents s'étaient installés à Venoix, 90 avenue Henry Chéron, et que sa sœur était religieuse. à Saint-Vigor-le-Grand, près de Bayeux.

De 1919 à 1923, il est curé de Saint-Aubin-Lébizay, petite commune entre Deauville et Cambremer, où il achève sa convalescence.

En 1923, il est nommé par l'évêque de Bayeux curé de Fontenay-le-Pesnel où il reste jusqu'en 1934.

Il devient alors curé doyen de Trévières (1934 – 1952)

En 1942, il est nommé chanoine honoraire.

En 1952, pour des raisons de santé, il doit offrir sa démission à l'évêque et se retire, d'abord au Tronquay, puis en 1962 à Littry, où il meurt le 26 mai 1974 à l'âge de 87 ans.

Il est inhumé dans le cimetière de Venoix où sont déjà enterrés ses deux parents (son père est décédé à Venoix en 1938 et sa mère à Trévières en 1947, où elle avait rejoint son fils).

b – Ses oeuvres

Il fait preuve d'un esprit très délié et ouvert à tout. En quelques mois, il apprend le chinois et l'anglais qu'il parle couramment puis l'allemand qu'il maîtrise bien (ce qui lui sauvera la vie pendant les combats de la Libération).

Il est reconnu comme bon cartographe, dessinateur (il a illustré lui-même ses ouvrages), peintre; il est également musicien, organiste et aussi écrivain remarqué.

Il publie après son retour en France de nombreux ouvrages consacrés principalement à la géographie et à l'histoire de la Chine ainsi qu'à sa civilisation. Le plus connu est « *au Pays du Dragon* ». D'autres ont été appréciés par le monde littéraire et par les cercles savants, citons : « *l'Âme chinoise* », « *l'Enterrement d'un Vivant* », « *la Chine mystérieuse* », « *les derniers Huns* ».

Il obtient le prix Montyon que lui décerne l'Académie française pour « *l'Âme chinoise* ».

Le gouvernement français le fait Officier d'Académie, puis Officier de l'Instruction publique.

Il est en relation avec des orientalistes reconnus et des sociétés savantes.

Il est notamment membre de la Société de Géographie de Paris et de l'association des écrivains catholiques.

La Revue universelle salue le style de ses œuvres et sa verve pétillante.

La qualité de ses cartes du Kien-Tchang est reconnue par les spécialistes.

Durant les combats de la Libération de Trévières, il s'est dévoué avec le plus grand courage pour ses concitoyens, ce qui lui a valu d'être menacé d'exécution par des officiers allemands. Grâce à sa connaissance de l'allemand, il finit par être relâché.

Après les combats, il fut officiellement félicité par les autorités pour son courage exemplaire.

II – LES ANNEES D'ENFANCE EN FAMILLE

Deux journées de battage

Habituellement, nous vivions à cinq à la maison, mes parents et moi avec « Mémée », la petite bonne et « Salmon » le petit commis. Tout à coup, ce jour-là, nous allions nous trouver plus de vingt-cinq !

Dans les jours précédents, il faudra tout préparer : tuer un cochon, des volailles ...

Papa, avec ses chevaux devra aller à Caen prendre de la « briquette » pour la locomotive. Celle-ci, il ira la chercher la veille au soir, chez celui qui battait avant nous et qui lui apportait la batteuse.

Locomotive et batteuse appartenaient à un certain monsieur MARIE, entrepreneur à Lingèvres. La locomotive était chauffée par monsieur JOLIVET. Celui-ci était vêtu d'un bleu de travail. Il était de taille plutôt petite. Il avait le nez aplati. C'est à maman que revenait le soin, en plus de son travail à la maison, d'aller chercher les ouvriers, toujours les mêmes ; ils avaient chacun un poste habituel autour de la machine. Je ne me souviens pas de tous, mais je me souviens bien d'Achille LEMENUET que j'aimais bien. Je me mettais toujours à côté de lui à la grande table, lorsqu'ils venaient manger le midi. Je me souviens d'Hector, grand et fort, qui était aux guichets de la machine et qui montait un quintal sur son dos. J'allais souvent avec maman les avertir. Je me souviens que la veille au soir, maman se couchait relativement de bonne heure. Elle disait : « Ça ne tourne plus. J'aime mieux me lever de bonne heure demain matin. » Elle était levée à 4 heures pour terminer le travail qu'elle n'avait pas fait la veille au soir. Il faut dire que les gens de la campagne ne sont pas des « couche tard » mais des « lève tôt ».

Le moulin d'Hervieu et ... le « pain Joco »

Je pouvais avoir cinq ans et c'est mon premier souvenir précis quand je suis sorti pour la première fois avec papa.

Vous vous attendez, sans doute, à ce que je vous parle du moulin ? Eh bien, non, je ne me souviens pas du tout du moulin ! Peut-être ne l'ai-je jamais vu, mais en revanche, je me souviens très bien du meunier, monsieur LAFONTAINE c'est comme si je l'avais photographié. C'était un homme élégant et de belle prestance, dans son costume trois pièces beige clair à grain très fin.. Aujourd'hui, je dirais qu'il me paraissait avoir soixante ans. Il portait des lunettes à branches dorées. Il était sérieux, mais aimable.

Il tenait en main une petite balance en cuivre : d'un côté le plateau, de l'autre un petit barillet cerclé de cuivre. Dans ce barillet, il mettait les grains de blé et les arasait soigneusement pour les peser. Si les grains étaient humides, ils pesaient moins lourd et donc il les payait moins cher. Papa savait combien il avait de quintaux de blé à la maison et le calcul était vite fait. Monsieur LAFONTAINE expliquait qu'en laissant le blé sécher, il pèserait plus lourd et qu'il pourrait le payer plus cher.

Seulement, voilà, souvent papa avait besoin d'argent tout de suite pour payer son loyer, alors il était convenu qu'il reviendrait le lendemain apporter les quintaux de blé, il savait qu'il serait payé immédiatement. Sinon il attendait de pouvoir faire sécher le grain.

J'ai parlé de « Pain Joco ». Que papa ait vendu son blé ou pas, il s'arrêtait toujours au retour chez le boulanger d'Audrieu. Je vois encore l'escalier double qu'il devait monter. Je restais dans la voiture, pas besoin d'attacher « Bayard ». C'était un cheval paisible et papa faisait vite. Il revenait avec le fameux petit « pain Joco ». C'était un pain bien doré, bien blanc à l'intérieur et il y avait des trous dans la mie. Je l'aimais beaucoup et papa, même quand il avait des soucis, était content de me faire plaisir.

Le séchage du blé

C'est surtout après notre déménagement (j'allais avoir sept ans) que papa, n'ayant plus de loyer à payer, pouvait prendre le temps de sécher le blé. Heureusement le grenier à blé était une grande pièce et papa pouvait, chaque jour, avec une pelle, faire passer le tas de blé d'un côté à l'autre.

Je me souviens très bien. Tous les soirs j'allais avec lui dans le grenier. Nous avions une petite chienne ratière qui nous accompagnait. Elle trépassait sachant ce qui allait se passer.

Aussitôt la porte du grenier ouverte et la lumière allumée, on voyait les rats s'enfuir sur les solives du plafond. Papa les abattait avec un bâton et

la chienne se précipitait. Elle se faisait souvent mordre, mais elle avait vite fait de leur briser les reins.

Avec sa pelle, papa commençait alors son travail fatigant. Il fallait recommencer tous les soirs, pendant plusieurs jours, si bien que les rats avaient le temps de se régaler, car, bien sûr, il en restait toujours ...

Quand le grain était bien sec, avant de le mettre en sac, il fallait le passer au crible à cause des déchets laissés par les rats qui mangeaient le grain mais pas l'écorce. Il y avait pas mal de déchets et c'était autant de perdu. Au bout du compte, le séchage n'était pas tout bénéfice, mais papa ne comptait pas sa peine. Il était courageux.

Une année catastrophique : l'orage dévastateur

Chaque année, un courtier représentant une maison spécialisée passait pour présenter des semences sélectionnées. Cette année-là, papa avait commandé un blé qui devait donner de beaux épis et donc beaucoup de grains. Il devait pousser sur une longue tige et donner ainsi beaucoup de paille. Comme chez nous il en fallait de grandes quantités pour les animaux, papa se laissa tenter.

Le temps de la moisson étant venu, le blé avait tenu ses promesses. Il y avait vraiment un beau champ de blé. Justement papa venait d'acheter sa première faucheuse lieuse. Tout se présentait bien.

Hélas ! Dans la nuit, s'abattit « l'orage dévastateur » ! Le champ de blé était à plat et le grain versé dans tous les sens, si bien qu'avec les chevaux et la lieuse, il fallait passer dessus pour essayer de prendre par un bout. Je vous laisse deviner l'ampleur des dégâts. Au passage des chevaux et de la lieuse, les grains de blé étaient perdus. Le soir, j'ai vu pleurer papa.

Le déménagement et mon entrée à l'école

J'allais avoir sept ans, quand nous avons pu quitter la maison des BENOIST. Ouf ! Plus de loyer à payer à de mauvais propriétaires !

Mes parents avaient acheté la maison de monsieur LEBAILLY. Une construction dans laquelle ses filles faisaient du tricot. Monsieur LEBAILLY, veuf, la vendait et ses filles partaient. C'étaient des connaissances. Située derrière l'église Saint Martin à Fontenay-le-Pesnel, c'était l'ancien presbytère de la commune. Il était trop grand proportionnellement à l'exploitation de mes parents : six vaches, quatre hectares de terre en propriété et quelques autres loués en plus, mais tout cela bien loin de la maison ce qui exigeait beaucoup de déplacements de papa pour son travail.

J'entrai à l'école à sept ans et je trouvais comme instituteur monsieur Louis COLLET qui habitait Venoix et venait chaque semaine à Fontenay, à bicyclette, pour faire l'école. Il ne m'apprit pas à lire puisque maman s'en était déjà chargée, mais il m'enseigna l'écriture, l'art de faire des pleins et des déliés. Je me souviens qu'il me dit qu'un « U » c'était comme deux « I » l'un à côté de l'autre et moi, je lui fis remarquer que c'était alors sans mettre les points sur les « I ».

1932—La mort de mon grand-père Auguste (*papa Gust*)

C'était l'été. Nous n'étions pas encore levés. Soudain, l'oncle MOUILLARD arrive en bas. Maman se dresse et demande : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Et lui, sans précaution, de lui répondre : « Ton père est mort ! » J'entendrai toujours le cri de maman ! En s'habillant, elle disait : « Il n'a pas vu le prêtre, mais ce n'est pas de sa faute. Il était bon ... » On va, on vient, on s'agite ...

Grand-père a été exposé sur une table dans la salle. Dès le lendemain, il a commencé à se décomposer. On veut empêcher maman d'aller le voir, mais elle proteste et elle y va ...

Il va falloir faire vite pour fixer le jour de l'inhumation, et prévenir les Pompes funèbres qui doivent venir de Caen. Le jour venu, il y a un malentendu. Au lieu de Fontenay-le-Pesnel, le corbillard est parti pour Fontenay-le-Marmion. Sitôt l'erreur découverte, on envoie un autre corbillard avec deux chevaux à Fontenay-le-Pesnel, mais l'inhumation aura lieu avec une heure de retard. Emotionné de tout cela, c'est tout ce dont je me souviens. J'avais 9 ans.

1933 – Ma communion solennelle

J'ai écrit dans mes mémoires sur les dix années de ministère du Père BERTREUX à Fontenay-le-Pesnel comment il avait voulu que je fasse ma communion solennelle à l'âge de 10 ans, alors que l'évêque avait décidé qu'il fallait avoir 11 ans. Papa Gust était donc décédé en août 1932 et je fis ma communion en mai 1933.

Evidemment il planait sur la réunion de famille une atmosphère de deuil que chacun s'efforça d'atténuer. Je me souviens que grand-mère était allée à Caen chercher le traditionnel verre en cristal sur lequel était gravé un communiant avec son brassard et qu'elle offrait à tous ses petits-enfants pour leur première communion. Hélas ! Quand elle ouvrit le paquet à son retour, le verre était brisé : pleurs ! Elle repartit à Caen et en rapporta un autre pour me l'offrir.

Les invitations furent réservées aux intimes. Là encore, un incident apparut : nous étions 13 à table et à aucun prix tante Alice n'aurait accepté de manger à 13 à table !. On installa donc une petite table à part pour les enfants et c'est à cette table que je mangeai avec mes cousins et cousines.

J'ai honte de le dire, mais je ne me souviens plus de la cérémonie à l'église.

III – LES ANNEES AU PETIT SEMINAIRE (de dix à dix-sept ans)

Pour ce qui est de l'entrée et de la présentation au Supérieur je vous renvoie aux « Dix années de ministère du père BERTREUX à Fontenay-le-Pesnel ». J'entre donc en septième et je suis le plus jeune de la classe, donc tout de suite le « chouchou » du père LAFONTAINE, le professeur. Il ne fut pas exigeant pour mes lacunes dans la connaissance de l'histoire ou de la géographie. Nous étions dix-sept, trois seulement seront prêtres.

Le préfet de division est le père LECOQ.

Le choix d'un confesseur – directeur de conscience

Ce fut ma première grosse erreur. Il y en aura d'autres.

Jules BARETTE, un petit commis qui était chez mes parents et qui avait passé deux ans au petit séminaire m'avait dit : « Choisis le père GABRIEL, il ne t'embêtera pas et il te prêtera des livres intéressants. »

Je choisis donc le père GABRIEL, le célèbre météorologiste. Nous devions aller voir notre confesseur toutes les semaines, mais nous n'étions pas obligés de nous confesser chaque fois. Or le père Gabriel ne poussait pas à la confession : « Alors, mon petit, vous êtes de promenade aujourd'hui ? » ... Deux ou trois mots et c'était le choix d'un roman intéressant. Je me souviens de « Rouget le braconnier ». Hélas, formation ratée...

En classe de sixième, les choses changent.

Le professeur est le père CARDINE, un homme austère. Un jour où je ne savais pas répondre à une question, il me dit que je suis tout juste bon à faire de la réclame pour la nourriture du Séminaire. Il me terrorisait. Un autre jour on m'envoie porter chez lui un paquet de copies. Arrivé chez lui, je ne savais pas quoi bredouiller. Il me dit : « n'ayez pas peur mon petit enfant », mais plus il me le disait et plus j'avais peur. Il faut dire qu'il avait le physique. Mes parents le voyant immobile dans sa stalle pendant les vêpres l'avaient pris un moment pour une statue !

En classe de cinquième.

Nous avions un excellent professeur, le père PARIS. On l'appelait le père « TABAC », vous devinez pourquoi. Il ne fumait pas en classe mais il sentait très fort le tabac. Il n'était pas tout à fait chauve, il avait une mèche de cheveux et en regardant la position de cette mèche de cheveux nous savions s'il était de bonne ou de mauvaise humeur. Mais lui nous faisait vraiment travailler.

C'est en cinquième que nous commençons à avoir en plus du professeur titulaire, un professeur spécialisé d'histoire et géographie, le père BÉZIERS.

Le père BÉZIERS

En lui, il y a deux hommes. C'est vrai de tout le monde mais chez lui c'est particulièrement marqué.

Un seul d'entre nous, Henry SAVARY, qui deviendra père Blanc, l'avait choisi comme confesseur, il en disait grand bien. Il était en même temps aumônier de prison et plus tard, devenu prêtre, je lui écrivis au sujet de l'un de mes paroissiens emprisonné. Je découvris un homme tout différent du professeur d'histoire que j'avais connu. Devenu vieux il se montra très attentif à une malade qu'il avait connue auparavant, la mère d'Alice. C'est Alice, une des jeunes serveuses, qui me l'a raconté.

Mais revenons au professeur d'histoire - géographie. D'abord, son cours d'histoire était très personnel et très intéressant mais la géographie il n'en parlait jamais. Son cours d'histoire il fallait le suivre car à celui qui ne savait pas répondre d'une fois sur l'autre il donnait des lignes à copier. Alors le pauvre était définitivement perdu parce qu'il devait copier des lignes sans arrêt pendant le cours et évidemment, la fois d'après il ne savait rien. Je me souviens d'un

certain Henri DUMONT qu'il traitait de « sombre crétin ». Il l'accablait, c'était odieux. Ce garçon a été démolé.

La deuxième division, la division des grands.

À partir de la classe de quatrième, nous passions en deuxième division, la « grande division », qui devrait nous conduire jusqu'à la fin du séminaire. Le Préfet de division était le père SURVILLE, un homme austère et qui disait toujours : « C'est bon, c'est dur ». Je ne l'aimais guère, pourtant je n'ai jamais eu à me plaindre de lui. J'étais sacristain et au réfectoire quand je partais avant la fin du repas sans avoir mangé la fameuse « purée verte » que tout le monde détestait, il ne m'a jamais fait de remarque.

Pourtant, quand je partais, je n'allais pas toujours à la sacristie, mais plutôt à la cuisine où il y avait toujours un petit dessert qui m'attendait préparé par sœur Antoinette ou par Alice.

Une longue parenthèse : sœur ANTOINETTE

C'était une sœur des Franciscaines de Deauville. Sa communauté l'avait envoyée pour remplacer une sœur plus âgée qui partait se reposer.

Quand il la vit arriver le père économe était furieux. Elle avait 24 ans et il disait : « Elles nous envoient une gamine, ce n'est jamais elle qui pourra préparer chaque jour plus de deux cents repas. »

Il faut dire qu'il n'y avait pas à la cuisine le confort que l'on a connu plus tard. La grande cuisinière marchait au charbon et tout était à l'avenant. L'économe fut vite rassuré. Sœur Antoinette savait se lever tôt et faire face à tout. Quelques années plus tard en 1940, pendant l'occupation allemande, il fallait bien nourrir tout le monde et l'on apportait la viande la nuit. Elle n'était pas embarrassée pour découper avec un hachoir un quartier de bœuf.

Je l'avais connue dès mon arrivée au petit séminaire. À ce moment-là, il y avait la « collecte des dons en nature ». Papa faisait cette collecte à Fontenay et apportait les dons au séminaire avec son tombereau. Sœur Antoinette lui offrait alors à déjeuner dans une petite salle près de la cuisine et elle demandait au père AUBRÉE, l'économe, de me faire descendre pour manger avec lui. C'est comme cela que je connus très tôt la cuisine et que je n'en perdis pas le chemin quand je fus sacristain comme je l'ai dit plus haut.

Orpheline, élevée chez les Franciscaines de Deauville, à douze ans elle va travailler en Allemagne dans une épicerie. Elle y restera cinq ans. C'est ainsi qu'elle parlait allemand couramment.

À dix-sept ans, se sentant attirée par la vocation religieuse, c'est tout naturellement chez les Franciscaines de Deauville qu'elle revient. Elle y fera profession peu après ses vingt et un ans et elle s'occupera des orphelines comme on s'était occupé d'elle. C'est pour les former avec le maximum de compétences qu'elle passe le concours de « Meilleur ouvrier de France » en broderie.

À vingt-quatre ans elle est envoyée comme cuisinière au Petit Séminaire de Caen. Après l'occupation, elle pense qu'elle servira mieux les orphelines par la contemplation et la prière que par la parole et elle décide d'entrer à la Visitation. Lors de l'ouverture du foyer pour jeunes lycéennes, elle en a eu la responsabilité et l'a exercée de très longues années.

Pour vous faire entrevoir la personnalité de sœur Antoinette je transcris ici ses souvenirs de péripéties vécues durant la guerre lorsque, encore franciscaine, elle était au Petit Séminaire de Caen :

Au Séminaire.

1940 ! Les Allemands occupent notre région... Il faut entendre les claquements des bottes ! Nous voilà sous l'occupation...

Le père BACON, supérieur du Petit séminaire donne l'ordre de tenir le grand portail fermé et qu'il y ait toujours quelqu'un de l'établissement en permanence à la porterie (A cette époque, le concierge était mobilisé et sa femme repartie avec son bébé dans sa famille). Le père LOUVET ou moi assurons cette fonction.

Un jour, en me rendant chez le père Supérieur, je le trouve plongé dans une quantité de livres d'Allemand ... que le pauvre déchiffrait avec peine ! Je pensai alors que je n'avais pas le droit de me soustraire à faire l'interprète étant donné mes connaissances d'Allemand et je m'offris. Après quelques lectures, j'étais en mesure de remplir cette tâche. Quinze jours passèrent sans incident, les portes bien closes ne laissant rien percevoir de la grande et jolie entrée du séminaire.

Mais hélas, un jour, deux officiers supérieurs se présentent pour une réquisition (des prussiens que je reconnais à leur accent) ! J'invoquai l'aide de Dieu et leur dis que l'un des élèves était atteint de la scarlatine... Ils repartirent aussi vite qu'ils étaient venus. ! Et, de nouveau, ce fut le calme.

Quelques semaines plus tard, arriva une compagnie de la « Wehrmacht ». Ils travaillaient dans la journée au grand garage Berliet, à quelques minutes du Séminaire, et passaient la nuit dans la grande salle des fêtes convertie en dortoir, et aussi dans d'autres pièces de l'établissement. Chaque dimanche quelques militaires de cette formation assistaient à la grand-messe du Séminaire. Petit à petit, les relations s'établirent entre professeurs et soldats. Il n'était pas rare que les infirmiers frappent à la porte de la cuisine pour demander qu'on leur grille des biftecks pour les malades (en fournissant la viande). J'avais soin de leur demander une petite rétribution et ils apportaient volontiers quelques biftecks pour les séminaristes fragiles. Un enfant de onze ans, hémophile, dut être transporté un soir, vers vingt-trois heures, à la clinique de la Miséricorde, le préfet de division l'ayant trouvé baignant dans son sang. Le Major donna des ordres à son infirmier et à son chauffeur pour le transporter immédiatement à la clinique. L'enfant put être sauvé.

Essence

Cette denrée, si précieuse pour la circulation, était devenue chose rare, aussi le père LEMESLE commençait à perdre sa bonne humeur, lui qui parcourait le diocèse en tous sens pour les vocations. Un jour, le père LOUVET et moi avons découvert un soldat « distributeur d'essence » ! Nous nous entendîmes avec lui ; mais il fut convenu, par mesure de prudence, que les bidons vides disparaîtraient et ne reviendraient pas au dépôt. Cela ne nous causa aucun embarras car nous avions un puits profond, lequel pouvait absorber une grande quantité d'objets (ce que nous verrons d'ailleurs par la suite). Un bidon suivait l'autre au fond du gouffre... Pour remercier le soldat, le père LEMESLE lui donnait quelques bouteilles de champagne pour sa femme malade. Il les emportait, tout heureux, en allant en permission.

Charbon

D'autres soldats en firent autant pour le charbon, ce qui nous permit d'en avoir une bonne réserve. Mais au sujet du charbon se place ici une petite anecdote qui aurait pu devenir tragique. C'était au printemps 1943. Nous avions à ce moment-là, emmagasiné une quarantaine de tonnes de charbon dans l'une de nos grandes caves. Comme c'était les vacances, je me reposais dans ma chambre. L'une de mes Soeurs, une yougoslave, vient me chercher en disant : « Je crois que c'est très grave ! » Je descends et me trouve devant toute une équipe de huit officiers dont l'un était très gradé ! Ils me demandent de me rendre avec eux à l'emplacement du tas de charbon (le leur !), lequel était naturellement très réduit !

Un officier sortit du groupe et lut un rapport où j'étais accusée d'avoir dérobé le charbon de l'armée allemande. Je restai imperturbable pendant tout ce discours, et priai l'Esprit Saint pour trouver une bonne réponse. La voici : « En tout cas il ne s'agit que d'une récupération et non d'un vol », et je leur parlai du surchauffage des bureaux et autres lieux occupés par eux, comme aussi de la longue durée du chauffage alors que nous, nous étions peu chauffées, avançant également que notre matériel de chauffage à nous comportait une tout autre sorte de combustible, etc. L'affaire en resta là et toutes les revendications furent écrites dans un cahier.

Quelques jours après, la même équipe se présenta à nouveau et me convoqua sur le même lieu. Cette fois je fus intriguée. Ils se mirent tous aux garde-à-vous et le plus grand se détacha du groupe et me fit des excuses au nom de l'armée allemande pour cette accusation injustifiée. Tous me donnèrent une bonne poignée de main et l'affaire fut close. Heureusement, car dans une autre cave dormaient d'autres tonnes de charbon attendant leur tour d'être utilisées. Ouf ! Le tour était joué !

Le revolver.

Un jour, Monsieur l'Abbé LOUVET découvrit dans une malle du grenier un revolver appartenant à Monsieur l'Abbé LEBLANC, mobilisé. Seule solution, le confier à sœur Antoinette c'est-à-dire à moi. Je mets l'engin dans la poche de ma blouse, ne sachant si oui ou non il était chargé et ni une ni deux, je m'en vais chez le père Supérieur. Le revolver était chargé ; on me donna des directives, comment le prendre. Avec l'Abbé LOUVET, qui faisait le guet dans la cour d'entrée, je m'en vais au-dessus du puits qui avait déjà reçu tant de bidons vides afin de faire suivre le même chemin au revolver. Monsieur l'Abbé me fait signe, le moment venu, de lancer l'engin. Holà ! Une formidable détonation retentit et un vacarme de remue-ménage qui faisait un drôle de tintamarre !... Et juste à ce moment passe un sous-officier qui s'écrie : « Un coup de revolver ! » L'Abbé alors de répondre tranquillement : « C'est la Schwester ! ... c'est la sœur ! » Et l'autre de rire et de dire : « Ah, die Schwester ! Ah ! La sœur ! gut ! » et tout se termina fort bien encore une fois.

Peu après cette aventure, une autre suivit. Une garnison nous réquisitionna la petite infirmerie. Or l'Abbé LAFONTAINE avait souvenir que dans un des tiroirs du bureau se trouvait un petit revolver fantaisie qui n'avait pas dû être enlevé. On me chargea de procéder à une enquête. Je prétextai auprès de l'officier que certaines factures étaient restées dans le tiroir, n'ayant pas été retirées après un décès et que je désirais les reprendre. Après une invocation au Saint Esprit, je rentre et je demande au sous-officier de bien vouloir se retirer pour me permettre

d'inspecter le bureau et récupérer des papiers et des factures qui y étaient restées. Il accéda à ma demande. Je mis alors le revolver miniature dans ma poche ; il devait, lui aussi, prendre la direction du puits. De nouveau, la situation était sauvée !

Ces quelques souvenirs de notre sœur vous ont fait quelque peu entrevoir de quelle énergie elle disposait ! Cette énergie, elle en faisait usage non seulement pour le temporel mais aussi, ô combien, dans le domaine spirituel. Toujours disponible, toujours souriante, et cela malgré sa forte personnalité ; aussi a-t-elle été aimée de tous.

J'ai retrouvé sœur Antoinette à la Visitation lorsque j'ai été nommé Aumônier. Elle s'appelait sœur Marie-Françoise. Elle est morte l'an dernier à 98 ans. Elle m'avait dit la veille : « Je voudrais bien aller jusqu'à 100 ans. » Pourtant elle était aveugle et elle me disait : « Pour m'occuper, je prie ».

En seconde, le père LEBLANC

Le père LEBLANC était officier de réserve. À cause de cela nous l'avons vu plusieurs fois sortir du séminaire en tenue d'officier pour aller faire un bref stage, mais c'était pendant les jours de congé et cela n'a pas influé sur son enseignement.

Il avait une façon très personnelle de reprendre l'enseignement du catéchisme et je m'y intéressais. Il nous faisait faire aussi de la poésie : il donnait quelques mots et il fallait intégrer ces mots dans un poème. Je ne m'en tirais pas trop mal. Bien qu'il fût assez sec (à la manière d'un officier) je n'ai pas mauvais souvenir de lui. Je le retrouverai plus tard quand je serai curé de Venoix et j'aurai l'occasion de reparler de lui.

1940, la classe de 1ère avec le père de SAINT-ANDRIEU

Mon souvenir le plus précis, c'est que le père de SAINT - ANDRIEU m'a appris la géographie, dont le père BÉZIERS, je l'ai dit, ne parlait jamais. Lui nous a appris à tracer des méridiens et des parallèles pour situer plus facilement les villes. C'était tout simple, encore fallait-il le savoir. Il avait aussi une lanterne magique et nous passait des vues.

Mais hélas tout cela ne dura pas longtemps car papa fut mobilisé et je dus rentrer à la ferme avec maman.

Papa n'aurait pas dû être mobilisé, mais le secrétaire de mairie avait oublié de me reporter sur son livret militaire si bien qu'il fut rappelé comme n'ayant pas d'enfant.

Cette première mobilisation de papa ne fut pas de longue durée. Il était simplement réquisitionné avec sa charrette et son cheval pour porter je ne sais plus quoi à Caen. Mais quand il rentra, il avait appris la nouvelle et il pensa tout de suite à Fernand qui était dans un régiment charnière, l'armée CORAP, à la frontière belge.

Ce fut bientôt son tour d'être mobilisé pour de bon et il fut envoyé derrière la ligne Maginot.

Dés qu'il se fut avéré que les Allemands avaient contourné la ligne Maginot, il fut amené sur les bords de la Seine pour empêcher le passage de la Seine par les armées allemandes ». Pensez : avec son fusil contre les blindés qui allaient bientôt arriver !

Ce fut alors la débâcle : « Sauve-qui-peut ! »

Certains abandonnèrent leurs fusils et trouvèrent des vêtements civils pour rentrer chez eux, mais un ancien de la guerre de 14 ne pouvait pas faire cela. Papa se retira avec son fusil. Arrivé au carrefour de la route de Caen il aurait pu prendre cette route de Caen et rentrer chez lui, mais les copains lui dirent : « Tu ne vas pas nous lâcher et puis tu te feras reprendre comme déserteur » et il partit avec les autres jusqu'à Poitiers. Là ils furent désarmés par un capitaine qui les envoya au-delà de la Loire dans la zone qui ne devait pas être occupée. Il alla ainsi jusqu'à Barbezieux. Il nous écrivait et nous recevions ses lettres, mais nous n'avions pas d'adresse pour lui répondre.

Voyant tous les réfugiés qui fuyaient vers la zone libre, il nous imaginait nous aussi sur les routes et se repentait de m'avoir appris à conduire. Quand il fut fixé à Barbezieux il nous donna son adresse « chez madame MAUMONT » et après avoir longtemps attendu, il entendit cette dame lui crier « Joie ! » en brandissant une lettre. Au moins le contact était rétabli. Mais il faudra encore beaucoup de temps avant qu'il puisse revenir ...

... Je me souviens, c'était un quinze août, Maman avait demandé à la Sainte Vierge de nous le ramener ce jour là et le soir, personne. Ce fut seulement le seize août au soir qu'il revint. Je le vois encore franchir le portail de la maison, il avait un chapeau de paille. « Papa ! ». Il nous expliqua qu'il aurait pu rentrer le quinze mais il avait préféré se nettoyer, se raser, et avait laissé partir le premier train, il avait alors pris le suivant.

Le quinze août était donc une date. Elle le restera. C'est le quinze août qu'il sera pris de la maladie qui devait l'emporter.

Avant le retour de papa, nous avons eu à subir l'invasion allemande. Ce furent d'abord les bruits qui couraient : ils allaient enlever les jeunes gens, ils allaient violer les femmes.

Georges LEMAIGRE-DEMESNIL me proposa de partir en vélo avec un groupe de jeunes gens, mais d'accord avec maman, nous décidâmes de ne pas nous séparer.

Les femmes discutaient. Suzanne LEBAILLY, l'infirmière célibataire disait : « ils me tueront plutôt mais ils ne m'auront pas ! » Sa sœur aînée Élisabeth, elle, envisageait d'en passer par là : « Ça ne fait pas mourir et je veux me garder vivante pour mon mari quand il reviendra »...

Quand les Allemands arrivèrent tout cela s'apaisa. Ils avaient sûrement reçu des ordres pour être corrects. Ce n'était pas des régiments de combat mais des vétérans avec voiture à cheval et attelages. Ils cherchaient seulement et poliment de quoi se nourrir et nourrir leurs chevaux.

Un incident significatif : Un matin, en partant avec maman pour la traite des vaches sur la route de Tilly, nous apercevons madame MOREAU dont le mari était mobilisé, une femme habituellement très calme, qui levait et abaissait son vélo en criant : « Ils m'ont pris mon plus beau cheval ! » De fait, ils avaient pris son cheval qui était au piquet et avaient mis à la place un vieux cheval cagneux. Quelqu'un conseilla à madame MOREAU d'aller se plaindre à la Kommandantur. À notre retour de la traite tout était rentré dans l'ordre et son cheval avait retrouvé sa place. Nous vécûmes donc plus ou moins péniblement mais sans incident sérieux jusqu'au retour de papa.

Papa étant rentré, je retourne pour finir mon petit séminaire.

Quand je rentrai au Petit séminaire pour reprendre ma classe de première ratée, le père BACON me dit : « Vous n'avez pas envie d'être professeur, vous n'avez pas besoin de baccalauréat. Rentrez donc directement en philo. »

Le professeur de philo était le père Pierre GOUHIER. Pour les mathématiques je retrouvais le père GABRIEL qui, pour m'encourager, me dit : « Le climat de Fontenay-le-Pesnel n'est pas favorable aux mathématiques ! » En physique chimie, ce fut au premier trimestre le père AUBRÉE puis ensuite le père LOUVET.

Pendant les grandes vacances à Fontenay, voici le récit d'un incident qui aurait pu ne pas être sans importance :

Marie-Louise

Marie-Louise BARTHELEMY dont les parents habitaient Paris, était élevée par sa grand-mère, madame veuve VAUVRECY et par son oncle Pierre VAUVRECY, forgeron et mécanicien à l'occasion.

Nous étions voisins et pour aller à l'école, de sept à dix ans, nous faisons la route ensemble trois fois par jour. De dix à dix-sept ans, quand je fus au Petit séminaire, nous nous retrouvions aux grandes vacances et nous nous fréquentions tous les jours, on s'entendait bien. Quand il fut question pour moi d'entrer au Grand Séminaire, Marie-Louise vint me voir un après-midi pour me demander de remettre la chaîne de son vélo qui était sautée de sur le pédalier. C'était plutôt du travail pour son oncle... Enfin, je lui remis sa chaîne et elle me dit : « Alors tu entres au Grand Séminaire ? », d'un air de dire : « Si tu n'y étais pas entré, j'aurais bien aimé ... ». Je lui dis « oui » et ce fut clos ; ma décision, qui était prise, en fut consolidée.

J'entrai donc au grand séminaire.

Après mes années de Séminaire je ne revis pas Marie-Louise car elle était partie à Paris, mais nous sommes restés en relations très fréquentes par téléphone. Elle s'était mariée et avait un fils. Elle assista son mari gravement malade, souffrant d'une longue maladie. Après la mort de celui-ci elle fit une dépression dont elle ne put se relever. J'essayai de l'aider. Nos coups de téléphone devinrent plus fréquents, je lui écrivis, rien n'y fit. Un jour son fils me téléphona qu'elle était décédée. Je célèbre une messe pour elle tous les ans au mois d'août.

IV – LES ANNEES AU GRAND SEMINAIRE

PREMIERE PARTIE (octobre 1940 – juin 1944)

Entrée au grand séminaire

J'entrai au grand séminaire de Bayeux en 1940. Il était alors partiellement occupé par les Allemands et nous devions aller, pour certains, loger chez les Bénédictines, rue Saint Loup. Nous prenions les repas à la Chancellerie et pour ma part, je couchais à la Miséricorde, avec comme co-chambriste, l'abbé GABRIEL, le neveu du célèbre météorologiste. Toutes ces allées et venues ne favorisaient pas le climat propice à une vie de grand séminaire.

Le choix d'un confesseur – directeur de conscience (2^{ème} erreur)²

Le choix d'un confesseur – directeur de conscience est toujours quelque chose d'important. Je pris le plus vieux, me disant qu'il était le plus expérimenté, le père DUBOSQ, professeur de morale qui avait rédigé un livre « *Les étapes du Sacerdoce* ». Je ne pense pas que beaucoup d'autres l'aient choisi. Mes confrères, pour la plupart, retinrent le professeur de théologie, le père MARTIN, qui était tout à fait de son époque et, dans son enseignement, dans ses cours, parfois en contradiction avec le père DUBOSQ. D'autres prirent le père GUIOT.

² - Pour la première erreur, voir "*Petit Séminaire*"

La prise de soutane

La prise de soutane avait eu lieu très peu de temps après notre entrée au séminaire, en octobre. Nous prîmes la soutane le 8 décembre. C'était très important: chacun devait baiser le col de sa soutane, le matin, avant de la revêtir et réciter « *Dominus pars...* »

Dans nos allées et venues du séminaire chez les Bénédictines, puis à la chancellerie et à la Miséricorde, nous portions donc la soutane.

C'est chez les Bénédictines que mes parents vinrent m'annoncer la mort de mon oncle MOUILLARD et demander au père supérieur que je puisse aller à l'inhumation. Sans aucune mauvaise intention, ils ne précisèrent pas qu'il s'agissait de mon grand-oncle et le père MOREAU permit sans difficulté, ce qui surprit tout le monde. Pour la première fois, je fis donc le trajet Bayeux - Fontenay-le-Pesnel à bicyclette et avec la soutane.

J'avais été nommé sacristain et de ce fait, j'approchais tous les jours le père MOREAU, le supérieur, qui célébrait la messe. Cela me vaudra de demander un rendez-vous pour les diacres (j'en reparlerai). Ce fut aussi la raison pour laquelle je pus célébrer ma toute première messe au séminaire, le lendemain de mon ordination, selon la tradition.

Je faisais aussi partie de la chorale dont le maître de chapelle était Jean LACOUR. J'aimais beaucoup le grégorien et il paraît que j'avais une très belle voix.

Mais il y avait de petits côtés, comme la formation liturgique confiée à un grand séminariste parmi les aînés : AUBERTIN. Dans les processions, il fallait tenir la barrette sur la poitrine, « *à la hauteur du 5^{ème} bouton* » !

Notre évêque, Monseigneur PICAUD, n'avait pas une bonne santé. C'est Monseigneur FALAISE, ancien évêque au pôle nord, qui nous donna les ordres mineurs. Monseigneur PICAUD nous donna les ordres majeurs.

Tous les séminaristes allaient à la cathédrale pour les grandes cérémonies de la semaine sainte. Cela nous valait parfois des parties de fou rire quand les chanoines prenaient part, par exemple, à la consécration des huiles et que le maître des cérémonies leur appuyait sur la tête au-dessus des urnes en leur disant : « *Soufflez ! Soufflez !* »

Certains moments de la vie au séminaire étaient importants, comme les *lectures spirituelles* du supérieur. Elles avaient lieu tous les jours avant le repas de midi et se faisaient selon le règlement de la compagnie de Saint Sulpice. Cela donnait des occasions de pouffer de rire à cause de la mentalité du temps où cela avait été écrit.

Puis les « *Petits mot* », petits exercices de méditation que chacun devait préparer, à tour de rôle, pour le samedi soir avant le dîner.

Enfin, la « *Prédication* » que chacun aussi, à tour de rôle, faisait en surplis, monté dans une chaire, pendant que les autres mangeaient. C'était, dans l'ensemble, tout un esprit que ceux qui avaient fait leur régiment avaient du mal à supporter. C'est ce qui provoquera la « contestation des diacres ».

SECONDE PARTIE (juin 1944 - octobre 1944)

a - Le débarquement

En juin 1944, l'évêque et le supérieur du séminaire furent avertis par des résistants de l'imminence du débarquement des Alliés. Il fallait avancer la date des ordinations qui eurent lieu le 5 juin 1944. J'étais là avec tout le séminaire ainsi que mes parents.

Après la cérémonie, chacun fut invité à partir sans tarder.

Avec mes parents, je rentrai à bicyclette à Fontenay-le-Pesnel.

Le 6 juin, ce fut le débarquement.

Dans la nuit nous fûmes réveillés par un bruit assourdissant d'avions qui volaient au-dessus de la maison. Pas de doute, c'était le débarquement annoncé.

Ce jour-là, à Fontenay, devait avoir lieu le mariage de Marie RENOUF. Sa mère, madame Auguste RENOUF, avait dit qu'elle voulait que sa fille ait un mariage comme il n'y en avait jamais eu à Fontenay. Elle ne savait pas si bien dire. Le marié, monsieur SÉNÉCAL, qui habitait Cheux, dut venir à travers champs, dans la rosée, avec ses chaussures dans une musette car les troupes allemandes interdisaient la circulation sur les routes.

Le mariage eut lieu à l'heure prévue et chacun s'y rendit, mais je ne sais pas trop ce qu'il en fut du repas de noces. Le soir on entendait un bruit de mitrailleuses dans le lointain sur une ligne qui sera appelée plus tard « *l'affrontement* ».

Chez mes parents nous avions, depuis quelque temps, Roger ROBERGE, le fils d'un copain de régiment de papa, qui était là, camouflé, pour ne pas partir en Allemagne. Avant le débarquement, la vie était calme

à Fontenay, mais cela ne dura pas après. Les Anglais visaient la tour de l'église Saint Martin qui était une cible bien repérable. Le premier tir fut un peu trop long et un obus tomba juste devant la porte de notre maison où maman était en train de détremper de la galette. « Tous à l'abri ! » L'abri était sous une charrette garée entre deux talus.

Lorsqu'il y eut une accalmie, maman décida d'aller dans la vieille maison pour je ne sais trop quoi faire, mais presque aussitôt un nouveau tir d'artillerie reprit. Impossible de bouger ! Quelle peur ! Le tir fini, on décide d'aller rejoindre le reste des habitants de Fontenay qui sont sous les fours à chaux. Nous y trouvons Roger ROBERGE, blessé. Pris sous un tir de barrage, il s'était couché dans le fossé mais avait quand même été blessé à la jambe

La vie sous les fours à chaux.

Presque toute la population de Fontenay s'était mise à l'abri de la mitraille sous les fours à chaux. Quelqu'un avait abattu une vache pour le ravitaillement. Courageusement, tous les matins et tous les soirs les deux filles MAUGER allaient traire les vaches pour que chacun ait du lait. Les sanitaires avaient été installés vaille que vaille.

On apprit qu'un obus était tombé sur la maison de Joseph LEFÈVRE où se trouvaient Louise MARTIN et sa mère les tuant sauf la mère MARTIN qui fut épargnée. On alla la chercher pour la mettre à l'abri sous les fours à chaux.

Nous savions que les Anglais occupaient le château de Boislonde. Le curé de Deauville avait été obligé de s'éloigner de la côte sur la demande des Allemands. Comme il parlait l'anglais, ceux-ci le soupçonnaient de communiquer avec les anglo-saxons. Il avait été alors provisoirement nommé curé de Fontenay ; il s'arrangea pour faire prévenir les Alliés que la population était là à l'abri, afin qu'ils ne tirent pas dessus. Au bout de quelques jours l'ordre d'évacuer arriva.

Auguste BAILHACHE alla chez ses parents chercher une grande carriole dans laquelle on chargea les blessés et la mère MARTIN. L'ordre fut donné par Ferdinand FRANÇOISE, le maire : « Tout le monde en route, les bestiaux, devant. » La direction prévue était le département de l'Orne, mais à Noyers, mes parents et moi décidâmes de quitter la caravane et de nous diriger vers l'Eure avec l'intention d'aller chez nos cousins CHABRIAC, tout près d'Orbec. Nous contournâmes Caen par le sud.

b – L'évacuation

Un voyage assez pénible

Nous n'avions rien d'autre que ce que nous pouvions porter sur notre dos. Heureusement nous trouvâmes partout des gens très accueillants. Au bout de plusieurs jours nous arrivâmes à Saint-Aignan-de-Cramesnil chez madame FRIMOUT et là nous pûmes rester au moins quinze jours. Nous étions particulièrement bien traités, mais un soir, nous vîmes des chars Panzer qui traversaient le village et se dirigeaient vers Caen pour combattre les Anglais. Nous décidâmes de ne pas nous attarder là davantage et nous reprîmes la route avec une poussette donnée par le boucher pour mettre le peu d'affaires que nous avions.

En route, nous avons été accueillis à Cerqueux près de Meulles chez les parents d'un séminariste dont j'ai oublié le nom. Je me souviens seulement que le soir, couchés tous les deux dans notre lit, nous avons prié pour Etienne FOUCHER originaire de Meulles. Le bruit avait couru – mais il se révélera heureusement faux – qu'il avait sauté sur une mine en quittant Bayeux pour rejoindre Douvres-la-Délivrande par la côte. Nos hôtes nous donnèrent du linge de corps et nous continuâmes notre route vers Saint-Germain-la-Campagne.

Ce bourg était dans l'Eure, mais seulement à 3 ou 4 kilomètres d'Orbec, la patrie de Pierre ROUSSEL et cela nous servit beaucoup car dans l'Eure nous n'avions pas droit aux tickets de pain. Pierre nous fit passer pour des gens de sa famille et put nous obtenir des tickets à la mairie d'Orbec.

A Saint-Germain-la-Campagne, nos cousins Henri et Madeleine CHABRIAC, tenaient une épicerie-café en plein centre du bourg, mais aussi en plein carrefour près de l'église.

Lorsque nous fûmes arrivés à Saint-Germain-la-Campagne chez nos cousins CHABRIAC, je me mis à couper les cheveux des clients du bar. Ils me donnaient une petite rétribution qui nous aidait à dédommager nos cousins de leur hospitalité.

En effet, au grand séminaire, nous étions deux, Jean ERNOULT et moi, à faire fonction de coiffeurs. Nous avions chacun une paire de ciseaux, un peigne et deux tondeuses et nous coupions les cheveux à tour de rôle pendant les récréations. Je ne sais pas comment, alors que nous n'avions presque rien emporté au moment de l'évacuation, j'avais pris dans une boîte mes instruments de coiffeur? Peut-être est-ce parce qu'en 1940 nous avions reçu chez nous des réfugiés belges qui fuyaient devant l'envahisseur allemand et qu'Adéla HIGUET, une jeune fille de ce groupe, nous avait

montré sa machine à écrire qu'elle avait emportée alors qu'eux non plus n'avaient presque rien pris. Mais ils étaient en voiture et ils comptaient se diriger vers la Bretagne. Adéla nous apprit qu'elle avait saisi sa machine car elle comptait travailler là-bas pour gagner sa vie grâce à elle..

Nos cousins avaient une petite maison à quelques centaines de mètres dans la campagne, c'est là que nous allions coucher tous les soirs.

Papa, par précaution, creusa là une tranchée car Henri n'en avait pas la force. Cette tranchée devait se révéler très utile, car une nuit, les obus se mirent à tomber. Les cousins vinrent eux aussi se réfugier dans la petite maison et tout le monde se serra dans la tranchée. Les Allemands qui battaient en retraite avaient laissé des tirailleurs le long d'un fossé pour retarder l'avance des Anglais et c'étaient ces tirailleurs qui étaient visés.

Au bout de quelque temps, après un silence, une voix nous dit à l'entrée de la tranchée : « Sortez tous ! Vous êtes libres ! » C'était un officier canadien. Nous entrâmes avec lui à la maison et, bien sûr, les cousins lui offrirent un casse-croûte qu'il mangea de bon cœur. Tout à coup un bruit de char se fait entendre, il sort son revolver et va dehors voir ce qui se passe... Il rentre aussitôt rassuré : « Ce sont les nôtres. »

Le lendemain, on trouva des cadavres de soldats sur le bord du fossé et dans le petit chemin qui conduisait au bourg. Une scène terrible suivit : des cultivateurs vinrent avec une vachère et jetèrent sans aucun respect les corps dans la vachère pour aller les enterrer dans une fosse commune. Le curé qui était un jeune prêtre, célébra une messe pour les morts de la guerre en spécifiant que l'on priait aussi pour les morts allemands.

Le retour à Fontenay

Nous n'avions qu'une hâte : rentrer à Fontenay. Nous reprîmes la route à l'envers, mais plus rapidement, en pratiquant quelque peu l'auto-stop car la circulation avait repris. Nous repassâmes chez les FRIMOUT et papa proposa à Albert FRIMOUT de lui vendre un herbage que nous avions à Fontenay. Celui-ci comptait y mettre des bestiaux et cela arrangeait tout le monde puisque nous n'avions plus un sou; mais au moment de conclure la vente, le notaire nous apprit que l'herbage était classé comme terrain à bâtir. La vente ne se fit pas.

C'est un camion qui nous ramena à Fontenay. En arrivant papa dit au chauffeur : « Entrez, vous allez prendre un verre. » Hélas, il n'avait pas vu la maison qui était toute éventrée et à la cave le tonneau était vide. Il allait être impossible de vivre là.

Je partis pour Bayeux avec l'intention de joindre mon camarade Jean CRIAUD dont les parents habitaient Magny. Ils avaient justement une petite maison inhabitée et proposèrent d'y loger mes parents.

Le lendemain, ils me donnèrent un cheval et une charrette pour que j'aille à Fontenay chercher mes parents et le peu qu'ils pourraient tirer des ruines.

Je partis en direction de Bayeux par la route d'Arromanches, mais il y avait un défilé de convois de camions anglais ininterrompu. A un moment donné, le cheval fit un écart et le brancard de la charrette vint heurter un camion. Aussitôt le chauffeur me délivra un certificat d'accident. La Providence voulut qu'un habitant de Magny, monsieur LEFÈVRE, se trouvât là. Il m'aida à dégager la charrette que l'on laissa dans un champ juste en face, en bordure de la route, puis nous détêlâmes le cheval qui heureusement n'avait pas été blessé. Monsieur LEFÈVRE était en mauvais termes avec monsieur CRIAUD mais il m'accompagna néanmoins pour ramener le cheval jusqu'à l'intérieur de la cour de sa ferme et ils se dirent quelques mots. Le lendemain, monsieur CRIAUD me donna une autre charrette et le cheval, mais aussi un de ses ouvriers pour le conduire et nous partîmes par la route de Sommervieu qui était moins fréquentée. Mes parents s'installèrent dans la petite maison et moi avec eux. Papa faisait quelques travaux à la ferme de la famille CRIAUD, un peu pour dédommager d'un loyer qu'il n'était pas question de payer puisque nous n'avions pas un sou. Mes parents sinistrés, seront ainsi dix ans à bénéficier de l'aumône faite aux sinistrés.

Le père FRÉNÉE était vicaire à la cathédrale de Bayeux. Au bout d'un certain temps, peut-être un an, il proposa à papa de venir à Bayeux prendre la place de sacristain à la cathédrale. Il s'agissait pour lui de préparer tout ce qui était nécessaire pour les messes des chanoines le matin et de nettoyer la cathédrale. A la sacristie, papa s'entendait très bien avec les chanoines. Le chanoine BELLIARD, le grand chantre, lui disait : « *Ne nous quittez jamais !* »

En revanche, il eut à souffrir de l'abbé MARIE, un des deux jumeaux, qui voulait lui faire apporter l'encens à l'autel pour le salut du Saint Sacrement, ce que papa ne se sentait pas capable de faire. Monseigneur ADAM le calmait de son mieux en lui disant de ne pas s'en faire.

Mais il y eut un très bon côté dans cet emploi de sacristain : c'était la visite de la tour. Rien n'était encore organisé et il n'y avait pas de tickets comme il y en aurait plus tard à vendre au profit d'une administration. A ce moment-là les offrandes, libres, étaient toutes pour le sacristain et cela permit à papa de rapporter, chaque jour, une bonne somme pour que nous

puissions manger et pour payer le loyer symbolique que nous avions à payer. Je dis symbolique, car le père FRÉNÉE nous avait trouvé un logement rue Saint-Loup chez les demoiselles LEGRAS, deux jumelles qui se révélèrent bonnes pour nous.. A mon ordination, c'est chez elles que fut organisé le repas et elles me donnèrent chacune leur collier en or pour mon calice, me demandant seulement de célébrer une messe pour elles le premier janvier de chaque année. Maman aurait bien voulu travailler à l'hôpital pour gagner un peu d'argent, mais papa ne voulut pas. Depuis leur mariage, il n'avait jamais vu sa femme salariée.

Mes ordinations

Mes parents sont chez les demoiselles LEGRAS. Je suis au grand séminaire pour les dernières années et pour les ordinations successives : ordres mineurs, sous-diaconat, diaconat et prêtrise. Mais tout ne va pas aller si vite, car la classe 43 est mobilisée et je dois interrompre mon séminaire pendant plus de deux ans pour être sous les drapeaux et faire partie des troupes d'occupation en Allemagne.

TROISIEME PARTIE : (octobre 1944 – 5 avril 1946)

Les années de régiment

Mobilisation de la classe 43

La guerre n'est pas finie. Les Allemands tiennent encore quelques poches de résistance, on entend le canon gronder vers Cherbourg.

C'est alors qu'est mobilisée la classe 43. En blaguant, nous disions : « C'est la classe 43 qui va faire peur aux Allemands et les décider à se rendre. »

Notre centre mobilisateur était Caen où commandait le lieutenant MARCONNET. Il nous envoya tous à Évreux. Nous avions avec nous le fils du colonel qui commandait la Place d'Évreux. Je n'ai pas un très bon souvenir du garçon, ni d'ailleurs d'Évreux où nous ne fûmes pas longtemps. Le colonel nous envoya faire nos classes à Bernay. Là, nous allons commencer à nous lier les uns aux autres et l'atmosphère était bonne. Le capitaine était un ancien instituteur, un homme abordable et juste.

Il y a là, déjà, Jean Constant ALLAIN, Bernard BOCHET et moi-même. C'était le début d'un groupe de cinq copains normands qui allaient devenir fort unis.

Je fus envoyé jusqu'à Avaray. La vie y était calme, même s'il fallait parfois traverser la Loire à pied. Pour éviter d'être mouillé, je mettais mes habits sur ma tête et je les remettais de l'autre côté !

Je fis vite connaissance avec le bon vieux curé qui aimait la pêche et m'emmenait avec lui. Il ne prenait guère que des ablettes pour son chat. Nous fûmes amenés à faire quelques répétitions de chant et je chantais à la procession du Saint Sacrement. Je n'étais pas trop mal vu des copains, car je préférais rendre service que de faire punir. Je me souviens qu'un jour le vaguemestre s'était absenté sans permission, or il y avait un pli à porter. Je pris sa moto, alors que je n'avais pas de permis et j'allai délivrer le pli. Tout le monde trouva cela très chic de ma part.

Je ne sais trop comment au bout de quelques mois nous nous retrouvons à Bernay, puis nous sommes envoyés à Saumur. Là, va continuer à se former le groupe de cinq Normands avec Jean Constant ALLAIN, Bernard BOCHET, Yves DESPOMARES et moi-même.

Nous logions dans le pavillon des écuries, au premier étage. Nous étions là, quatre-vingts avec huit robinets de lavabos et huit toilettes WC sans porte. Nous devions prendre les repas au bâtiment central et pour traverser la cour il fallait toujours courir, sinon un officier à cheval piquait des deux et nous tombait dessus pour nous houspiller.

Chaque fois que cela nous était possible, nous descendions au restaurant, nous en profitions pour boire une fillette et aller aux WC. L'argent que nous envoyaient nos parents était le bienvenu.

A Saumur, nous n'avons jamais monté à cheval. Nous avions des chenillettes et nous allions faire des manœuvres en campagne.

Le dimanche, il nous arrivait de faire un tour en barque sur la Loire. On l'empruntait et on la remettait à sa place en partant. Hélas ! un jour, le crochet sur lequel pivotait la rame tomba à l'eau. L'un d'entre nous plongea mais il lui fut impossible de le retrouver. Nous pensions nous excuser le dimanche suivant, mais dans la semaine, on annonça l'inspection d'un général. On commença à nous faire briquer le parquet de notre logement avec un cul de bouteille et puis, contrordre ! Une inspection révéla que nous portions des chaussures usées et on nous renvoya à Rambouillet.

C'est à Rambouillet que nous devons faire l'école des sous-officiers et gagner nos galons. Nous y arrivâmes au printemps, au mois d'avril et on nous envoya loger au bord du bois. Le matin, nous fûmes réveillés par les

gens de Paris qui venaient par le premier train cueillir du muguet. Ils chantaient : « Soldat, lève-toi... »

C'est là que se compléta et que se consolida définitivement le groupe des cinq copains normands : les quatre dont j'ai parlé plus haut avec en plus Guy BLOT.

Je me souviens des noms des instructeurs : le sergent de COMMINK, le sergent-chef CAUDRILLOT, le capitaine VIÉ.

J'étais nul en sport. Il y avait un fossé à sauter; je descendais dans le fond et remontais de l'autre côté. Il y avait aussi un treillage sous lequel il fallait se traîner en rampant avec tout le barda du soldat. Une fois, pour commander un peloton, on me plaça sur la droite et cela suffit pour me troubler. Quand il fallut commander « gauche-droite », je le fis à l'envers.

Vraiment si je suis sorti de là brigadier, ce fut par protection, grâce au sergent-chef GAUDRILLOT. J'aurais dû rester simple soldat.

C'est là que j'eus à affronter pour la première fois les questions sur la sexualité, mais heureusement, les copains normands étaient là et surtout Jean CONSTANT qui fit facilement comprendre que je ne pouvais pas aller avec les autres dans la boîte de nuit.

J'avais un livre dont je ne me rappelle plus le titre que l'on nous avait donné au moment de partir au régiment. Je le donnai à lire à un copain et ils m'en firent lire un autre qui n'était pas écrit sur le même ton en me demandant ce que j'en pensais, mais sans chercher à trop m'embarrasser heureusement parce que les « diaconales » du Grand Séminaire ne nous avaient préparés à rien.

Heureusement que le groupe de Normands était bien soudé, car nous allions être séparés pour longtemps.

Personnellement, je fus envoyé en Allemagne dans la division Leclerc, 2^{ème} D.B. Je devais y rester dix-huit mois.

Dix-huit mois d'occupation en Allemagne

Je me souviens d'abord d'un incident qui aurait pu me coûter la vie. Dans le train, j'écrivis rapidement une lettre à mes parents. Quand le train arrêta à la frontière, je descendis à contre-voie pour donner ma lettre à des gens qui étaient sur le quai en face. Tous ces gens poussèrent un « OH ! » et quand je voulus remonter dans le train, il se remettait juste à démarrer. Enfin, je pus y accéder sans incident. Ouf ! J'étais en Allemagne.

Nous arrivons dans la région de Kaiserslautern. Notre destination était Bernkastl ; mais nous n'y allons pas tout de suite. Nous passons quelques semaines dans un pays dont je ne me souviens plus du nom. Il

nous était interdit de sortir en armes pour ne pas effrayer les habitants. Pourtant, premier incident, une escouade partit avec les fusils dans un village voisin afin de « houspiller les femmes ». Je ne sais pas très bien ce qui se passa, mais je sais que le chef d'escadron ferma les yeux. Le lendemain, les femmes vinrent pendant le repas de midi pour reconnaître leurs agresseurs, mais évidemment ceux-ci n'étaient pas là et elles ne purent reconnaître personne. L'incident fut clos.

Nous fûmes bientôt dirigés vers notre vraie destination : Bernkastl et plus précisément Mülheim sur Mosel où je passai le plus long de mon temps et où abondent mes souvenirs.

La région de Trèves était une région catholique, mais Mulheim était une enclave protestante dans laquelle il y avait seulement une petite chapelle. Le dimanche, les catholiques de Mulheim allaient à la messe dans l'église du village voisin. Des horaires étaient aménagés dans cette église pour les catholiques et les protestants. Le prêtre parlait un peu le français, mais il me demanda de lui préparer un sermon pour la messe qu'il vint célébrer à Noël pour nous, dans la chapelle protestante de Mülheim. Les copains devinèrent vite qu'il n'avait pas fait cela tout seul et ils me posèrent la question. J'aurai d'autres occasions de rédiger des textes pour lesquels je n'étais pas préparé. On avait vite fait de penser que le séminariste que j'étais avait la formation d'un prêtre.

A Mülheim, j'étais chargé de l'équipement. Ce n'était pas une charge très lourde car je n'avais à peu près rien à faire. Nous avions honte, nous qui avons vu les Allemands si bien équipés en France, d'être là avec des tenues lamentables. Heureusement à Mülheim, au moins, les Allemands aimaient bien les Français. Alors que les Américains qui étaient passés avant nous leur donnaient du tabac et des conserves pour avoir du vin, ils n'aimaient pas les Américains et nous qui n'avions rien à leur donner, ils ne nous laissaient pas manquer de vin.

Mon bureau se trouvait au centre du village chez un ancien officier de l'armée allemande. Lui, du coup, n'aimait pas les Français et il avait bien des raisons. Sa maison était la plus belle de Mülheim et les soldats ne se gênaient pas pour laver à grande eau ses beaux parquets cirés. Il ne disait rien, mais on voyait bien qu'il n'en pensait pas moins.

Je prenais mes repas au mess des sous-officiers chez la famille BEER et c'est là aussi que je logeais au début. Les propriétaires de ce restaurant étaient protestants, mais cela était de peu d'importance car il y avait une bonne entente entre catholiques et protestants.

Nous étions bien nourris et nous avions une bouteille de vin de Moselle de 75 cl pour deux. J'avoue avoir pris goût à ce vin de Moselle et encore maintenant je le préfère au vin du Rhin qui est pourtant supérieur.

Herman Joseph KASPER

Un de mes camarades plus âgé étant démobilisé, madame KASPER, une dame qui devait loger un soldat français et qui savait que j'étais séminariste, lui demanda de s'arranger pour que ce soit moi qui vienne le remplacer chez elle. La famille KASPER était composée de trois personnes : monsieur KASPER qui était policier à Bernkastl, madame KASPER qui parlait parfaitement le français, ayant été infirmière à Cologne pendant la guerre de 1914-1918, et un fils, Hermann Joseph, qui avait fait des études au gymnasium de Bernkastl. Il s'était engagé à 17 ans pour défendre son pays contre les Russes. Il avait une petite fiancée, Mathilde qui avait 16 ans.

J'allais être amené à connaître progressivement tout ce monde et encore d'autres habitants de Mülheim en particulier la famille DAHN, dont j'attends la visite ici après Pâques 2006.

Je parlerai d'abord de « Trude ». Elle tenait une épicerie avec ses parents et Mathilde qui était sa cousine, travaillait aussi dans l'épicerie. Les autres enfants plus jeunes avaient fait des études, mais l'aînée avait dû rester à l'épicerie avec ses parents, ce qui explique qu'elle ne parle pas français. Madame KASPER sert d'interprète et je bredouille quelques mots d'allemand. Nous devenons amis.

Quelques années après mon retour en France, nous sommes allés en Allemagne avec mes parents voir ces amis et nous avons osé demander que Trude qui n'avait jamais eu de vacances, vienne passer un mois, chez nous, à Saint Denis de Méré. Ses parents acceptèrent et Trude fut si contente qu'elle leur demanda de rester un mois de plus pour aller avec nous en pèlerinage à Lourdes. Là, elle rencontra un groupe de pèlerins allemands, ce qui lui permit de faire le pèlerinage dans sa langue. Je la reconduisis au train à Paris, jusqu'à la gare de l'Est, pour qu'elle regagne l'Allemagne.

On peut noter tout de suite comment Trude est devenue madame Joseph DAHN. Ils habitaient à quelques kilomètres l'un de l'autre et ne se connaissaient pas. Chacun d'eux fit un voyage en Espagne, dans le même car et c'est là qu'ils firent connaissance.

Je reviendrai peut-être sur la famille DAHN, mais il est temps de parler de Hermann Joseph KASPER.

Madame KASPER m'avait fait venir chez elle avec l'intention de me traiter comme elle aurait voulu qu'on traite son fils. Elle le croyait prisonnier des Russes.

Chaque jour, je trouvais mes chaussures cirées à la porte de ma chambre et à Noël elles furent pleines de cadeaux.

Les soirées, je les passais avec eux et bien entendu on discutait en français. Monsieur KASPER qui ne connaissait pas notre langue, disait en allemand « On ne parle que français dans cette maison-là. » Le couple s'entendait bien et monsieur KASPER avait aidé pendant la guerre, sur les conseils de sa femme, un parachutiste anglais recherché par la police de Bernkastl dont il faisait partie. Cela lui fut utile, lorsque la guerre finie, eut lieu l'épuration. L'Anglais écrivit une lettre pour attester qu'il avait été accueilli par monsieur et madame KASPER.

Mais revenons à Hermann Joseph. Sa mère, malgré le peu de ravitaillement qu'ils avaient, faisait des conserves. Elle me disait : « Quand il reviendra, il aura besoin de se refaire » ... Un jour, enfin, arriva une lettre officielle de l'armée allemande : « Hermann Joseph KASPER né le ... à ... mobilisé dans ... » et d'autres détails, était terminée par : « est tombé sous les murs de Berlin. »

Madame KASPER m'envoya chercher au bureau. Il fallait que je vienne tout de suite. Je vins et c'est elle qui m'apprit la nouvelle en se jetant dans mes bras. Puis ce fut Mathilde qui arriva et, elle aussi, se jeta dans mes bras. J'avais beau être séminariste, je portais l'uniforme d'un soldat français et maman me disait plus tard : « Nous, on n'aurait pas fait cela avec un soldat allemand. »

Le soir, je rentrai sur la pointe des pieds, pensant me rendre discrètement dans ma chambre, mais Mme KASPER m'entendit, elle vint me chercher et m'invita à passer la soirée avec eux comme d'habitude. Il y avait là des amis intimes et la conversation se déroula en allemand. Je ne compris rien, mais j'étais là.

La messe des funérailles fut prévue à la chapelle de Mülheim. Madame KASPER me demanda d'assurer les chants en grégorien, ce que je fis en soliste.

Quelque temps après, je fus muté à Morbach, mais nous ne pouvions nous quitter ainsi. Monsieur KASPER me prêta sa moto pour que je puisse venir leur rendre visite... Il ne m'avait pas dit qu'il fallait mettre de l'huile dans l'essence. Je fis donc le plein d'essence sans mettre d'huile et je tombai en panne en arrivant à Mülheim. Le moteur était grillé. Le mécanicien répara, expliqua qu'il fallait mettre de l'huile et les allées et venues purent reprendre.

Je devais rester le dernier à Morbach avec un officier pour embarquer les chenillettes et autre matériel qui devaient rentrer en France.

Au restaurant, j'eus à faire une commission embarrassante. Je dus expliquer à la petite servante que le soldat qui me précédait et qu'elle avait servi, ne reviendrait pas, alors qu'il le lui avait promis. Grosse déception

bien sûr ! Comme j'avais l'adresse de ce soldat, je lui écrivis à Paris et il me répondit, reconnaissant sa faute.

J'ai dit plus haut que j'aurais à écrire, comme séminariste, dans des circonstances assez difficiles. Nous étions partis en Allemagne sans permis de conduire pour les engins que nous emportions : chenillettes, engins tractés, moto, etc. C'est en Allemagne que je passai mon permis de moto. Je l'obtins en restant toujours en première. Il suffisait de passer entre des quilles sans mettre le pied à terre. J'eus mon permis et il était valable au civil. Je pouvais donc, au retour m'en servir en France. J'eus de même mon permis poids lourds. Je n'eus pas à passer le permis chenillettes. Je ne sais pas si celui qui en conduisait une ce jour-là l'avait obtenu, mais toujours est-il qu'au cours d'un exercice, son véhicule tomba dans un ravin et qu'un camarade fut tué. C'est là encore que le capitaine me demanda de lui préparer un petit speech pour l'aider à rédiger ce qu'il allait dire lors de l'enterrement.

Je décidai aussi d'écrire aux parents de la victime. Je leur expliquai que leur fils avait été inhumé avec tous les honneurs et avec ce qui se faisait de mieux comme cercueil en Allemagne. Ils me répondirent et je vis que je leur avais fait plaisir.

Les adieux à la famille KASPER

Comme nous étions retournés chez Trude, mes parents et moi allâmes chez les KASPER. Nous les invitâmes à venir nous voir en France. Madame KASPER donna alors à maman une petite statuette de la Sainte Vierge en lui disant : « Je te promets, j'irai te voir en France. » Hélas la mort l'en empêcha. Madame KASPER sentant sa fin prochaine avait dit à son mari qu'elle appelait « Lou » : « Il ne faut pas que tu restes tout seul. Tu épouseras ma sœur. » Ce qu'il fit. Je n'ai pas connu ce nouveau couple, mais il paraît que monsieur KASPER ne fut pas heureux comme avec sa première femme.

QUATRIEME PARTIE : (octobre 1944 – 5 avril 1946)

Les derniers mois de grand séminaire

Un premier souvenir heureux qui me reste de cette vie au grand séminaire, c'est la présentation de la Bible que nous a faite le père VINET. Après quelques mois avec le père VERNET, un spécialiste, le père VINET eut à le remplacer, je ne sais pourquoi. Sa manière simple et claire me permit pour la première fois de trouver la Bible abordable. Le père DUBOSQ n'avait rien trouvé de mieux à me dire, hélas, quand j'étais entré la première fois : *« La Bible, voyez, vous avez cinq ans pour la lire, mais au bout de ces cinq ans, il faudrait que vous ayez tout lu ! »*

Un deuxième bon souvenir, ce sont les cours de théologie du père MARTIN. Ceux-ci étaient très personnels, tapés à la machine. Il lui arrivait de ne pas être d'accord avec le professeur de morale, le père DUBOSQ parce que ses cours étaient actualisés.

Le déroulement d'une journée ou d'une semaine

Lever à 6 h moins 7 : Rassemblement pour l'oraison et pour la messe

En sortant de la messe, chacun passe dans la petite chapelle de la Sainte Vierge pour un bref salut.

Petit déjeuner

Étude pour préparer les cours

Cours

Révision, chacun dans sa chambre

Lecture de la Bible

Ensemble : lecture spirituelle à la sulpicienne du père supérieur

Déjeuner : Prédication en surplis à tour de rôle

Le jeudi, il y a promenade par groupes avec un chef de groupe qui doit rendre compte en rentrant.

Certains vont en paroisse pour faire le catéchisme.

Le soir, dîner.

Après le dîner, chaque samedi, chacun à tour de rôle, doit faire une méditation.

La « contestation » des diacres

Les séminaristes qui rentraient du régiment avaient du mal à supporter la vie traditionnelle et sulpicienne du séminaire.

Comme je l'ai dit, j'étais sacristain et comme j'approchais tous les jours le père MOREAU, le supérieur, je fus chargé de lui demander rendez-vous pour les diacres.

Lorsque nous fûmes entrés dans le bureau du père Moreau, ce fut Etienne FOUCHER qui prit la parole le premier : « Monsieur le Supérieur, si nous sommes venus tous ensemble ce n'est pas une marque de confiance, au contraire. »

Puis chacun, ou au moins plusieurs y allèrent de leurs récriminations, lui reprochant surtout son manque de loyauté à notre égard, avec des exemples à l'appui. Je ne sais pas si nous avons demandé au père MOREAU de démissionner, mais c'est cela que nous voulions lui dire. Il ne démissionna pas. Il restera à son poste jusqu'aux ordinations et c'est lui qui nous appellera à la prêtrise, lui qui attestera à l'évêque « *qu'ils sont dignes d'être ordonnés.* »

L'ordination

Le père MOREAU ne me tint pas rigueur de cette « contestation des diacres » et nos rapports furent confiants par la suite quand je le vis en particulier. Quand il m'appela dans son bureau pour me dire que j'étais appelé au sacerdoce, je lui fis part de mon intention d'écrire au père BERTREUX qui m'avait fait entrer au petit séminaire, et qui très vite après, m'avait dit qu'il ne voulait plus me voir. C'est là qu'il me conseilla, comme je l'ai déjà raconté dans les pages consacrées au père BERTREUX, de rectifier ma lettre en évitant de rappeler le passé et de commencer directement par « Je n'oublie pas que c'est grâce à vous que je vais être prêtre ... ».

Je fus donc ordonné prêtre par Monseigneur PICAUD le 20 décembre 1947.

Après la messe tous les jeunes prêtres donnèrent ensemble leur première bénédiction à la foule, du haut du perron, dans la cour du grand séminaire, puis je descendis pour la donner à mes parents et à quelques amis intimes qui étaient venus assister à l'ordination. Alors nous rentrâmes

à l'intérieur du séminaire en attendant la célébration de la première messe, le lendemain, et des premières messes qui suivirent.

Mes premières messes

La tradition voulait que le sacristain célèbre sa première messe au séminaire le lendemain de l'ordination. J'y célébrai donc la mienne, assisté du père DUBOSQ en chape.

Le lendemain, comme papa était sacristain à la cathédrale, j'étais invité à célébrer une première messe à la cathédrale, et là, première difficulté, il fallait s'adresser à l'assemblée pour la saluer d'abord, puis encore après l'évangile. Ces interventions, je les fis les yeux fermés tellement j'avais peur de regarder les gens.

Quelques jours après, comme notre logement chez les demoiselles LEGRAS était rue Saint-Loup, je fus invité à dire une première messe à la paroisse Saint-Loup. Mais le curé n'était pas là et j'avais à faire un mariage. Je devais d'abord recevoir les futurs époux au confessionnal. Pour moi, c'était la première fois. Je ne comprends pas encore comment le curé m'avait laissé cette charge.

Ce fut ensuite une première messe à Fontenay-le-Pesnel. C'était plus simple et je me sentais plus à mon aise sauf que le père PASCAL, pour me faire plaisir fit chanter la « Messe du Père BELLIARD » qu'il avait apprise à une chorale, je ne sais pas trop comment. Ce fut vraiment pour moi une surprise agréable. Après la messe, mes parents avaient prévu un repas. J'avoue ne pas en avoir gardé de souvenir précis.

Un peu plus tard encore, je devais célébrer une première messe à Fontaine-Etoupefour où habitait ma tante Alice qui m'avait donné le chaton de la bague de fiançailles de son premier promis, mort à 20 ans de la tuberculose. pour le mettre sur le pied de mon calice.

Je n'allais pas tarder à recevoir ma première nomination.

V – MES NOMINATIONS

(1948 – 1994)

OUISTREHAM

(Janvier 1948 – Mars 1951)

Je reçus ma première nomination en 1947 pour Ouistreham. Le curé de Ouistreham n'était pas tout à fait inconnu pour mon père car étant jeune homme il venait en vacances à Fontenay-le-Pesnel, chez l'abbé BROTTIN qui était alors curé de Fontenay. Je fus donc plutôt bien reçu mais l'abbé BOUILLOT, c'était son nom, était un homme d'argent. Il disait volontiers que s'il avait été mieux formé en droit canonique, il aurait été chancelier de l'évêché car, en finances, il s'y connaissait mieux que le chancelier de l'époque. Son prénom était Aimé et les méchants l'appelaient « Aimé-mes-sous ». Tous les matins en rentrant de la messe il commençait par appeler son agent de change à Paris pour lui donner ses ordres.

Au début, je lui donnai toujours mes sermons à lire avant de les prononcer, mais ça ne dura pas longtemps, il ne me donnait jamais de conseils.

Le presbytère de Ouistreham comprenait six grandes pièces. J'eus droit à une petite pièce au premier étage, près du bureau du père BOUILLOT. Il y avait là une grande table, un grand lit, pas de place pour se tourner. La directrice de l'école privée des filles me donna une petite

table ; celle-ci venait du premier casino de Ouistreham commencé à la hâte après le débarquement. C'était une table en contreplaqué et je l'ai encore chez moi aujourd'hui en 2006. On me donna aussi un lit d'une personne et je pus monter au grenier le lit de deux personnes et le matelas, ce que le père BOUILLOT me reprocha.

J'eus aussi dans ma chambre un poêle à bois car le chauffage central ne marchait pas. La servante du presbytère prit du bois dans la cour pour alimenter le poêle. Le père BOUILLOT me reprocha de lui « voler son bois ». Pour couper court je décidai de donner le poêle à des amis en ville. Mais vous voyez tout de suite l'ambiance !

Le père BOUILLOT faisait chaque année une cure à Vichy pour sa gorge et ensuite il prenait quinze jours pour se reposer. Pendant ce temps-là, j'étais tout seul avec le sacristain qui buvait. Le père BOUILLOT avait une voiture Citroën mais bien sûr il ne m'autorisait pas à m'en servir. Heureusement j'en avais deux à ma disposition, je n'avais qu'à demander à maître LECORSU, notaire, qui me prêtait la sienne. Celui-ci m'avait demandé de donner des cours de latin à sa fille Jacqueline ; il me rétribuait d'ailleurs généreusement. Quant à Charles LEFAUCONNIER, le maire de Ouistreham, le moins qu'on puisse dire c'est qu'il n'aimait pas le père BOUILLOT. Étant assez ami avec lui je lui dis l'impossibilité où j'étais de faire des réunions de jeunes faute de place. Il fit réparer un vieux bâtiment qui devait servir à cela. Lui aussi, à l'occasion, me prêtait une voiture.

Avant mon arrivée, une mission paroissiale avait été prévue. Elle devait être animée par le père HAMON, missionnaire de la Délivrande, assisté du père LABERTHE. Avec eux je fis la visite de tous les foyers de la paroisse. Je me souviens d'un vieux marin à qui le père HAMON dit : « Vous êtes retraité, vous ne pêchez plus ? » Il répondit : « Si, si, je pêche encore, que voulez-vous, j'aime ça l'eau ! » Mais nous nous rendions compte qu'il aimait autre chose que l'eau, il était saoul comme une barrique.

À l'autre bout de Ouistreham, en allant vers le port, nous fûmes mal reçus mais ce fut exceptionnel.

Une fois au moins, il y eut une rencontre avec des paroissiens, le curé et les missionnaires, et là encore il y eut des frottements avec le curé. On lui reprocha d'être fier. Il répliqua qu'il saluait toujours les marins quand il les rencontrait mais eux de lui dire : « Oui, vous saluez, mais vous ne dites jamais : " La pêche a-t-elle été bonne ? »

J'avais à m'occuper d'un petit groupe de cinq adolescentes dont Jacqueline LECORSU. Je leur proposai de les emmener à Paris pour visiter le zoo. Les familles furent d'accord, le père BOUILLOT le fut moins. Il me le dit à mon retour

Tous cela explique qu'au bout de deux ans je fus trouver Monseigneur PICAUD pour lui dire que j'en étais arrivé à détester mon curé. Il n'eut pas l'air tellement surpris et quelques mois après il me nomma curé de Saint-Denis-de-Méré.

Mes parents qui n'avaient pas de raison de rester à Bayeux après mon départ pour Ouistreham avaient saisi la première occasion qui se présentait pour me rejoindre. Ce devait être pour eux une source d'ennuis.

Nous connaissions bien Jeanne LEBAILLY, la plus jeune des filles LEBAILLY. Sa sœur aînée, Rolande, avait épousé un frère de maman. Jeanne avait épousé monsieur CASTEL et ils venaient d'avoir une petite fille. Monsieur CASTEL avait eu sa ferme sinistrée dans le bas de Ouistreham, elle venait d'être reconstruite. Le bâtiment était une étable en pierre de taille avec une véranda. Il fut décidé que mes parents viendraient y loger. Papa s'occuperait des bestiaux qui étaient dans un herbage en face et maman viendrait faire le ménage chez Jeanne, à peine relevée après son accouchement. Seulement mes parents, qui avaient toujours été à leur compte, eurent à souffrir d'être commandés comme des ouvriers et s'il n'y eut pas de rupture sur le coup, cela devait venir plus tard. Quand je fus nommé à Saint-Denis de Méré, mes parents me suivirent et on ne se quittera plus. C'est à ce moment-là que les relations cessèrent avec la famille CASTEL. Nous avons pourtant été très amis avec Jeanne LEBAILLY.

SAINT DENIS DE MÉRÉ
(Mars 1951 – 1961)

Quand je quittai Ouistreham, le père FRÉNÉE s'occupa pour que je sois nommé à Saint-Denis-de-Méré. C'était sa paroisse, il y avait sa famille.

Je trouve une église détruite, un presbytère détruit, deux jardins à refaire. C'est un Romnay (*) qui sert d'église.

Le Romnay était un demi tonneau en tôle ondulée recouverte d'un enduis noir pour l'empêcher de rouiller. Il reposait sur un mur en agglos d'environ 80cm. L'entrée était une vaste porte blanche à deux battants. On pouvait y pénétrer comme dans une église. L'église, elle, avait été brûlée, mais le clocher était intact. La municipalité avait fait descendre les deux cloches et celles-ci étaient placées sur un solide bâti. On pouvait sonner les angélus, les baptêmes, les mariages, les inhumations.

Mon père sonnait les cloches. Il était ainsi employé communal ce qui lui servit lorsqu'il fit valoir ses droits à la retraite, puisqu'il avait aussi été sacristain de la cathédrale de Bayeux et employé des Pompes funèbres.

Après le père SMALL, la succession était délicate, surtout à cause de ses parents. Ceux-ci n'étaient pas pratiquants et monsieur SMALL tondait la haie du presbytère provisoire qu'ils habitaient, pendant la messe !

Les gens de Saint-Denis-de-Méré étaient de bonne composition. Une femme du pays avait l'habitude d'apporter de temps à autre un poulet vivant au presbytère. Un jour elle s'entendit dire par Madame SMALL : « N'avouez que ça à me donner ? » On racontait qu'on l'avait vue revendre un poulet sur le marché de Condé. Madame HALBOUT apporta par la suite des poulets tués et préparés.

Les rapports avec la municipalité et le maire en particulier étaient exécrables. Tout venait d'une trop grande bonté de l'abbé SMALL qui ne savait pas dire non. L'adjoint, monsieur PROFICHET, était venu demander au curé s'il était d'accord pour qu'un match de boxe ait lieu dans le Romnay qui servait d'église et était en même temps la seule salle de réunion possible. L'abbé SMALL dit oui, mais

ayant réfléchi que le match aurait lieu sur la scène à la place de l'autel, il se ravisa et dit que cela ne pouvait se faire. Tout paraît-il était en route, il n'était pas envisageable de faire marche arrière.

Le maire et trois conseillers municipaux décidèrent d'aller à Bayeux voir le Vicaire général. Voici comment l'élu racontait l'entrevue : « Y voulait nous fermer la porte au nez. J'mis mon pied dans l'embrasure d'la porte pour qu'y n'pût pas la r'fermer et l'y dis : monsieur CHATILLON, j'avons fait cinquante kilomètres pour veni vo vé, vos allez nous r'chever. Y nos fit entrer et no l'y contit l'affaire avec l'abbé SMALL. Au r'tour, n'ozallo pou vé l'abbé. C'est sa mère qui no r'çut : "Monsieur le curé est-y là ?"- "Y n'est pas là pour une bande de cons comme vous !" ».

Cette phrase suffit à faire connaître le climat !

L'abbé SMALL fut nommé à Sainte-Honorine-des-Pertes et quelques mois après des paroissiens de Saint-Denis-de-Méré viennent nous déménager, mes parents et moi, de Ouistreham pour nous installer dans le presbytère provisoire.

Dès le lendemain matin, monsieur Eugène LEMAITRE arrive avec une bonbonne. Papa lui demande : « C'est du cidre ? » - « Non, ch'est de la goutte. No z'avait promis au curé de lui fournir son cidre, mais comme depuis un an ça n'allait plus nous n'avons plus fourni de cidre mais nous l'avons fait bouillir. C'est pour vous et vous aurez du cidre. »

Papa s'attaqua aux deux jardins : celui du presbytère provisoire et celui du presbytère détruit. Les rapports avec le maire monsieur BERNIER, furent tout de suite très cordiaux. Chez lui, il y avait toujours une grande table pleine ; il présidait en bout de table, mais quand j'arrivais il me laissait sa place.

Mes parents avaient décidé qu'ils n'iraient chez personne, mais monsieur BERNIER vint les trouver : « Y n'y a qu'un maire et y n'y a qu'un curé, vous viendrez manger chez nous. » Et les repas chez lui étaient des banquets. Il fournissait aussi une botte de paille ; quand papa en avait besoin il n'avait qu'à aller la chercher. Mais là, premières difficultés : dans l'ancien château transformé en ferme il y avait la famille LEBOUCHER. Monsieur LEBOUCHER et le maire étaient fâchés. Quand monsieur LEBOUCHER voyait papa revenir de chez monsieur BERNIER avec une botte de paille, il lui disait : « De la paille il y en a aussi chez nous et vous auriez moins loin. » Papa réussit à rester ami avec les deux.

Le presbytère provisoire qui était en assez mauvais état était assez grand. Il allait devenir petit à petit un lieu d'accueil : ce fut d'abord Thérèse que nous avons connue comme malade à l'hôpital de Caen, qui vint passer sa convalescence. Quand elle eut vingt et un ans elle me demanda de l'aider à retrouver sa mère. Elle savait où elle était gardienne dans le pays d'Auge. J'allai donc la voir au milieu d'un herbage ; elle crut d'abord que c'était son mari qui voulait se remettre avec elle et son visage se referma, mais quand elle sut que c'était sa fille, elle accepta... Plus tard Thérèse entrera à la Providence et prendra le nom de soeur Patrice.

Après Thérèse, ce fut André PICARD. Il avait fait un point de tuberculose et il demanda à venir passer sa convalescence à Saint-Denis-de-Méré. C'est ainsi que je fis connaissance des autres membres de sa famille. Ensuite ce fut Pierre ROUSSEL qui nous demanda d'accueillir sa jeune sœur, maman célibataire.

Les religieuses, oblates de Sainte Thérèse

C'est à Saint-Denis-de-Méré que je fis connaissance avec les oblates de Sainte Thérèse. J'aurais à les accompagner jusqu'à ce que je quitte Vassy.

Ce fut d'abord sœur Marie-Marcelle. Elle me fit tout de suite une grande confiance, mais comme j'étais encore un jeune prêtre inexpérimenté, je me contentais d'écouter ses confessions sans beaucoup réagir. Ce qui, en revanche, allait très vite poser un problème dans nos relations, c'était sa manière d'agir avec la jeune sœur qui était avec elle. Elle était très dure avec les jeunes sœurs, prétendant qu'elle devait être « la mère » si bien que celles-ci ne tenaient pas, elles changeaient sans cesse. Je m'attachais à lui faire comprendre qu'elle devait plutôt se comporter comme « la sœur aînée », mais sans succès et cela amena entre nous une telle tension qu'elle demanda son changement en 1954. Elle fut nommée à Cahagnes mais ne fut plus Supérieure.

Sœur Marie-Marcelle avait pourtant participé avec beaucoup de compétences à mon installation solennelle. C'était au printemps, au mois d'avril-mai. Elle demanda qu'on lui coupe un pommier en fleurs et elle décora le Romnay ainsi qu'un arc de triomphe avec des fleurs de pommiers. C'était magnifique.

Elle s'occupait aussi très bien des enfants, à Saint-Denis-de-Méré comme à Proussy dont j'avais la desserte. Nous emmenâmes les enfants à l'abbaye de Blanchelande ; c'est moi qui en eus la reconnaissance mais ce serait trop long à raconter ici, nous en reparlerons.

Revenons aux arcs de triomphe. Il y eut un discours de monsieur BOISNE, le président du conseil paroissial, que j'ai gardé. Il me disait qu'un de mes prédécesseurs avait quitté Saint-Denis-de-Méré pour aller au Bény-Bocage ! Etait-il donc prophète ?

Après sœur Marie-Marcelle il y eut une religieuse dont j'oublie le nom qui fit un court intérim avant qu'arrive sœur Bernadette.

Sœur Bernadette

Sœur Bernadette n'était pas une inconnue à Saint-Denis-de-Méré. Elle y était venue une première fois pour fonder le premier poste d'oblates. Puis elle était partie en Afrique, au Tchad et Centre Afrique, Doba, Moundoue. C'était donc à son retour de mission qu'elle revenait. Elle était physiquement très ronde. Ses bras, très courts, ne pouvaient pas faire le tour de sa poitrine et elle disait : « Je suis tellement si forte ! » Pas question pour elle de faire de la bicyclette et il y avait pourtant des soins d'infirmière à donner à Pont-Erambourg (2 Km avec une grande et forte côte) et à Proussy, la paroisse desserte. Mais sœur Bernadette, ancienne missionnaire d'Afrique ne s'embarrassait pas de principes. Plusieurs fois elle me demanda, à moi qui avais une bicyclette, de faire des piqûres à Pont-Erambourg et à Proussy. Il y avait dans ce dernier village une brave femme qui fut un peu gênée de montrer sa fesse à son jeune curé, mais il y eut encore plus grave : à Pont-Erambourg, un petit bébé mourut pendant que je lui faisais sa piqûre. Ce fut pour moi beaucoup plus impressionnant.

Sœur Bernadette avait avec elle une toute jeune sœur, sœur Monique THIBAUT. Un jour, sœur Bernadette demanda à sœur Monique de lui mettre des ventouses et comme celle-ci ne savait pas, sœur Bernadette me demanda de le faire à sa place. La jeune sœur toussant aussi, sœur Bernadette me dit de lui mettre un cataplasme avec de la farine de moutarde, ce que je fis le plus délicatement possible. Nous étions aussi gênés l'un que l'autre. Il ne faut pas oublier que Sœur Bernadette revenait de mission et ne s'embarrassait de rien.

Sœur RICHER

Sœur RICHER était une sœur de la communauté de Briouze. Un jour elle se réfugia chez son frère à Saint-Denis de Méré. Elle était enceinte. Monsieur RICHER n'était pas pratiquant et ne fréquentait pas non plus le presbytère. Il vint pourtant me trouver et me dit ce qui était arrivé : « Ça, ça ne peut pas se cacher » dit-il de son air bourru. Je le suivis, je pris contact avec sa sœur et un peu pressé, j'emmenai cette dernière à l'église pour qu'elle se confesse.

J'allai ensuite à Briouze voir sa supérieure qui me remercia de la prévenir car elle se demandait bien ce qu'était devenue sœur RICHER. Elle me pria de faire ce qu'il faudrait car, me dit-elle, « C'est quelque chose qui ne m'est jamais arrivé ! » Mais je rappelle que j'étais jeune curé et que moi non plus je ne savais pas d'où je revenais. Une religieuse enceinte, c'était pour moi du jamais vu ! Une religieuse enceinte, pour moi, c'était impossible.

Une nuit, monsieur RICHER, qui n'avait pas de voiture vint me trouver pour me demander de conduire sa sœur à l'hôpital de Flers où elle accoucha d'un enfant mort-né. En rentrant, j'écrivis à l'évêque de Sées. Il me répondit qu'il envoyait à l'aumônier de l'hôpital de Flers les papiers nécessaires pour qu'elle soit relevée de ses vœux. Je gardai contact avec elle pendant plusieurs années, essayant de l'aider à se rééquilibrer et à trouver du travail.

Le Pont-Erambourg et la chapelle

L'abbé LECOIFFIER

Le village de Pont-Erambourg dépendait juridiquement et pour la poste de Saint Denis de Méré. Mais en réalité il était situé sur deux départements et cinq communes : le Calvados et l'Orne et les communes de Saint-Pierre-du-Regard, Cahan, Sainte-Honorine-la-Chardonne, Condé-sur-Noireau et Saint-Denis-de-Méré.

Comme il était éloigné de tous les centres, les habitants étaient tentés d'en faire un centre indépendant. Il y avait une petite chapelle qu'ils s'efforçaient d'aménager et d'embellir avec beaucoup d'amour (Jean BOISNE fit les bancs). L'abbé LECOIFFIER, vicaire général de Sées, dont la mère habitait Pont-Erambourg, fit don de la maison de celle-ci pour servir d'école libre. Pierre DELNON, vicaire à Condé-sur-Noireau, fit une étude des lieux : distances, population etc. et il fut décidé de proposer aux deux évêchés de signer un accord.

La réunion eut lieu au presbytère de Saint-Denis-de-Méré et il fut décidé que les deux évêques de Sées et de Bayeux viendraient pour l'inauguration de la chapelle, ce qui donna lieu à une fête solennelle avec procession dans la grande rue.

Ce devait être une charge de plus pour le curé de Saint-Denis-de-Méré qui devait desservir la chapelle (on n'y ferait cependant ni baptêmes, ni mariages, ni enterrements).

Chaque semaine, je portais la communion à un enfant infirme, le fils du meunier. Le meunier fournissait la farine au boulanger de Saint-Denis-de-Méré qui, lui, nous fournissait le pain.

Un jour, la femme du meunier me demanda de bénir sa petite fille qui avait plus d'un an et ne marchait toujours pas. Je posai l'enfant sur l'autel pour réciter la prière de la bénédiction et je la remis à sa mère. En rentrant chez elle, l'enfant marchait.

La situation du village m'amena à faire connaissance du vicaire de Saint-Pierre-du-Regard qui devint curé de cette paroisse et par lui, avec des aumôniers d'action catholique de l'Orne.

À Proussy, je portais la communion chaque jour à une religieuse des petites sœurs de Jésus, sœur NEROU. Alors qu'elle faisait des conférences dans l'Orne pour faire connaître sa spiritualité, elle attrapa les oreillons et vint se soigner chez ses parents à Proussy. Je déjeunais, chaque matin, avec son père, non pratiquant. (Quand il faisait mauvais, il conduisait sa femme en voiture à la messe à Condé-sur-Noireau mais restait sur son siège à lire le journal).

Monsieur NEROU était le frère d'un professeur du Grand séminaire, le père NEROU. Il avait trois filles et toutes les trois devinrent religieuses : d'abord la petite sœur de Jésus (pendant qu'elle fut malade chez lui, il ne monta jamais dans sa chambre même pour lui dire bonsoir), puis ce fut l'aînée qui entra à la Vierge Fidèle, à la Délivrande. Il lui restait la plus jeune ; elle travaillait à la ferme comme un garçon et voilà que, aidée par sœur Marie-Marcelle, elle décida d'entrer chez les oblates de Sainte Thérèse. Monsieur NEROU la conduisit à Rocques mais il n'entra pas dans la communauté, il la déposa avec ses bagages, à la porte.

Avec moi, le matin à déjeuner, il était aimable. Je n'eus pas à l'accompagner au moment de sa mort car il mourut subitement.

Jacqueline RADULPH

J'ai dit que sœur Marie Marcelle s'occupait bien des enfants. Un jour elle me proposa d'emmener tous les enfants du catéchisme pour deux jours dans l'abbaye religieuse de Blanchelande. Bien sûr j'acceptai et je les accompagnai. Parmi ces enfants il y avait Jacqueline RADULPH qui avait dix ans et habitait Proussy. Quand elle monta dans le train elle se dit en elle-même : « Je peux sortir de mon trou. » Ceci, elle me le dira plus tard. À ce moment-là, « son trou » c'était une misérable étable où elle habitait avec sa mère dans un hameau perdu de Proussy, l'Etunière.

Je ne la revis plus. Quand j'eus quitté Saint-Denis de Méré, je sus par une de ses camarades qu'elle avait eu une petite fille d'un noir qui l'avait quittée alors qu'elle était enceinte et qu'elle n'avait pas osé me le dire. Je lui fis savoir qu'elle ne serait pas mal reçue. Alors, elle me téléphona : « Est-ce que je peux aller vous voir ? » - « Bien sûr, ça va me faire plaisir de te revoir. » Elle arrive, et aussitôt elle m'embrasse. Alors, un peu surpris, après quarante ans, je lui dis : « Alors on s'embrasse ? » - « Ah, me dit-elle, je ne sais pas si c'est permis mais il y a si longtemps que j'en ai envie ! » Et c'est là qu'elle me raconta : « C'est grâce à vous qu'en montant dans le train je me suis dit : "Je peux sortir de mon trou" ! » Elle reviendra me voir et me racontera sa vie. Elle s'était mise à travailler dur à l'école et était entrée à l'ASSEDIC. Très appliquée, très compétente dans son travail, elle accéda à des responsabilités. Un bon salaire, une bonne retraite, et après avoir élevé sa fille, elle mit tout son argent à reconstruire une belle maison à l'Etunière.

Désormais, elle vient me chercher tous les ans au mois de mai pour que j'aie vu les progrès de la construction. En cette année 2005 elle m'a appris qu'elle était grand-mère et bien sûr elle en est très heureuse. Sa fille est mariée à un anglais et ils habitent en Angleterre, mais l'un et l'autre sont attachés à l'Etunière et y viennent très, très souvent.

Revenons à Saint-Denis de Méré

Puisque, en étant curé, j'étais aussi chargé de la J.A.C. pour le secteur, j'eus d'abord un groupe de jeunes filles à Saint-Denis-de-Méré avec Édith BERNIER et je leur fis préparer la « Coupe de la joie ». Nous allions jusqu'à Cahagnes pour que le groupe se perfectionne avec une bonne danseuse, Josette LAVARDE, que je retrouve aujourd'hui à la Visitation où elle vient à la messe.

Quand arriva le jour de « la coupe », je ne sais plus très bien si notre groupe était premier ou second, mais ce n'était pas mal.

J'eus l'occasion de demander à Paul LAUNAY, maire de Rully et père de famille nombreuse, de donner son témoignage. Il impressionna beaucoup les jeunes filles, qui avaient tout à apprendre de la vie.

Édith BERNIER, jusqu'à vingt-trois ans, travaillait à la ferme avec ses parents. Elle évoluait très bien. À vingt-trois ans, elle décida d'entrer à l'école d'assistante sociale d'Alençon. Je lui donnai de grand cœur un certificat de moralité. À la sortie du stage, elle s'engagea à travailler trois ans dans le monde rural et choisit ensuite de travailler en milieu urbain.

Raymond CHARBONNEAU

Pendant que j'étais encore à Saint-Denis-de-Méré, un ancien paroissien de Ouistreham, monsieur CHARBONNEAU, qui était maraîcher, envoya son fils chez moi pour qu'il trouve une femme dans ce Bocage réputé catholique et travailleur ...

J'emmenai Raymond avec moi à la messe à Proussy où il communia selon son habitude. Après la messe il y avait toujours un groupe de jeunes filles qui papotaient et il se mêla à elles. Elles l'avaient vu communier et savaient qu'il était chez moi. La semaine suivante il revint et nous fûmes plus directs ; c'était au milieu de la semaine, je l'emmenai chez Gaby pour chercher des œufs de canard. Gaby avait un col blanc bien propre. Ce petit col bien blanc, en pleine semaine, on devait en reparler ! En rentrant au presbytère, Raymond levait les bras au ciel en disant : « J'ai trouvé ! »

Après ce ne fut plus mon affaire. Il revint souvent le dimanche à la messe de Proussy et vit Gaby à la sortie ... Les choses allèrent vite. Le mariage eut lieu à Proussy le 29 avril 1953.

Avant cela on avait commencé à casser du sucre sur le dos de Gaby et j'entendais tout sur son compte. On me disait ne pas comprendre que je n'aie pas plutôt aiguillé Raymond vers Marie OLIVIER qui était une fille sérieuse.

À Ouistreham, l'adaptation ne fut pas toute simple. Monsieur CHARBONNEAU, le père de Raymond, était un homme intelligent qui s'était fait tout seul mais qui était aussi très autoritaire. Il y avait aussi sa femme, puis sa fille Marie qui, tout en prenant sa part du travail au jardin, allait aussi tous les matins avec une voiturette à bras vendre des légumes jusqu'à Riva. En vue du mariage de Raymond, le père avait fait construire une maison sur le terrain de maraîchage. Les jeunes étaient donc chez eux mais c'était tout près des parents et il fallait que Gaby, qui travaillait au jardin, fasse sa place et ne soit pas seulement l'employée. Il y eut des drames entre le père CHARBONNEAU et Raymond et un jour je vis le couple débarquer à Saint-Denis de Méré, tout révolté. Une heure après, j'avais un coup de téléphone du père CHARBONNEAU me disant : « Je savais bien qu'ils ne pouvaient être que chez vous ! » et défendant son point de vue. Je pris à part chacun des jeunes et surtout Gaby, et ils repartirent à Ouistreham. Plusieurs années plus tard, il y eut encore une violente dispute entre Raymond et son père et celui-ci qui était cardiaque tomba mort dans le jardin.

Entre-temps Marie s'était mariée, ou plutôt son père l'avait mariée au fils d'un gros maraîcher et elle était partie habiter avec son mari, Monsieur COUSIN. Il restait la mère qui devint de plus en plus

malade mentale et ce fut Gaby qui la soigna jusqu'à la fin, même après la mort de Raymond car celui-ci devait mourir assez rapidement.

Je reste encore aujourd'hui en relation avec Gaby par téléphone car je ne conduis plus et elle n'ose pas venir à Caen en voiture. Avant-hier encore je lui téléphonais pour qu'elle me rappelle la date de leur mariage et je lui rappelais combien j'avais été ému lorsqu'elle m'avait remis sa petite fille dans les bras alors que je la visitais à la maternité, comme pour me dire, sans parler : « Pour moi, c'est grâce à vous qu'elle est là. »

Cette petite fille, Marie-Pierre, devait être un autre sujet de tension entre Gaby et monsieur CHARBONNEAU père qui voulait, là encore, se montrer autoritaire dans son éducation. Quand elle fut au collège, elle s'émancipa et comme quelqu'un qui a été trop serré, elle s'émancipa tellement qu'assez vite elle fut enceinte. Il fallut la marier rapidement et c'est à Venoux qu'on vint me trouver pour célébrer le mariage. Le père CHARBONNEAU était tellement vexé qu'il ne voulut pas assister au mariage.

Marie-Pierre et Dominique RICHARD eurent une petite fille infirme cérébrale qui aujourd'hui, à vingt-trois ans, a un âge mental de quatre ans. Quand le jeune couple part en vacances c'est Gaby qui la garde. Ils ont aussi une fille plus jeune qui a fait des études normales et leur donne satisfaction.

Mais revenons aux sœurs oblates de sainte Thérèse. Elles sont maintenant quatre : sœur Bernadette, sœur Monique THIBAUT, une sœur cuisinière et une jeune sœur qui entre autres occupations s'efforce d'accompagner les offices à l'harmonium. Comme elle n'arrive pas à suivre la mesure, je vais quelquefois la lui battre quand elle répète... Un jour, j'apprends qu'elle part dans une communauté à une dizaine de kilomètres. Sœur Bernadette me demande de la conduire en voiture. J'accepte et en route la jeune sœur me dit : « Vous viendrez bien me voir ? » - « Pourquoi pas ! » Je la quitte dans sa nouvelle communauté et quelques semaines après je vais pour lui rendre visite. Voilà qu'elle me dit avec un certain air : « Ça me fait quelque chose que vous veniez me voir ! » Je compris et n'y retournai point.

Je note cela parce que ça faisait partie de mon éducation : n'ayant ni sœur, ni reçu de formation spéciale au séminaire, je découvrais à mes risques et périls « le mystère » féminin ...

Nous n'avions plus d'organiste. La communauté nous gâta en nous envoyant son organiste, sœur Marie-Mechtilde.

Sœur Marie-Mechtilde était aveugle mais c'était une excellente organiste. Nous pouvions arriver en procession en chantant, elle attrapait le ton tout de suite. Elle était très sensible et très délicate. Elle se lia d'amitié avec maman et aimait à se promener avec elle dans le parc du presbytère. Elle lui donnait aussi des conseils pour accompagner à l'harmonium. Après un certain temps on eut besoin d'elle à Vassy et la communauté nous envoya sœur Paula. Sœur Paula est encore vivante aujourd'hui et elle m'écrit de longues lettres deux fois par an. Dernièrement elle m'écrivait : « Quand vous êtes parti, j'en ai pleuré de perdre mon confesseur ! » Ce sera donc au moins une que, semble-t-il, j'aurais comprise !

Mais décidément je ne voyais pas toujours aussi clair. Sœur Bernadette et sœur Monique THIBAUT s'entendaient vraiment bien, trop à mon avis, surtout que sœur Monique THIBAUT ne pouvait pas supporter la sœur cuisinière et le lui faisait sentir. Je décidai de demander un rendez-vous à la Supérieure générale.

La Supérieure générale était malade, alitée. Elle me reçut dans sa chambre, ce que paraît-il elle ne faisait jamais. Je lui dis ma crainte d'une amitié suspecte entre nos deux sœurs, alors elle me révéla que sœur Monique THIBAUT s'apprêtait à partir en mission en Afrique, ce qui expliquait son amitié avec sœur Bernadette qui, elle, en revenait.

Peu de temps après, sœur Monique THIBAUT retournait à Rocques pour préparer son départ en mission ... Et puis, coup d'assommoir pour moi, voici que je suis invité à prêcher à la communauté pour sa messe de départ. J'en étais malade, mais je n'osais pas refuser de peur de mécontenter la Supérieure.

Quand je commençai à parler et que je vis toutes les religieuses se mettre à noter en sténo tout ce que j'allais dire, mon trouble redoubla. Je dis pourtant ce que j'avais à dire. Je voulais insister sur le fait que la mission ce n'était pas une question de personne, mais de « communauté missionnaire ». Ce que l'on attendait en Afrique derrière la personne de sœur Monique THIBAUT, c'était toute la communauté « y compris la sœur cuisinière ».

Je ne devais plus rester longtemps à Saint-Denis-de-Méré puisque je fus nommé au Bénin-Bocage.

Roger et Josette RAULT

Je ne veux pourtant pas clore le chapitre Saint-Denis-de-Méré sans parler de Roger et Josette RAULT avec qui je suis encore aujourd'hui en correspondance.

Ce que m'avaient apporté les religieuses pour ma formation, ils me l'apportèrent, eux, en me faisant une entière confiance aussi bien pendant leur vie de fiancés que pendant leur vie de jeunes mariés. Je savais tout ce qu'ils vivaient, car ils ne me cachaient rien. Je leur écrivais encore récemment que la confiance qu'ils m'avaient faite m'avait servi par la suite pour accompagner les couples. Ils partirent vers la Loire, tenir un camp d'accueil pour les familles et actuellement ils habitent Saint-Étienne et restent militants autant que leur santé le leur permet encore.

LE BÉNY - BOCAGE

(1961 - 1970)

Les oblates de sainte Thérèse

Le Béný-Bocage fut la seule de mes paroisses où il n'y avait pas de religieuses oblates de sainte Thérèse. Mais comme j'étais doyen, j'étais le confesseur extraordinaire des sœurs de Saint-Martin-des-Besaces et de celles de Vassy. Je retrouverai donc pleinement celles-ci lorsque je serai nommé à Vassy.

Le Béný-Bocage

Quand nous arrivâmes au Béný mes parents et moi fûmes encore logés dans un presbytère provisoire prêté par le médecin, le docteur MAUGEAIS. C'était son ancien cabinet de consultation. Dans le presbytère il n'y avait pas eu de travaux depuis quarante ans, le père COCHARD n'en voulait pas. Pour accéder au portail de l'église du Béný il fallait monter un escalier en pierre d'une dizaine de marches et il n'y avait pas de rampe. C'est là que le père COCHARD s'était tué en montant pour aller célébrer la messe. A-t-il eu un malaise en haut des marches ? Toujours est-il qu'il était tombé à la renverse et s'était fracassé le crâne sur le bas de l'escalier (par la suite, le conseil municipal fera installer une rampe).

Le père COCHARD avait une réputation de sainteté.

Il allait toujours à pied. Pour aller porter un compte à Bayeux il prenait le car jusqu'à Juvigny-sur-Seulles et allait ensuite à pied ; de même au retour. Il n'avait pas de servante, mangeait peu et se chauffait avec deux ou trois tisons dans sa cheminée.

Le curé du Tourneur qui assura l'intérim s'aperçut que c'était un faux pauvre. Il trouva chez lui de nombreuses enveloppes pleines d'argent qu'il porta à l'évêché...

L'intérim fut assez long. Il paraît que plusieurs prêtres avaient refusé la succession. Un jour, André PICARD me dit : « Est-ce que tu accepterais d'être doyen du Béný-Bocage ? » (C'était son doyenné puisqu'il était né à Sainte-Marie-Laumond). J'acceptai. Je ne sais pas comment il s'y prit mais en tout cas je fus nommé doyen du Béný.

Pour les habitants du Bény, le changement fut brutal. Je l'ai dit, le père COCHARD se déplaçait à pied et j'arrivais avec une voiture... Il fallut aussi discuter des travaux du presbytère avec le maire, qui souhaitait engager le moins de frais possible. Ainsi pour éviter de refaire l'escalier qui montait aux chambres, ce fut une paroissienne de Carville qui donna une carpeste qui devait y rester au moins neuf ans et même après, je crois bien. Et puis il y eut la question du chauffage central. Après un homme qui se chauffait avec trois tisons, cela paraissait impensable ! Le maire me dit : « Un chauffage central, ça coûte cher, vous n'aurez jamais les moyens de l'entretenir. » Je lui fis remarquer qu'à Saint-Denis-de-Méré nous avions le chauffage central et qu'on s'y était bien habitué et j'ajoutai : « D'ailleurs, chez vous, vous avez le chauffage central, vous voyez bien ce que c'est ! » Il fut décidé qu'ils mettraient ce chauffage central ! Je me fis toutefois rouler par un conseiller municipal qui était marchand de charbon. Il me dit qu'il me ferait un prix et que ça coûterait moins cher que le fioul. Heureusement que papa était là, encore une fois, pour charger la chaudière, comme il fut là pour refaire le jardin abandonné depuis des années.

L'église

Quand papa, qui pourtant n'était pas moderne, entra pour la première fois dans l'église il dit : « Hélas, qu'elle est vilaine ! » Nous venions de Saint-Denis-de-Méré où l'église détruite avait été refaite à neuf. Je ne dis rien mais je n'en pensais pas moins.

Je ne me voyais pas continuer à célébrer la messe dos au peuple sur un autel tout dégoulinant de cire. Je décidai donc de mettre une table provisoire devant l'autel pour célébrer face au peuple. Mais toujours pressé d'aller vite, j'entrepris d'expliquer au sacristain que l'autel était dégoûtant. Dans mon idée, je me disais qu'il faudrait l'enlever mais voilà que lui se mit à le gratter avec son couteau et nous fit un bel autel tout neuf. C'était un autel en plâtre à colonnettes, il y mit du temps. J'ai mis deux ans avant d'oser le changer mais il aurait fallu attendre au moins vingt ans ... Quand on enleva l'autel, le sacristain ne remit plus les pieds à l'église.

J'avais connu à Saint-Pierre du Regard, l'architecte Monsieur MEURISSE, qui avait refait l'église. Je lui dis mon problème : au Bény je n'avais pas d'église à bâtir mais une église à transformer. Je n'avais d'ailleurs pas le premier sou mais je lui demandai s'il pourrait me donner quelques conseils. Il fit plus que me donner des conseils de vive

voix, il me fit une étude dont les plans se trouvent encore paraît-il aujourd'hui dans les archives du Bény.

Restait à s'attaquer à l'opinion des paroissiens. Je leur expliquai que j'avais demandé les conseils d'un architecte et que celui-ci préconisait des changements de niveau dans le sol de l'église pour mettre le chœur en valeur. J'appelai des hommes à venir piocher en suivant les conseils de cet architecte. Un seul eut le courage de venir et il ne se découragea pas, il viendra jusqu'au bout et je piochai avec lui pour creuser les deux chapelles.

Un jour, le responsable des Beaux-Arts du département, appelé par un conseiller municipal qui espérait me mettre des bâtons dans les roues, passa pour faire une inspection. Je lui expliquai ce que je voulais faire. Il ne trouva rien à redire me demandant seulement de sauvegarder l'essentiel du patrimoine, ce que j'avais bien l'intention de faire. Je devais le retrouver à Carville, appelé par Mme de GUERPEL.

Il y avait à ce moment sept curés dans le doyenné plus le chapelain de Notre-Dame-du-Bocage. Sauf à la Ferrière-Harang où le curé était plus âgé, toutes les églises se mettaient dans l'esprit de la liturgie du Concile.

Avec l'héritage de sa maman, une paroissienne offrit un autel en granit mais en me recommandant de n'en rien dire. Je dis seulement que c'était le don d'une généreuse paroissienne, espérant par là donner des idées à d'autres ... Les gens commencèrent à se demander d'où me venait l'argent mais ils restèrent dans l'expectative.

Ce à quoi je ne pensais pas dans ma précipitation, c'est que j'allais toucher à des choses offertes par des gens peu de temps auparavant, mais qui n'étaient pas dans l'esprit de la liturgie du concile. Ainsi, la table de communion en fer forgé offerte par la famille BUREL et qu'ils virent chez un ferrailleur ! J'avais beau expliquer, ça ne passait pas.

Des fonts baptismaux devait également être offerts anonymement. Ils seraient mis près de la porte de la sacristie, avec un tuyau sous le pavé pour amener l'eau dans la cuve, mais je quittai le Bény-Bocage avant que cela soit réalisé. Il ne restait que le tuyau sous le dallage. Il ne servit à rien et fut coupé au ras de celui-ci.

Le dallage qui était neuf remplaçait l'ancien. Le maire, Monsieur DELALANDE, voyant que celui-ci allait être jeté, me demanda s'il pourrait le prendre pour s'en servir chez lui. Je m'en réjouis pensant qu'ainsi au moins il se compromettait ... Il vint lui-même et en chargea les morceaux dans un tombereau.

À Carville : l'enlèvement des statues Saint-Sulpice

Madame CLEMENTINE, la femme du sacristain, catéchiste, était employée au château chez Madame de GUERPEL. Elle avait appris que le responsable des Beaux-Arts pour le département devait passer à Carville pour inspecter le patrimoine. Il avait rendez-vous avec Madame de GUERPEL à l'église à 14 heures. Je le connaissais un peu, l'ayant déjà rencontré à l'église du Béný. Je me trouvai donc vers 14 heures à l'église de Carville en même temps qu'eux et je lui dis : « Ici, il n'y a pas beaucoup de richesses sauf peut-être la chaire. » Il en convint et me dit qu'il fallait la conserver. Comme il allait repartir je lui dis encore : « Puisque vous êtes là, vous pourriez peut-être m'aider à enlever ces affreuses statues Saint-Sulpice. » Il commença par Saint-Jean Eudes et dit en la regardant : « C'est affreux ! » Madame de GUERPEL lui dit alors : « N'en dites pas trop de mal, c'est nous qui l'avons offerte ! » Il fut décidé que toutes les autres pourraient être mises dans le clocher par le sacristain sauf les statues de la Sainte Vierge et de sainte Thérèse. Quant à la statue de Saint-Jean Eudes, Madame de GUERPEL la fit transporter chez elle, dans son parloir

Le Béný-Bocage – la J.A.C.F.

Tout en étant curé doyen du Béný j'étais aumônier de secteur de la J.A.C.F. et la responsable du groupe était Anne-Marie, la fille d'Ernest PICARD. Avec elle nous organisâmes un camp pendant lequel nous fîmes intervenir des couples aînés qui donnèrent leur témoignage. Ce fut assez fructueux.

Mais au bout de quelques années je me dis que personne n'avait jamais pensé à inviter la servante d'Ernest PICARD, un peu plus âgée. Je lui proposai de se joindre aux jeunes de la J.A.C.F. et je m'aperçus qu'elle n'attendait que ça. Elle en fut très heureuse. Très vite je lui confiai un petit groupe d'ados et elle s'en occupa très bien. Quand elle se maria et devint madame GENTIL, son mari, qui était pratiquant et participait parfois aux réunions d'un groupe de foyers, était moins empressé qu'elle et son activité se ralentit. La dernière fois que je l'ai vue chez elle, elle pleurait et ne put rien me dire si ce n'est : « Allez voir mon mari ! » Il était dehors, il ne me dit rien non plus et je compris qu'il y avait désaccord.

La mission de Carville

Etant donné la mentalité des deux paroisses, le Béný-Bocage et Carville, qui d'ailleurs ne s'entendaient pas très bien, je pensai que

pour commencer, Carville serait mieux à même de profiter d'une mission.

Il y avait à Carville une maison près de l'église dont les propriétaires habitaient Paris. C'était leur maison de campagne, ils n'y venaient que l'été. Je leur demandai s'ils accepteraient de la prêter pour loger deux missionnaires, madame CLEMENTINE y ferait leur ménage et leur cuisine. Ils acceptèrent volontiers. Les deux missionnaires furent deux Pères de la Délivrande, le père FOUCHER et le père BURNEL. Ainsi ils étaient entièrement à Carville et indépendants du Bénv-Bocage. La mission produisit le bien escompté, tant par la visite à domicile des missionnaires que dans les réunions par village et les réunions à l'église avec « l'avocat du diable ».

Il fut possible et fructueux de faire, quelques semaines après, un « retour de mission ».

VASSY
(1970 - 1976)

Louis ROULLAND curé de Notre-Dame de Vire, se comportait comme le responsable du Bocage et entreprit de le réorganiser. Comme j'étais au Béný depuis neuf ans il me demanda d'accepter d'aller à Vassy.

Là, j'allais retrouver des oblates de sainte Thérèse. C'était même une fondation très ancienne et assez nombreuse qui comportait une école libre. La supérieure était sœur Marthe PIORRY.

À mon arrivée à Vassy l'école libre comprenait trois classes. La directrice était sœur Marie-Madeleine PONTOIZEAU. En 1971, on ferma une classe et sœur Marie-Madeleine partit à May-sur-Orne. Ce fut sœur Nicole EUZENAT qui arriva pour être la directrice des deux classes qui restaient. Cela dura trois ou quatre ans puis les deux classes fermèrent aussi. Sœur Nicole partit à l'école apostolique de Lille. Comme je regrettais son départ, la sœur assistante me dit qu'elle reviendrait avec une formation et qu'elle pourrait mieux servir la pastorale sur la paroisse, mais sœur Nicole ne revint pas, elle fut envoyée en pastorale à Chaille-les-Marais.

J'allais succéder à l'abbé Pierre BELLEGO qui ne fit que deux ans à Vassy avant de partir à Paris où il fut peu de temps vicaire avant d'être nommé curé de Saint Séverin.

Pierre BELLEGO était un ancien aumônier de l'université de Caen. Il avait la réputation d'être « de gauche » et la présidente de l'A.C.G.F. était intervenue près de l'évêque pour qu'il soit éloigné de l'université. L'évêque l'avait donc éloigné dans ce coin perdu du Bocage, mais en deux ans, il fit merveille dans ce milieu rural, à Vassy même, mais encore plus dans les bourgs environnants. Je connus un jeune couple qui allait tous les ans le voir à saint Séverin pour se ressourcer auprès de lui. Pour lui succéder, on avait nommé l'abbé BRIARD, mais il tomba malade et dut vite partir au repos dans un petit village du Bocage.

C'est à ce moment-là que j'arrive avec mes parents. Cette fois-ci nous nous installons dans un presbytère tout neuf. Pierre BELLEGO n'avait pas voulu l'habiter. Il habitait dans une petite maison du bourg.

Après ce court intervalle de deux ou trois ans, Vassy restait marqué par le souvenir d'un doyen, seigneur de l'ancien temps, qui se faisait encore précéder d'un suisse.

A Vassy il y avait un orgue qui s'époumonait un peu mais fonctionnait encore sous les doigts et les pieds d'une organiste âgée.

Le maire était bienveillant et fit tout pour se montrer accueillant, officiellement d'abord à la mairie où il y eut un vin d'honneur, puis chez lui où il m'invita à sa table. Je dois avouer que je me montrai maladroit et qu'il y eut vite entre nous des malentendus sans que d'ailleurs il m'en tienne rigueur.

Les oblates de sainte Thérèse

Comme je l'ai dit, je retrouvai donc, après le Bény-Bocage, les oblates de Sainte Thérèse que je connaissais déjà pour la plupart étant leur confesseur extraordinaire. Elles m'aidèrent à prendre contact avec la population, en particulier la famille SEIGNEUR, les pharmaciennes, et une vierge consacrée très âgée. Nous en reparlerons.

Les visites à domicile

Vassy était très étendu. Dans un temps il y avait même eu une deuxième école publique dans un hameau très éloigné. Je décidai donc, et je le dis, de visiter les paroissiens des hameaux éloignés, mais comme je prévoyais qu'il me faudrait beaucoup de temps, je comptais visiter les commerçants du bourg seulement à l'occasion d'un achat que je pourrais avoir à faire chez eux. Certains ne le comprirent pas et chez l'un il y eut une véritable tension. J'allais pourtant souvent chez lui, mais il ne m'invitait jamais à entrer.

C'est avec lui malgré tout que je travaillai pour installer une chapelle de semaine chauffée : un grand rideau depuis la voûte pour fermer la chapelle et deux bouteilles de gaz à l'intérieur pour chauffer. Nos relations finirent par s'arranger grâce à un curé de l'Orne voisin qui était leur ami. Il le persuada de nous inviter tous les deux à dîner. Pourtant mes relations avec ce curé n'étaient pas très bonnes car j'avais eu la langue trop longue. J'avais dit que sa paroisse était moins éloignée du bourg de Vassy que le hameau de Vassy dont j'ai parlé et où autrefois il y avait une école. Il me soupçonnait de vouloir annexer sa paroisse et lui avait bien l'intention d'y mourir...

Plus tard, j'entrepris de chauffer toute l'église le dimanche. Je fis faire une étude et un devis par un professionnel. Le maire se montra dubitatif, me disant qu'il était impossible d'avoir un chauffage efficace

pour une si grande église. Le chauffage se montra pourtant suffisant et il vint s'en rendre compte. J'eus moins de succès dans mon désir de débarrasser l'église en granit de son revêtement de plâtre. A l'appel que je fis, un seul homme répondit pour m'aider.

J'aurais aimé entreprendre la restauration de l'orgue. Je m'adressai au curé de Truttemer-le-Grand, qui pouvait le faire. Il me promit qu'il le ferait quand il aurait fini de restaurer celui de Truttemer, mais je partis avant.

Les pharmaciennes

Deux jeunes filles étaient conjointement propriétaires de la pharmacie. Grâce à sœur Marthe il y eut un essai de collaboration avec moi. L'une était conseillère municipale. Un jour, l'autre vint au presbytère pour se confesser, apportant un bouquet de fleurs.

Il y avait un bulletin municipal que je lisais avec intérêt et tous les mois le maire invitait la population à participer à une réunion publique. J'y allais. À la fin d'une de ces réunions j'intervins, proposant la création d'un conseil de jeunes comme cela se faisait ailleurs. Cela fut pris par la pharmacienne conseillère municipale comme une provocation et par le receveur municipal comme une utopie. Moi, j'avais pensé correspondre à l'éditorial du maire dans le bulletin ... Encore une incompréhension.

Au 14 juillet, le maire avait organisé une retraite aux flambeaux. J'étais sorti sur le portail du presbytère pour applaudir au passage. Le maire me fit signe de venir avec lui pour prendre la tête du défilé. Par timidité je n'y fus pas, ne me voyant pas prendre la tête de ce défilé bras dessus bras dessous avec le maire. Je manquai ainsi de bonnes occasions.

La mort de papa

Le médecin qui le soignait déclarait qu'il était usé, qu'il n'y avait rien à faire. Ma mère ne voulait pas l'admettre. Papa avait 76 ans. Quand il mourut, je téléphonai aux sœurs en pleine nuit ; elles vinrent toutes les cinq et elles essayèrent de téléphoner à Serge SEIGNEUR, mais il dormait si profondément qu'il n'entendit pas. Elles téléphonèrent à son père et finalement c'est celui-ci qui vint m'aider à descendre papa dans un drap, dans la salle en bas où nous voulions l'installer.

Sœur Louise THUAULT infirmière, resta seule pour l'ensevelir pendant que maman et moi commencions à préparer les faire-parts. Je

n'avais pas jugé bon de prévenir le médecin. Sœur Louise THUAULT me dit qu'il fallait le prévenir et je l'appelai dès qu'il fit jour.

Je ne fis pas appel aux pompes funèbres mais à des paroissiens pour porter le cercueil et ensuite pour le transporter avec une camionnette à Fontenay-le-Pesnel où devait avoir lieu l'inhumation. Je commandai vite un drap mortuaire violet et ce fut la première fois qu'il n'y eut pas de drap noir sur le cercueil. Ce fut monsieur BALLE, menuisier à Carville qui fit le cercueil et c'est quand j'allai le régler que je fumai avec lui mes deux dernières cigarettes. À partir de ce jour-là je ne fumai plus jamais. C'est papa qui m'achetait mon tabac et je voyais tous les jours dans le tiroir le tabac qui restait mais je n'avais même plus envie d'y toucher.

Les kermesses pour l'école.

Chaque année il fallait organiser une kermesse pour soutenir l'école. Nous partions à quatre heures du matin : sœur Marthe, monsieur BENOIT d'ASY, ancien maire de Vassy et président du comité de l'école libre, une ou deux autres personnes et moi. Nous allions jusqu'au Mans chercher du matériel.

Dans la matinée nous choissions ce que nous voulions emporter. À midi nous avions notre restaurant attitré où nous mangions, bien sûr, des rillettes du Mans. L'après-midi nous repartions avec deux camionnettes pleines et nous rentrions vers cinq ou six heures le soir. Les kermesses avaient toujours un grand succès. Tout cela s'arrêtera seulement lorsque l'école sera fermée.

Monsieur BIGEON

Monsieur BIGEON était une figure de Vassy. Il était mal voyant. Étant jeune il avait été au séminaire et avait dû interrompre ses études à cause de son infirmité. Il était très attaché à l'église. Sacristain, il y passait le plus clair de son temps s'efforçant d'abattre les toiles d'araignées et de balayer. Il était seul chez lui et vivait chichement.

Monsieur LIBOR

Je veux mentionner monsieur LIBOR. Avec sa femme il avait tenu un restaurant à Vassy et il était retiré de l'autre côté de la place. Son fils était charcutier tout près du presbytère. Il était conseiller municipal et avait une très bonne réputation à Vassy. C'était un cousin de l'abbé LECOIFFIER de Pont-Erambourg. Il m'aida beaucoup.

Le Theil

Doyen de Vassy, je desservais le Theil-Bocage. Cette paroisse était à 2 km de Vassy, moins loin que le hameau le plus éloigné du bourg de Vassy. En m'appuyant sur cet argument, je demandai au maire d'organiser un transport pour que les enfants puissent venir suivre le catéchisme à Vassy. Il ne voulut pas et nous ne fûmes plus guère amis. Mais en face de chez lui il y avait un couple retraité : monsieur et madame CALBRIS. Madame CALBRIS accepta d'amener quelques enfants dans sa voiture pour qu'ils se joignent à ceux de Vassy qui avaient leur âge plutôt que de suivre au Theil, le catéchisme pour un seul groupe rassemblant tous les âges. Elle fut courageuse, car elle ne fut pas comprise.

Il y avait au Theil trois commerçants : un épicier qui vendait de l'essence, un boucher et un boulanger. Tout naturellement le Theil cherchait à garder ses commerçants qui faisaient la vie de la commune. J'allais tous les dimanches célébrer la messe au Theil. La belle-fille de monsieur et madame CALBRIS deviendra plus tard maire du Theil.

Mon départ de Vassy

Il y avait seulement quatre ans que j'étais à Vassy, Monseigneur BADRE m'avait proposé d'aller à Thury-Harcourt. Dès le lendemain, j'allai voir l'église qui était toute délabrée à l'intérieur et j'allai aussi voir le curé le plus proche avec lequel je serais appelé à travailler. Celui-ci ne se montra pas emballé à l'idée de travailler avec moi.

Je revis sous peu Monseigneur et je lui dis que Thury-Harcourt ne m'emballait pas et pour quelles raisons. Il vit que j'avais mis de la bonne volonté en allant si vite étudier sa proposition, il me dit simplement : « Vous auriez pu remettre l'église en état ! », mais il n'insista pas.

Je me suis souvenu de cette proposition quand deux ans après Pierre GRANVAL vicaire général est venu me trouver et me propose Venoix. Deux fois en si peu de temps, il y avait vraiment quelque chose qui n'allait pas. Pierre était un ami. Je ne fus pas long à me décider. Je lui dis seulement : « Est-ce un ordre ? » Il me répondit : « Ce n'est pas un ordre, mais il vaudrait mieux que tu acceptes. » Je m'en allais à l'église pour un enterrement. En traversant la rue je lui dis : « J'accepte. » Je ne devais pas le regretter. Je serai dix-huit ans à Venoix.

Je partais donc au bout de six ans seulement.

Mon successeur

Mon successeur sera Jacques FRÉMONT. Il va très vite se faire détester. Ce qu'il fit devait sans doute se faire mais il le fit sans en parler et mit les gens devant le fait accompli.

Ce fut d'abord Monsieur BIGEON J'ai dit qu'il ne voyait pas clair. L'église était de plus en plus sale. Le père FRÉMONT le congédia et le remplaça par monsieur LEMONNIER, un jeune commerçant du bourg. C'était nécessaire, mais c'était un mauvais début.

Monsieur BIGEON partit à la maison de retraite.

Quelque temps après, Monsieur LEMONNIER viendra me trouver à Venoix pour me demander si je pourrais faire quelque chose pour que Jacques FRÉMONT parte. Monsieur LEMONNIER n'avait pas mis longtemps à être découragé.

Quelques années plus tard, j'appris la mort de Monsieur CALBRIS. J'allai à l'enterrement. Quand il me vit arriver, Jacques FRÉMONT me dit : « Tu t'occupes de tout » et il resta dans son coin sans concélébrer. Je n'avais rien préparé. Je célébrai et je fis l'homélie. J'étais resté ami avec la famille CALBRIS. Jacques, en quittant Vassy, sera nommé assez rapidement aumônier des Bénédictines de Bayeux et exorciste de la cathédrale.

VENOIX

(Septembre 1976 – Mai 1994)

J'avais donné mon accord pour Venoix J'allai aussitôt voir le père Gérard LAISNEY qui y était curé. Il me reçut dans sa cuisine toute délabrée. Gérard n'habitait pas vraiment le presbytère. Il prenait pension au séminaire et il avait chez lui, juste deux pièces propres : son bureau au premier étage qui lui servait aussi de chambre à coucher et un petit bureau, en bas, où il recevait. Même la chambre du vicaire était dans un état lamentable, et ceci explique peut-être beaucoup de choses comme nous le verrons.

Gérard ne fut pas très loquace pour me parler de Venoix. Il me dit seulement : « Parle-leur des pavillons qu'ils ont construits et qu'ils n'ont pas fini de payer ! »

Il ne me dit pas – et Pierre GRANVAL ne me l'avait pas dit non plus – que trois jeunes prêtres, vicaires à Venoix, avaient récemment quitté le ministère pour se marier, le dernier quelque trois mois après sa première messe à Venoix, partant avec la cheftaine des louveteaux. Cela je ne l'apprendrais que beaucoup plus tard, alors que tous les paroissiens croyaient que je le savais, ce qui faussa souvent des relations.

Le vicaire, Bernard DUPONT, me demanda de rester pour continuer à s'occuper du groupe de jeunes filles. Je dis « oui » sans savoir, là non plus, ce que j'aurais dû savoir.

En rentrant à Vassy, dans le petit presbytère tout neuf que nous allions quitter, je dis à maman « Jamais tu ne t'habitueras là-bas. C'est un vrai taudis ! » Elle me remonta le moral, me disant qu'elle n'était pas habituée au confort, qu'elle en avait vu d'autres dans sa vie et que pour elle l'important était que nous fussions ensemble.

Ce fut un transporteur de Vassy qui se chargea de me déménager gratuitement avec sa grande remorque. Des gens de Vassy firent le chargement et vinrent à Venoix pour décharger. C'était un samedi, mais il était convenu avec Gérard LAISNEY que je ne célébrerais pas dès le lendemain. Je pris un dimanche pour souffler chez ma cousine à Fontenay et je ne fus dans ma nouvelle paroisse que le lendemain matin.

J'avais obtenu que Serge SEIGNEUR vienne de Vassy pour percer un trou dans le mur de la cuisine pour installer une cuisinière qui ne servit d'ailleurs à rien !

En effet, accompagné de monsieur LABERTHE, un paroissien de Venoix, j'allai voir le Maire, monsieur Jean-Marie GIRAULT. Il nous reçut très aimablement et se souvenant qu'il avait été louveteau dans son enfance, il nous fit la promesse alors en usage chez eux : « Nous ferons tout ce que nous pourrons. »

Quelque temps après, je fus appelé à rencontrer l'adjoint chargé des travaux, monsieur Richard LECAPLAIN. Il fut décidé de commencer par la restauration de la cuisine. Il fallut faire un plan des travaux, puis établir un devis, attendre qu'il soit accepté. Tout cela devait durer longtemps... Maman dut donc installer sa cuisine provisoire dans une pièce à l'arrière qui n'avait ni cheminée, ni eau. Il fallait aller la chercher et la jeter dehors.

Ce fut madame LACOUR, une de mes anciennes paroissiennes qui apporta une gazinière et une bouteille de gaz. Avant de les installer, elle brossa énergiquement le sol qui était crasseux comme tout le reste.

François PAVY

François PAVY fut mon sauveur. Il avait été prêtre coopérateur à Venoix pendant plusieurs années avant d'être nommé à Bretteville-sur-Odon où il habitait avec sa mère.

A Venoix, il y avait environ deux cent cinquante enfants au catéchisme et l'enseignement était assuré par un couple âgé, monsieur et madame JEANNETTE qui étaient obligés d'arrêter pour raison de santé. Le plus urgent était de trouver des catéchistes.

François PAVY m'emmena d'abord chez monsieur et madame POULIN. Madame POULIN accepta tout de suite la charge de catéchiste. Son mari était entrepreneur de peinture. Il fut aussi d'accord pour peindre et tapisser deux pièces. Il avait l'habitude de travailler pour la ville et il savait qu'il pouvait commencer le travail sans attendre l'ordre de service qui viendrait plus tard.

Pour le reste des travaux, la mairie ne se fera pas vraiment prier, mais il faudra suivre le circuit administratif. Un inspecteur vint voir ce qu'il y avait à faire, puis il fallut établir des devis, attendre qu'ils soient acceptés. Cela dura plusieurs années !

Le presbytère sera en travaux, à l'intérieur et à l'extérieur pendant longtemps, mais quand je suis parti c'était vraiment un beau presbytère.

J'installai mon bureau et ma chambre dans la pièce où était le père LAISNEY. Maman trouva une chambre à peu près propre, mais c'était sur la rue et le bruit l'empêchait de dormir. Elle fatigua beaucoup et fera une attaque cérébrale qui sera certainement la conséquence de tout cela. Elle aurait pu prendre la chambre du vicaire, mais elle la trouvait vraiment trop sale. Le vicaire DUPONT était parti très vite. Dès la première soirée avec les jeunes, ses rapports avec la responsable des jeunes me déplurent et j'interrompis rapidement la réunion. Il partit aussitôt à Ouistreham où Gérard LAISNEY le recueillit, espérant le sauver, mais il était trop tard. Il avait déjà prévu autre chose. Je me demande si l'état lamentable de la chambre du vicaire ne peut pas aider à expliquer pourquoi quatre jeunes prêtres ont pu quitter successivement leur ministère en si peu de temps.

Après le départ de DUPONT, ce sera BISSEY qui s'occupera du groupe de jeunes filles. Quand la responsable se maria, je m'attendais à ce qu'elle me demande à être mariée par BISSEY mais il n'en fut rien et il ne voulut même pas concélébrer. Il était dans l'assistance.

Depuis le départ de Gérard LAISNEY et celui de Bernard DUPONT, il n'y a plus eu de vicaire à Venoix.

Au bout de deux ans, Monseigneur a souhaité que je sois accompagné, non pas par un vicaire, mais par un jésuite de la résidence de Caen, le père LACOUR. C'était un homme d'un certain âge, peut-être la soixantaine. Il avait accompli un ministère à Vaucelles et cela s'était mal terminé. Il devrait assurer des catéchismes, mais il pourrait aussi célébrer une messe, prêcher et entendre les confessions. Il aimait beaucoup ce dernier ministère et il y était très apprécié. Au moment des vacances, il allait à Lourdes comme confesseur.. Il avait bien sûr une formation intellectuelle supérieure à la mienne et cela était remarqué. Sa présence me permettait de prendre chaque année quelques jours de vacances. Il restera quatre ou cinq ans et cela se terminera comme à Vaucelles, car il était neurasthénique. Il s'en alla alors dans une maison de retraite des Jésuites dans le midi.

Vint alors sœur Marie-Paule de GOUVILLE, une religieuse de la Sainte Famille de la Délivrande, en poste à l'Oasis à Caen. Elle viendra tous les jours par le bus, malgré sa petite santé. C'était une excellente catéchiste et elle était aussi vraiment capable d'en former d'autres. Elle restera plus de dix ans, tant que sa santé le lui

permettra. Elle avait même accepté de prendre ma place à l'aumônerie du collège et elle fit mieux que moi.

L'état financier que me laissait le père LAISNEY, quand j'arrivai à Venoix, n'était pas compliqué. Il me laissa le produit de la quête du dimanche précédent et il n'y avait aucune comptabilité, ni de compte en banque. J'en ouvris un au Crédit agricole, au nom de la paroisse.

Une paroissienne, madame MARTIN, me proposa de faire des kermesses. C'était une ancienne paroissienne de Saint Julien qui avait l'expérience de l'organisation de telles manifestations. Sa maman qui habitait la région parisienne connaissait des antiquaires et les antiquités qu'elle apporta furent un sérieux appoint pour lancer les kermesses. Au bout de dix ans, je crois, celles-ci plafonnaient. Alors madame MARTIN me dit : « Il faut penser à faire autre chose » et ce furent les soirées « choucroute » moins difficiles à organiser. Avec l'aide de personnes dévouées et la vente de billets de tombola, elles soutenaient matériellement la paroisse.

Les vitraux

Un jeune couple de Venoix avait une parente qui travaillait aux Beaux Arts; elle accepta de faire une maquette pour doter l'église de vitraux. Je demandai à plusieurs artistes de proposer une maquette. Elles furent exposées dans l'église et les paroissiens furent appelés à choisir par vote. Celle de la famille LETOURNEUX fut retenue. L'artiste fit un prix et je pus faire appel à la générosité des paroissiens. Un homme âgé qui ne venait jamais à la messe, offrit un vitrail, une dame en offrit deux autres et on arriva à boucler.

Le déplacement de l'autel

Rien ne sera fait sans l'approbation des paroissiens par vote.

Une fois par mois une table servant d'autel était placée au centre du transept pour la messe des enfants. Je proposai qu'un autel y soit placé définitivement, pour toutes les messes. Cela n'allait pas de soi. On distribua un papier et un crayon à tous les fidèles qui avaient à répondre par « oui » ou par « non ». Le « oui » l'emporta de peu, mais il l'emporta. Les enfants que sœur Marie-Paule de GOUVILLE avait fait voter exprimèrent un « oui » unanime avec enthousiasme.

Le but était que les paroissiens qui participaient à la messe, au lieu de ne voir que des dos, se voient de face autour de l'autel central. Mais pour que la moitié de l'assistance à peu près, fit face à ceux de la nef, il fallait déplacer au fond de l'abside le grand autel qui pesait plus de deux tonnes.

Monsieur MARTIN, avec des transpalettes, s'en chargea. Les paroissiens, les plus jeunes évidemment, ceux qui avaient voté « oui » purent donc s'installer dans l'abside, sur des chaises et des bancs installés devant l'ancien autel.

Les tout jeunes couples avec des enfants prirent l'habitude de se placer près de la porte de la sacristie, leurs enfants vivant auprès d'eux la première partie de la messe jusqu'au « Notre Père », ensuite les plus petits étaient pris en charge dans la sacristie par quelques parents de bonne volonté. Les enfants des catéchismes allaient avec sœur Marie-Paule vivre le temps de l'homélie dans la chapelle du Saint Sacrement qui venait d'être aménagée.

L'achat de l'orgue électronique

Nous l'avons vu, après les kermesses et les soirées choucroute, la paroisse pouvait vivre matériellement. Avec le conseil paroissial qui venait de se former, il fut décidé d'acheter un orgue électronique.

Monsieur LOCHET avait accompagné les chants, jusqu'au bout de ses forces, sur un vieil instrument qui était souvent en panne. Le nouvel orgue, commandé par téléphone, arriva très rapidement pour une période d'essai. C'est Jean-Marc PIPET, jeune garçon très musicien, qui avait indiqué cet orgue. L'essai fut concluant et on le garda. Le jeune homme trouva rude qu'il ne soit pas rétribué pour son accompagnement de tous les dimanches, mais comme il aimait la musique, il accepta et fut très assidu. Quand il partit pour se marier, je fis remarquer aux paroissiens son assiduité bénévole et je l'invitai à se tenir au bas de l'escalier de la tribune pour que tous les fidèles lui fassent une offrande. Il reçut une bonne somme.

Nous ne restâmes pas sans organiste. Une jeune fille de Venoix, Anne-Marie TOURDE, qui touchait de l'orgue à Saint-Jean et suivait un cours d'orgue à Paris, accepta de prendre la succession, elle aussi bénévolement. Comme elle travaillait, elle fut suppléée pour les inhumations et pour les mariages, par monsieur BOUCHAUX, titulaire de l'orgue de Saint-Jean dans les mêmes conditions bénévoles. Aujourd'hui, monsieur BOUCHAUX est décédé et Anne-Marie TOURDE est responsable de la tribune d'orgue de l'église Saint-Jean à Caen.

Les soirées de préparation au mariage

Avec deux couples de la paroisse, Benoît et Pascale CAUCHY et Marc et Virginie TOULOUSE, nous avons lancé les soirées de préparation au mariage.

Les deux couples avaient suivi des cours de C.P.M. et quelques mois avant le printemps, le temps des mariages, nous nous réunissions pour préparer la future session. Il fallait que les prêtres soient dans le coup.

Pour ma part quand un jeune couple venait me trouver pour la préparation de son mariage, je lui disais qu'il aurait d'abord à participer à une soirée avec d'autres jeunes couples. Pour les aider à se décider, je leur disais que ces réunions étaient animées par des médecins.

A la date fixée, nous réunissions une dizaine de couples. Nous faisons un tour de table où chacun d'eux se présentait et la conversation s'engageait, animée par les couples les plus âgés. En réalité les jeunes couples s'écoutaient beaucoup les uns les autres et se formaient en écoutant les témoignages des uns et des autres. Nous essayions de leur apporter l'Evangile et le sens de l'amour humain.

Très vite il apparut intéressant de ne plus faire une seule, mais deux soirées avant que chaque couple ne revoie son curé.

Le projet fut même agité de proposer une rencontre après les mariages. Deux couples seulement ayant répondu positivement, Benoît CAUCHY prévint les autres que la réunion n'aurait pas lieu. Trois couples dirent qu'ils n'avaient pas répondu mais qu'ils seraient venus ! Dommage !

Aujourd'hui, en 2006, les soirées de préparation au mariage continuent à Venoix. Les deux couples animateurs font maintenant partie du « Chemin neuf » et c'est avec un couple de Louvigny que Benoît et Pascale CAUCHY continuent les soirées, Marc et Virginie TOULOUSE ayant d'autres engagements.

Les soirées de préparation au baptême

Avec monsieur et madame GOUIN, nous avons proposé des soirées de préparations au baptême. Elles furent bien suivies, mais le dialogue manquait car Cécile GOUIN qui avait bien préparé son affaire prenait un ton professoral dont elle reconnut ne pas arriver à se défaire.

La présentation des enfants après la messe

Les parents arrivaient pour le baptême, dans le fond de l'église à la fin de la messe de 10 h, mais les paroissiens s'en allaient sans faire attention à eux. J'essayai d'expliquer que ces enfants qui allaient entrer par le baptême dans la famille chrétienne méritaient d'être accueillis et j'invitai les paroissiens à rester quelques instants pendant que les parents, parrain et marraine monteraient avec l'enfant au centre de l'église. Après un court dialogue au sujet de leur foi, je prendrais l'enfant dans mes bras pour le présenter à toute l'assemblée qui applaudirait.

Seulement les gens étaient pressés de partir et beaucoup s'en allèrent. Le dimanche suivant, je me fâchai et sans avoir besoin de papier, je leur reprochai d'être pressés d'arriver les premiers chez le boucher ou le boulanger. Je fus entendu et les paroissiens restèrent par la suite dans l'église pour accueillir les enfants qui devaient être baptisés après la messe.

Quand je quittai Venoix, une jeune fille mentionna cette intervention passionnée sur le livre d'or qui fut ouvert. Il fallait bientôt songer à partir.

Pascal MARIE à VENOIX

Il y avait des servants d'autel. Au plus tard à quatorze ans, ils arrêtaient leur service sans rien dire. Un dimanche, Pascal eut la délicatesse et le courage de me dire : « Je vais arrêter. » Il put voir la tristesse sur mon visage, mais je lui répondis : « Tu es libre. J'espère toujours qu'il y en aura un qui ne partira pas à quatorze ans et que derrière lui, il y aura de grands servants de messe, mais c'est à toi de décider. » Le dimanche suivant, il me dit : « J'ai décidé, je reste et je continue. » Ma joie fut grande.

Petit à petit, je pressentis qu'il pouvait y avoir chez lui une vocation, mais je n'osais pas lui en parler. J'en discutais avec sœur Marie-Paule de GOUVILLE. Elle me répondit : « Il n'est pas nécessaire d'en parler, il faut prier. »

Tous les dimanches, après la messe, je portais la communion à madame CHOISY, une sainte femme, ancienne secrétaire des Missions étrangères à Paris, mais cela m'empêchait de parler aux gens qui sortaient de la messe.. Après quelques années, je demandai à Pascal de porter la communion à cette dame. Il me dira, plus tard, qu'il s'était

demandé pourquoi je lui avais fait cette proposition, mais que cette personne l'avait beaucoup aidé à consolider sa vocation.

Les années passaient. Pascal fut appelé à faire un stage de deux ans. Il ne s'est jamais confessé à moi. Il avait choisi d'aller voir un ancien évêque missionnaire qui était aumônier de l'Institution Saint-Pierre, rue de Bayeux. A la fin du stage, il décidait d'entrer au séminaire. Je lui dis que j'allais aller voir ses parents. A l'heure convenue, j'arrivai chez eux. Je fus très bien reçu. Ils avaient préparé du vin mousseux et des gâteaux. Ils me dirent qu'ils auraient mieux aimé que Pascal choisisse autre chose, mais qu'ils respectaient sa décision. Après cette visite, je demandai à Pascal ce qu'il en pensait. Il me dit que ses parents m'avaient trouvé sympathique. Ce fut tout. Comme je l'ai déjà dit, il n'y a jamais eu d'échanges entre Pascal et moi. Il n'empêche que le jour de son ordination, Pascal déclara que s'il en était arrivé là, c'était grâce à moi, ce qui m'étonna beaucoup mais me remplit de joie.

Après son ordination, Pascal fut nommé prêtre auxiliaire à Condé-sur-Noireau. Il y resta deux ans, puis il fut nommé curé au Bénv-Bocage, là où moi-même j'avais été doyen, mais la différence c'est qu'il desservait dix-neuf clochers, alors que dans mon temps je n'en avais que deux ! En plus Monseigneur, contre l'avis de son Conseil, le nomma aumônier diocésain des Conférences de Saint Vincent de Paul. Monseigneur me dit, un jour, à la Visitation, son admiration pour Pascal.

Maintenant j'ai surtout des nouvelles de lui par une ancienne paroissienne de Carville. Cependant il m'envoie toujours une carte quand il fait sa retraite et il m'accorde une visite d'une heure par an. Il est très occupé et très apprécié.

Voici qu'aujourd'hui, 4 juillet 2006, j'apprends par mademoiselle HALBOUT la nouvelle officielle de la nomination de Pascal à l'équipe du pèlerinage de Lisieux. Pascal me l'avait téléphoné pour que je ne l'apprenne pas par « *l'église de Bayeux* », et il me précisait que sa nomination serait officielle bientôt, lorsqu'elle paraîtrait dans le prochain numéro du Bulletin diocésain. Mais les nouvelles vont vite. Sa nomination avait été annoncée à la Basilique de Lisieux et des « gens du Bocage » l'avaient entendu et l'avaient fait savoir à mademoiselle HALBOUT.

Voilà comment j'ai été amené à recommander, sans attendre, à la communauté de la Visitation, cette nomination de Pascal à Lisieux. Il y était spécialement chargé, aux côtés de Monseigneur LAGOUTTE,

de l'animation des jeunes. De plus, Monseigneur PICAN le nommait responsable diocésain du service des vocations.

Pascal a toujours été un fervent de Sainte Thérèse. Sur son image d'ordination, il avait noté que c'était justement l'année du centenaire de Sainte Thérèse. Au Béný, il avait fait venir ses reliques. Nul doute que c'est elle qui l'appelle à de telles responsabilités.

Je souffre et je prie pour Béný-Bocage, mon ancienne paroisse, d'autant plus que Pascal ne sera pas remplacé. Il y aura seulement un « modérateur ». Nous sommes arrivés à la période annoncée depuis longtemps : il n'y a plus de prêtres pour boucher les trous.

VI - LA VISITATION

(Octobre 1994 – à aujourd'hui)

Une nomination mouvementée

La charge de Venoix était devenue pour moi de plus en plus lourde. Sœur Marie-Paule s'occupait très bien des catéchismes mais elle ne pouvait pas remplacer un prêtre.

Je faisais toujours mes visites à bicyclette sans trop de difficultés, mais quand il fallait monter quatre étages sans ascenseur cela m'était pénible car je souffrais d'arthrose à la hanche.

Un jour que nous avions réunion des prêtres de l'Union Apostolique à la Visitation, à la fin de cette réunion, le père PICARD dit bien haut (et il était tout près de moi pour que j'entende) : « Est-ce que l'un d'entre vous accepterait d'être aumônier de la Communauté de la Visitation ? » J'hésite un instant : je ne me voyais pas capable de succéder au père LAFONTAINE, mon ancien professeur de septième et au père BACON, l'ancien supérieur du Petit Séminaire... Et puis je dis au père PICARD : « Est-ce que tu parles sérieusement ? » - « Oui, ce serait bien pour toi et pour ta mère. Je m'en occupe. »

André PICARD n'était plus vicaire général, mais l'évêque lui avait demandé, car il connaissait bien le diocèse, de lui proposer un prêtre susceptible d'être nommé aumônier de la Visitation. Mais de son côté, le vicaire général Michel MORCEL cherchait et avait paraît-il un candidat. André PICARD était furieux, il me téléphona le lendemain : « Ça ne marche pas. Je ne m'occuperai plus de rien ! » Le suspens

dura longtemps (plusieurs semaines) puis Michel MORCEL me pria de lui faire une demande par écrit. Je n'avais jamais sollicité une place, toute ma vie j'avais seulement accepté celles qui m'étaient proposées. Enfin j'écrivis quand même une lettre puisqu'il me le demandait. L'autre candidat avait renoncé, alors je fus nommé.

En attendant, les religieuses n'étaient pas sans aumônier. Il y avait un prêtre indien, le père PAUL, qui faisait des études à l'université de Caen et à l'université de Louvain. Les religieuses aimaient bien le père PAUL et souhaitaient le garder. L'évêque, lui, voulait qu'il parte et il me dit : « C'est bien vous qui serez l'aumônier et vous serez seul. Dans trois mois au plus, le père PAUL sera parti. » En fait il restera encore deux ans tout en me disant régulièrement qu'il allait partir incessamment.

Le père PAUL

Le père PAUL était un homme agréable. D'origine indienne, il faisait partie de la caste des « Intouchables ». Il avait expliqué aux sœurs la situation des intouchables en Inde et elles admiraient son acharnement à préparer des diplômes. Il espérait en effet, une fois retourné en Inde, pouvoir être crédible aux yeux de ses frères et se trouver mieux à même de les secourir. Une sœur l'aida spécialement avec son ordinateur à présenter un premier travail à l'université de Caen qui le conduisit à un diplôme.

Lorsqu'il fut parti au Canada, où son jeune frère médecin l'avait devancé, il fut nommé curé et en reçut le traitement. Il continua de préparer des diplômes espérant toujours repartir en Inde.

Il écrit ou téléphone aux sœurs deux fois par an car il garde d'elles un bon souvenir.

Tout cela explique que le père PAUL était bien aimé de la communauté qui espérait bien le garder, alors que Monseigneur PICAN, lui, souhaitait qu'il parte. Je me trouvais donc entre l'enclume et le marteau.

La Visitation

Le moment de ma nomination tombait mal. C'était le temps des élections dans la communauté et il allait y avoir changement de supérieure. Quand je demandai à voir la supérieure pour me présenter je fus reçu par une sœur conseillère, sœur Françoise-Thérèse, qui m'expliqua la situation et me dit qu'il faudrait attendre que la nouvelle

supérieure puisse me recevoir. Il y eut une réunion de prêtres à la Visitation mais la supérieure ne m'appela pas pour me rencontrer. Elle avait sans doute d'autres occupations.

En mai 1994, le père MORCEL me dit que je devais annoncer officiellement à Venoix mon départ et ma nomination comme aumônier de la Visitation. Le samedi Monsieur LANIECE, un excellent paroissien de Venoix, devait partir dans le Midi pour l'inhumation de son frère. Je décidai de lui faire part de cette nomination puisque j'allais l'annoncer pendant son absence. Mais avant de se rendre là-bas, il se précipita à la Visitation où il était très connu pour annoncer à la supérieure le nom de leur nouvel aumônier. Qu'avait-il fait là !

En rentrant de la messe je reçus un coup de téléphone de mère Marie-Blandine ; elle m'avait déjà appelé plusieurs fois et elle avait également tenté sans succès de joindre le père MORCEL. Elle me dit que cette annonce officielle aurait pu attendre, que le père PAUL n'avait pas été prévenu et qu'il était très sensible, il aurait fallu lui laisser le temps de le mettre au courant... Enfin, une date fut retenue pour que nous puissions nous rencontrer. Je fus reçu par mère Marie-Blandine et sœur Marie-Christine l'ancienne supérieure devenue son assistante. Je n'eus guère qu'à écouter l'avalanche de doléances de mère Marie-Blandine.

Elle me dit qu'il allait falloir entreprendre des travaux pour que le père PAUL soit logé correctement puisqu'il ne pourrait pas loger dans le presbytère comme c'était prévu, etc. etc. Je me souviens très bien de ce que je répondis pour clore cet épisode : « Je vois que je suis bien encombrant. » Sœur Marie-Christine protesta en disant seulement « Oh ! »

Il fut tout de même convenu d'une date pour que je me présente à la communauté. Je dis que j'étais un ami du père GRANVAL et du père PICARD. J'avais apporté une photo de la classe de septième du Petit Séminaire sur laquelle figuraient le père LAFONTAINE et le père BACON, deux anciens aumôniers de la Visitation. Les sœurs furent d'abord surprises de voir le père LAFONTAINE si jeune et l'air sévère, lui qui venait de mourir chez elles âgé et qui était si bon. J'ai fait circuler la photo pour qu'elles cherchent à me reconnaître. Evidemment, sœur Antoinette fut la première à me découvrir, elle qui m'avait connu à dix ans. Apparemment la glace était rompue.

En sortant, mère Marie-Blandine et sœur Marie-Christine me firent visiter toute la maison, même le réfectoire et la salle de gymnastique. En commençant cette visite, sœur Marie-Christine voulut

me décharger de ma serviette et la porter à ma place. Comme je protestais, elle m'objecta : « Notre père fondateur nous a dit " Un aumônier doit être accueilli comme le Christ ! " (Intérieurement, je pensais à notre première entrevue). Il fut convenu que je célébrerais ma première messe à la Visitation le huit septembre. C'est mère Marie-Blandine qui choisit la date parce que c'était l'anniversaire de sa profession.

Il y aura pourtant encore des frottements, car à Venoix, le père VAN IMPE me pressait de partir pour qu'il puisse s'installer avant la rentrée des catéchismes. Je venais tous les huit jours voir l'avancement des travaux du presbytère car, après la mort du père LAFONTAINE les sœurs avaient décidé de le remanier de fond en comble. J'apparus alors comme quelqu'un qui avait l'air vraiment trop pressé.

Ce n'était pas encore tout à fait fini lorsque j'arrivai avec ma mère fin octobre. Des paroissiens de Venoix nous aidèrent à déménager et à emménager. Nous étions vraiment bien logés : quatre pièces avec une grande cuisine et un cabinet de toilette avec douche au rez-de-chaussée et à l'étage. Un seul inconvénient, mais de taille : pas de soleil. À l'Ouest un mur aveugle, au midi la chapelle empêche le soleil d'éclairer le presbytère sauf en juillet et en août l'après-midi. Maman a beaucoup regretté sa pièce si bien ensoleillée de Venoix. Elle se consolait seulement en disant : « Au moins quand je ne serai plus là tu ne seras pas seul. »

Pour l'aider à s'habituer, l'ASSAD lui laissera pendant un mois l'aide ménagère qu'elle avait à Venoix et qu'elle aimait « comme sa fille », mais ce n'était pas le même secteur il fallut accepter la nouvelle aide ménagère de notre secteur. L'ancienne de Venoix viendra de temps en temps discrètement, pour lui faire sa grande toilette. De leur côté les sœurs firent ce qui était possible pour des sœurs cloîtrées. Sœur Antoinette qui la connaissait fut autorisée à lui faire momentanément quelques visites mais hélas cela ne dura pas, vu son état de sœur cloîtrée.

Maman vieillit

Jusqu'à 92 ans, maman avait été merveilleuse de vitalité. Avec le secours de l'aide ménagère (mais qui ne venait ni le mercredi, ni le samedi, ni le dimanche) elle faisait sa cuisine et son petit ménage. Elle était à la messe tous les matins à 7 h 30 (nous partions à 7 h).

La première étape de son vieillissement fut la maladie grave et simultanée de nos cousines Anne-Marie et Marie-Claire. Elle ne

pouvait pas admettre que ces deux jeunes soient en danger de mort alors que pour elle, à son âge, cela aurait plutôt dû être son tour.

La deuxième étape, ce fut la mort d'Hélène MARION sa camarade de toujours à Fontenay-le-Pesnel, de quelques années plus jeune qu'elle. Quand il fut question d'aller à l'inhumation je lui dis que je craignais que ce soit fatigant pour elle. Elle protesta vivement et me dit : « Personne ne m'empêchera d'aller à l'inhumation. » Ce n'était pas mon intention de l'empêcher mais je cherchais comment faire. Je pensai à sœur Marie-Madeleine PONTOIZEAU qui était au séminaire et lui téléphonai de venir avec nous pour accompagner maman dans son banc à l'église. Sœur Marie-Madeleine accepta et fut à côté d'elle dans le banc de famille à Fontenay. Elle me dit après que maman avait pleuré pendant toute la messe, mais quand je la retrouvai à la sortie elle ne me laissa rien paraître.

Rentrés à la Visitation, il se passa quelque temps et la vie reprit comme avant, puis, de plus en plus souvent elle se mit à parler d'Hélène : « Hélène, ce n'est pas juste, elle était plus jeune que moi, je devais mourir avant elle. » Elle redit cela de plus en plus souvent...

La mort de maman

Très vite elle eut des difficultés à manger. Elle vomissait ce qu'elle essayait de prendre. Le docteur qui la suivait de près lui donna malheureusement un médicament diurétique, or elle était intolérante aux diurétiques. Au bout de huit jours, il décida qu'il fallait l'envoyer à l'hôpital en urgence. Je téléphonai immédiatement à Marc LETOURNEUX, professeur à l'hôpital, qui me dit : « Quand vous allez arriver aux urgences, j'y serai, je vous attendrai. » Il resta là, bien sûr, et suivit le résultat des analyses. Il téléphona à sa femme et lui demanda de venir car il craignait, sans me le dire, que maman ne nous quitte tout de suite. Je lui dis : « Quand je vois ce que vous faites pour nous ... », il me répondit : « C'est normal, vous avez baptisé nos enfants, c'est nous votre famille. » Ils restèrent là tous les deux jusqu'à onze heures et il me dit alors que maman allait être transportée au C. H. R. Ils y vinrent tous les deux. Quand elle fut installée, il lui fit une piqûre pour qu'elle dorme et me dit : « Vous n'avez rien à craindre maintenant, vous pouvez aller vous reposer. » Blandine, sa femme, me reconduisit à la Visitation.

Maman resta huit jours à l'hôpital, elle ne fut jamais seule. Le soir, je la quittais le plus tard possible et le matin j'y allais aussitôt après la messe de 7h30. Le dimanche c'est Blandine qui me remplaçait pendant la messe.

Nous lui avions promis, et c'était d'accord avec Marc, qu'on ne la laisserait pas mourir à l'hôpital. On lui fit des perfusions et il y eut un mieux. Elle manquait de sel dans le sang. Les perfusions faisant leur effet elle obtint son bulletin de sortie pour le lundi matin. Le dimanche, avec Blandine, elle avait marché dans le couloir. Blandine devait la reconduire avec moi, mais le lundi matin elle ne pouvait presque plus marcher, il fallut presque la porter et Blandine me dit : « Si elle n'avait pas eu son bulletin de sortie hier, certainement ils ne l'auraient pas laissée sortir ce matin. »

Arrivée à la Visitation elle eut un sursaut d'énergie pour monter dans sa chambre. Nous l'avons aidée à gravir l'escalier et à se mettre dans son lit, puis Blandine est partie en me disant : « Si vous avez besoin n'hésitez pas, même à 4 h ½ ! »

Un moment après maman me demanda de l'aider pour aller aux toilettes. Pour revenir, je dus la porter et je me promis bien de ne plus la relever. Le médecin ordonna de reprendre les perfusions. Le pharmacien de Venoux apporta le matériel nécessaire mais il était trop tard pour avoir une infirmière. Le lendemain matin il n'était plus question de perfusions, elle était mourante.

Pourtant, Madame MARTIN avait accepté huit jours plus tôt de rencontrer à la Visitation l'assistante sociale de l'ASSAD, madame LEMONNIER qui vint après son travail pour étudier les conditions d'installation d'un lit médicalisé dans mon bureau avec une garde jour et nuit au prix le plus avantageux. Tout cela ne devait pas servir puisque maman partit à l'hôpital et n'en revint que pour mourir.

La première nuit, elle souffrit beaucoup. Je dus rester près d'elle pour la soulager et je ne me souviens plus qui vint me remplacer pendant la messe. Quand je rentrai maman me dit : « Tu as de l'argent, il faut que tu prennes quelqu'un pour rester auprès de moi pendant la nuit. » Je lui dis que c'était fait et que quelqu'un allait venir le soir à neuf heures.

La veilleuse de nuit arriva à neuf heures, elle fit la toilette de maman qui me dit : « Ça va aller, elle est douce la dame, tu vas pouvoir aller te reposer. » Je descendis me reposer sur le canapé. À quatre heures du matin, la veilleuse de nuit vint me réveiller : « Il faut que vous montiez, votre maman n'est pas bien. » Je monte et je la trouve la bouche pleine de sang et du sang sur son oreiller. « As-tu mal ? » - « Non, je n'ai pas mal. » Je commence un « Notre Père » qu'elle dit avec moi très distinctement bien que sa bouche soit pleine de sang. « As-tu mal ? » - « Non, je n'ai pas mal. » Nous disons ensemble le « Je vous salue Marie » puis : « En tes mains, Seigneur, je remets

mon esprit. » De temps en temps, comme pour m'assurer qu'elle ne répète pas machinalement ce que je dis, je lui demande : « As-tu mal ? » - « Non, je n'ai pas mal. »... « En tes mains, Seigneur, je remets mon esprit. » ... Sa voix s'affaiblit, je la laisse dire seule. Jusqu'à la fin elle dira cette même prière, jusqu'à ce que je n'entende plus rien. C'était fini. Il était 4h30.

L'avant-veille, en me quittant, Blandine m'avait dit : « Si vous avez besoin, n'hésitez pas, même à 4 h 1/2 ». Pourquoi m'avait-elle dit 4 h 1/2 ? Coïncidence d'heures. Je l'appelle mais Marc est malade, elle ne peut pas le quitter.

De toutes façons j'appelle la communauté et j'attends une demi-heure, pensant que la sœur qui avait reçu le coup de téléphone et la supérieure, mère Marie-Blandine allaient venir. Personne ne vint. À 4h45 je téléphonai à madame MARTIN : « Je viens tout de suite. » Elle prit au passage madame Suzanne FOUCHER, ancienne infirmière du Bon Sauveur et sans tarder toutes les deux arrivèrent pour ensevelir maman. Malheureusement, pendant que j'étais en bas pour téléphoner, la veilleuse de nuit avait ouvert la fenêtre pour rafraîchir la chambre. Quand elles arrivèrent le sang continuait à couler. Elles firent une première toilette au mieux et appelèrent les pompes funèbres. Heureusement, les sœurs après mon appel avaient ouvert la grille et tout le monde pouvait entrer.

À 7h je les quittai pour aller célébrer la messe de 7h30. J'annonçai aux sœurs la mort de maman et leur demandai de prier avec moi. Quand je revins, monsieur LEMERRE, des pompes funèbres, était là et avec madame MARTIN ils me firent comprendre qu'il fallait embaumer le corps de maman ; comme cela se présentait, il était souhaitable de le faire. Je savais et je leur dis qu'elle ne voulait pas, on ne l'avait pas fait pour papa, mais je me rendis vite à leurs arguments. Monsieur LEMERRE appela donc ceux qui devaient s'en charger, ils vinrent l'après-midi. Nous réglâmes la question des « Faire-part » en reprenant le modèle de celui de papa. La messe de funérailles devait avoir lieu dans la chapelle de la Visitation et l'inhumation au cimetière de Fontenay-le-Pesnel le samedi 8 février 1997.

Je donne quelques coups de téléphone à la famille en leur demandant de se prévenir les uns les autres. Je serai toujours reconnaissant envers monsieur LEMERRE fils pour l'esprit chrétien avec lequel il m'a assisté en faisant avec une grande délicatesse son travail près de moi. Quant à madame MARTIN et à madame Suzanne

FOUCHER, je ne manque pas de les remercier chaque année pour ce qu'elles ont fait dans cette nuit du quatre au cinq février.

Au moment de la mise en bière, Pascal **MARIE** se trouva là. Je lui donnai à lire les prières de la « Fermeture du cercueil ». J'étais bien incapable de le faire. Je pensai tout de même à prendre dans l'armoire un drap que maman avait brodé elle-même et qu'elle m'avait recommandé d'utiliser pour l'ensevelir. Je le donnai aux employés des pompes funèbres.

Je fus très affecté de l'absence totale des sœurs auprès de maman et moi dans ces moments si difficiles. Aujourd'hui en écrivant cela, je repense à la mort de papa où toutes les sœurs, elles étaient cinq, ont pu venir en pleine nuit.

Lorsqu'il y eut changement de supérieure, je remis entre les mains de mère Marie-Christine mes dernières volontés, lui demandant quand je serais pour mourir, d'appeler aux urgences au C. H. R. Marc **LETOURNEUX**, de jour comme de nuit et madame **MARTIN**, de jour comme de nuit. Elle me promit de le faire et me dit que mon papier ne quitterait pas son bureau. Je lui avais expliqué ce qu'étaient pour moi Marc **LETOURNEUX** et madame **MARTIN**. Elle me promit que si j'appelais dans la nuit, elle viendrait.

Une autre sœur m'a bien aidé, c'est sœur Marguerite-Élisabeth. Elle vint tous les jours pendant au moins une semaine pour sécher mes larmes car je n'arrêtais pas de pleurer. Elle me rédigeait de petites prières pour m'aider à parler à maman : je les ai gardées. Elle m'apportait des fleurs pour mettre devant le cadre de maman et, le dimanche, elle veillait à ce que mère Marie-Blandine apporte elle-même un bouquet.

Je continuais à faire mon travail, je recevais les sœurs au confessionnal. Sœur Chantal-Marie me dit qu'elle priait maman en l'appelant « Titine ». Cela m'a aidé, je ne pouvais pas lui parler en disant « maman ». Depuis ce jour, je parle à mes parents, je prie pour eux et je les prie en les appelant comme je le faisais quand j'étais petit : « père Pierre, maman Titine ».

Mère Marie-Christine fut obligée de s'absenter pour subir un triple pontage. Quand elle eut fini sa longue convalescence je l'appelai au téléphone pour lui demander si, après tout ce qui lui était arrivé, elle avait toujours mon papier sur son bureau. Elle me rassura en indiquant que oui. Mais je vivais toujours mal le départ de maman.

La sœur réfectorière qui avait le même médecin que moi, le docteur **CAUCHY**, avait des ennuis psychiques. Elle me dit qu'elle

nous faisait entière confiance, au docteur, à la mère supérieure et à moi pour prendre les décisions qui s'imposeraient et elle me demanda de la conduire à Firfol espérant pouvoir s'y reposer et se refaire. Là-bas, avec une lettre du docteur CAUCHY, elle vit un psychiatre mais ne se remettant pas comme elle l'avait espéré, elle me téléphona alors pour me demander d'aller la rechercher. Le dimanche, après la messe, je partis. J'avais demandé au père BEAUDOUIN, l'aumônier, de venir me chercher en face de l'église Saint-Désir de Lisieux craignant de ne pas bien reconnaître la route. Il vint, je mangeai chez lui et après le repas je revins avec la sœur. Tout en roulant nous avons parlé et prié. Le docteur CAUCHY, prévenu la veille, m'avait dit : « Il ne faut pas qu'elle passe la nuit à la Visitation, elle risquerait de se jeter par une fenêtre ou d'agresser quelqu'un. Je vais prévenir le Bon Sauveur, on vous y attendra. » La supérieure ne voulait pas qu'elle aille au Bon Sauveur. Elle aurait voulu avoir une ambulance pour l'emmener à Penn Ker où il y a une clinique psychiatrique pour les sœurs, mais elle ne put avoir de place avant le lundi. Je conduisis donc la sœur au Bon Sauveur. C'est elle-même qui en arrivant à Caen me dit : « Vous allez me conduire chez les voisins. » En passant devant la Visitation nous avons continué de prier et nous sommes arrivés au Bon Sauveur où l'on nous attendait.

Je conduisis la sœur dans sa chambre où une infirmière la prit en charge. Puis je dus expliquer à l'infirmière en chef son état tel qu'il s'était manifesté. Je rentrai à la Visitation et la supérieure vint me voir. J'étais exténué. Elle me demanda pourtant de lui raconter comment tout s'était passé. Le lendemain, j'allai au Bon Sauveur avec la mère supérieure, porter à la sœur ce dont elle avait besoin pour son séjour à Penn Ker.

Quelques jours après, la mère supérieure dit à la communauté que j'avais bien aidé leur sœur malade mais voilà que je reçois un coup de téléphone d'une des sœurs, que j'aime beaucoup, qui me reproche violemment d'avoir abusé de la confiance de la sœur malade pour la conduire au Bon Sauveur. Ce fut pour moi comme un coup de poignard. Je crois que je sais ce qu'est une embolie, je n'en étais pas loin.

Le lendemain, la même sœur me téléphona pour me faire des excuses, mais le mal était fait : « Comment pouvez-vous me pardonner ? » - « Parce que je vous aime. »

Ma santé ne cessait de se dégrader. Après le départ de maman, tous ces chocs m'avaient ébranlé. Je ne m'en rendais pas compte mais les sœurs s'apercevaient qu'en lisant l'Évangile quand je célébrais la

messe, je ne lisais pas comme d'habitude. Elles appelèrent le docteur CAUCHY qui me proposa d'aller voir Marc TOULOUSE au Bon Sauveur.

Un mois d'hospitalisation au Bon Sauveur

Pendant que je parlais avec le docteur CAUCHY, sœur JEZEGOU, chargée par l'évêque de suivre les prêtres fatigués ou malades, faisait ma valise, mais je ne m'en aperçus pas. Au Bon Sauveur, Marc TOULOUSE psychiatre, était un ami, ancien paroissien de Venoix. J'avais pensé seulement à une visite mais quand il fut question de rester, je n'y fis aucune objection.

Marc TOULOUSE essaya d'abord de me trouver une chambre pour une personne dans le pavillon des personnes âgées mais il n'y en avait pas de libre, alors il décida de me garder dans son service au pavillon JAMET. J'eus d'abord une chambre pour personne seule mais ce ne fut que pour quelques jours. Je voyais Marc tous les matins et il trouva tout de suite les médicaments qui me convenaient. L'infirmier était particulièrement malfaisant avec moi. Je lui demandai de ne pas dire que j'étais prêtre, mais il m'insulta en me traitant d'« espion » et il s'empessa de dire qu'il y avait un prêtre hospitalisé.

Dans ce pavillon il y avait surtout des jeunes. Ceux-ci, dès le matin, s'attroupaient autour de moi, non pas pour m'insulter mais plutôt parce qu'ils avaient confiance dans un prêtre. Ils approchaient tellement de moi qu'ils m'envoyaient des postillons au visage. Je n'eus pas l'idée de me plaindre à Marc, j'étais plutôt amorphe. Toutes les semaines je rencontrais une psychologue. Elle vit tout de suite que j'étais nul en mathématiques, je ne savais pas ajuster ses plots de bois.

Sœur Anne-Marie GONORD

Je connaissais sœur Anne-Marie GONORD ; c'était une oblate de sainte Thérèse. Elle avait été conseillère dans sa communauté et sœur Nicole m'avait dit autrefois : « A elle, vous pouvez parler. » Elle était au séminaire de Caen et comme je m'ennuyais au Bon Sauveur, je lui demandai de venir me voir. Elle vint trois fois et je lui fis une véritable « confession ». Je crois bien que ce fut pour moi une importante étape de conversion et une des sources de ma guérison. Je vais en reparler. J'eus aussi la visite de mère Marie-Blandine, mais bien sûr je ne l'avais pas appelée, puis la visite d'une cousine et celle du père PICARD, mais aucune ne fut comparable à celle de sœur Anne-Marie GONORD

Mais voilà qu'arrive dans le service une malade qui avait absolument besoin d'une chambre seule. Comme il n'y en avait qu'une on me mit dans une chambre à trois lits. Mes deux voisins n'étaient pas gênants, ils dormaient tout le temps.

Entre-temps j'eus la visite d'un infirmier, catholique notoire, qui venait me réconforter. Il me fit beaucoup de bien, mais lui aussi était bavard et répétait au dehors ce que je lui disais ce qui m'ennuyait lors des rencontres que je faisais en allant regarder la télévision...

Au bout de quelque temps, on me trouva une place au pavillon des personnes âgées dans une chambre à deux lits. Mon voisin n'était pas gênant, simplement il ne voulait pas qu'on le déshabille, il dormait habillé. Il prétendait qu'il prenait sa douche tous les week-ends quand il allait chez lui. Là nous étions abondamment nourris, si bien qu'en partant j'avais pris deux kilos.

Au bout d'un mois, Marc me dit : « Vous êtes guéri, mais il faudra continuer de prendre votre traitement. Ce sera très long. » Je compris que ce serait toute ma vie et je continue de prendre ce traitement, renouvelé par les ordonnances du docteur CAUCHY

Alors il fut question de convalescence. Sœur JEZEGOU voulait que j'aille à Dinard, j'y avais droit ; selon elle, la mutuelle Saint-Martin prenait ma convalescence en charge et c'est là qu'elle voulait que j'aille. Mais je ne le voulais pas. Je dis à Marc que je préférais aller à Maizet dans la maison de campagne que monsieur Jean COLLIN avait déjà mise à ma disposition pour mes vacances et qu'il me proposait de nouveau.

Marc téléphona à l'évêque et il fut convenu que je passerais cette convalescence à Maizet. Monsieur COLLIN s'était engagé à venir travailler tous les après-midi dans son jardin et il assistait à ma messe le matin. Le midi et le soir Monsieur LENOËL, son jardinier, m'apportait un repas préparé par sa femme. Je passai là un mois et je serai toujours reconnaissant à ces gens qui m'ont assisté.

En rentrant, je demandai un rendez-vous à l'évêque. Peut-être était-il mécontent qu'on lui ait un peu forcé la main et que je n'aie pas accepté de faire ce que sœur JEZEGOU voulait ! Toujours est-il que l'entrevue ne fut pas ce que j'attendais. Il était normal qu'il ait réfléchi et décidé ce qu'il allait faire de moi, mais je m'attendais à ce qu'il me demande d'abord si ma convalescence s'était bien passée et si je m'étais bien reposé... Au lieu de cela, sans aucun préambule, il me dit : « Bon, désormais vous ne recevrez plus les sœurs seules. Vous n'êtes plus aumônier de la Visitation, vous serez chapelain, vous aurez seulement à assurer la messe tous les jours. » J'ai reçu cela comme une punition.

En sortant j'allai voir le père SIGNARGOUT, supérieur du séminaire qui était mon confesseur et je lui contai l'entrevue. Il ne fut pas surpris...

Le lendemain j'avais une lettre de l'évêque qui confirmait ce qu'il m'avait dit : « Comptant sur votre compréhension, au-delà de la netteté de ces propos, je vous prie d'agréer mon cher père mes sentiments cordiaux et fraternels. N.B. : Je me suis laissé dire aussi - de source bien informée - que vous ne pourriez plus désormais compter sur la communauté pour vous préparer les repas. Par conséquent, il est important de rechercher une autre solution à partir de votre propre autonomie ou de contacts possibles avec l'extérieur. » Je ressentis cela comme une sanction et je considère encore aujourd'hui que mon évêque ne s'est pas montré humain en la circonstance ; j'attendais un « père », j'ai trouvé quelqu'un que maintenant je ne puis plus appeler que « Monseigneur ».

Reprise de contact avec la communauté

Après mon entretien avec l'évêque, j'ai écrit à la mère Marie-Blandine pour lui dire que j'étais prêt à reprendre mon service en célébrant la messe à la communauté. Elle me répondit que c'était à son avis un peu trop tôt. Je lui re-écrivis à mon tour que sa lettre me peinait mais que je comprenais bien son hésitation – (Quelqu'un qui sortait du Bon Sauveur, pouvait-on lui faire confiance ?)

En attendant je me réfugiais au séminaire pour célébrer la messe et prendre mes repas avec les séminaristes. Mais un jour, je ne sais plus pourquoi, on ne leur servit pas de repas, alors c'est sœur Anne-Marie GONORD, dont j'ai parlé plus haut, qui m'invita à manger avec les sœurs et qui me présenta à celles que je ne connaissais pas en disant : « Le père a toujours beaucoup aimé les oblates. » J'entends alors dans mon cœur la miséricorde de Dieu s'exprimer par les paroles de cette sœur qui m'a libéré.

Quand j'allais au séminaire me confesser par la suite au père SIGNARGOUT, je ne manquais jamais de la saluer jusqu'à ce que je lui dise un jour : « Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi, mais je ne vais pas vous le dire à chaque fois que je viens », et je ne cherchai plus à la voir.

Enfin j'eus une lettre de mère Marie-Blandine qui me dit qu'elle pensait que je pouvais revenir chez moi. Je rentrai à nouveau en contact avec l'ASSAD pour retrouver mon aide ménagère et petit à petit la vie a repris. Progressivement, des choses qui peuvent paraître sans importance m'ont redonné confiance : les sœurs ne m'ont jamais

appelé « Monsieur le chapelain » mais toujours « Monsieur l'aumônier », sur l'annuaire diocésain mon nom figure comme : « Aumônier de la Visitation » ... Mon aide ménagère, qui est maman d'un grand fils mongolien, est avec moi d'une grande délicatesse. Dès que je fus affecté de « dégénérescence maculaire » une sœur me tapa en gros caractères les Évangiles que je devais lire, une autre me tape mes homélies du dimanche et tout ce que je lui demande de me taper. Tout cela m'aide beaucoup à reprendre confiance en moi.

Mais au début, quand j'ai célébré moi-même pour la première fois après ma maladie et que le père PAUL a seulement concélébré avec moi, je n'en menais pas large ! Il faut vraiment du temps pour se faire admettre comme quelqu'un de fiable quand on est passé par le Bon Sauveur !

Je n'avais jamais voulu me faire opérer de mon arthrose de la hanche alors que j'en souffrais déjà à Venoix, car je savais que ma longue absence serait une inquiétude pour ma mère. Après sa mort, je pensais qu'il était trop tard ; j'avais mal depuis treize ans, j'avais quatre-vingts ans ... je n'aurais plus treize ans à souffrir...

Un soir, madame MARTIN vint me voir. Elle était seule et elle me parla de telle sorte que lorsqu'elle fut partie, je me suis décidé. Dès le lendemain je téléphonai au docteur CAUCHY en lui disant que j'avais quelque chose d'important à lui annoncer. Je lui fit donc part de ma décision de me faire opérer. Il n'avait cessé de me dire à chacune de ses visites : « Alors, quand est-ce qu'on vous opère ? »

Je fus alors entouré d'amis et très aidé. Je voulus être opéré au CHU pour avoir Marc LETOURNEUX près de moi. Il me trouva un chirurgien spécialiste de la hanche, le docteur VIELPEAU, qui se montra charmant et m'offrit de choisir moi-même la date de mon opération. Je répondis que je souhaitais être opéré fin juillet pour passer ma convalescence à Bétharam au mois d'août. Il appela sa secrétaire qui trouva quelqu'un de son équipe libre fin juillet et c'est ce chef de clinique qui m'opéra sous péridurale.

A Bétharam je fus particulièrement aidé par RAHMA, une musulmane qui s'était convertie et que j'avais baptisée vingt ans auparavant à Venoix. Lorsque ne voyant plus assez bien je dus vendre ma voiture, elle m'avait dit : « J'en ai parlé à mon mari, Avec ma voiture, je suis à votre disposition pour vous conduire où vous voudrez, quand vous voudrez. Je vous dois bien ça ! » A Bétharam, elle viendra me voir souvent, je lui dictais mon courrier. Elle fit venir son mari et tous les deux me conduisirent à la chapelle, avec mon fauteuil roulant, pour que je puisse célébrer la messe le 16 août. Elle obtint de la

directrice l'autorisation que je parte le 31 août à 8h30 alors que les départs ne s'effectuaient que l'après-midi et c'est elle qui me ramena à la Visitation où mon aide ménagère madame PROËNÇA, rentrée de vacances, m'attendait. Cette opération fut une réussite.

Maintenant, en 2006, les sœurs m'aident. Par exemple : en lavant mes draps, elles m'ont signalé qu'une housse était déchirée et que mère Marie-Christine avait décidé qu'on allait m'en refaire une. Sœur Marie Agnès me ravitaille en confitures, je suis très sensible à ces délicatesses... D'autre part, je me rends bien compte par moi-même que ce serait trop fatigant pour moi de recevoir les sœurs en confession. En revanche j'accueille chez moi quelques personnes qui viennent se confesser tous les mois.

Une autre grâce pour moi : comme j'ai été 18 ans curé de Venoix d'anciens paroissiens s'en souviennent, surtout ceux dont j'ai assisté les parents au moment de leur mort. Ils me téléphonent et me rendent visite. Plusieurs m'ont dit : « On est assez nombreux à pouvoir le faire, si vous avez besoin qu'on vous conduise quelque part vous n'avez qu'à demander. »

En terminant ces mémoires, je peux rendre grâce au Seigneur qui fortifie à travers les épreuves et les joies. Je n'ai aucune rancune envers personne et puis dire que je suis un homme heureux.

Ces mémoires, j'ai pu les écrire grâce à deux personnes amies qui se sont proposées pour les taper sur ordinateur et les mettre en page avant de les faire imprimer et relier.

FIN

A Thérèse GALLOT
et à ses enfants
en souvenir de son frère Eugène KERDY
celui de ses frères qui m'ont aimé et le mien
en gage d'amitié familiale

Caen, le 3 novembre 2006

Rouss

MÉMOIRES d'Émile ROUSSEL

	page
Préface	3
I – MEMOIRES D'ENFANCE	5
LE MINISTERE DU PERE BERTREUX	7
a – Père, les souvenirs que j'ai de vous	7
- Le pèlerinage annuel à la Délivrande	8
- Les inhumations	11
- Le drame	14
- Du mal que peuvent faire les « cancans » en milieu rural	15
b – Tout le bien que le père BBERTREUX a fait dans sa paroisse	16
- Le « BOUFFE-TOUT »	19
- La salle de théâtre	19
SHIN - LOU - TI	21
a – Sa vie	21
b – Ses oeuvres	22
II – LES ANNEES D'ENFANCE EN FAMILLE	23
- Deux journées de battage	23
- Le moulin d'Hervieu et ... le « pain Joco »	24
- Le séchage du blé	24
- Une année catastrophique : l'orage dévastateur	25
- Le déménagement et mon entrée à l'école	25
- La mort de mon grand-père Auguste (<i>papa Gust</i>)	26
- 1933 – Ma communion solennelle	26
III – LES ANNEES AU PETIT SEMINAIRE	29
- Le choix d'un confesseur – directeur de conscience	29
- En classe de sixième, les choses changent.	30
- En classe de cinquième.	30
- Le Père BÉZIER	30
- La deuxième division, la division des grands.	31
- Une longue parenthèse : sœur ANTOINETTE	31
- En seconde, le père LEBLANC	35
- 1940, la classe de 1ère avec le père de SAINT-ANDRIEU	35
- Marie-Louise	38

IV – LES ANNEES AU GRAND SEMINAIRE	39
PREMIERE PARTIE : (octobre 1940 – juin 1944)	39
Entrée au grand séminaire	
- Le choix d'un confesseur – directeur de conscience	39
- La prise de soutane.	40
SECONDE PARTIE - (Juin 1944 – octobre 1944)	41
a - Le débarquement	41
- La vie sous les fours à chaux.	42
b – L'évacuation	43
- Un voyage assez pénible	43
- Le retour à Fontenay	44
- Mes ordinations	46
TROISIEME PARTIE - (Octobre 1944 – 5 avril 1946)	46
Les années de régiment	
- Mobilisation de la classe 43	46
- Dix-huit mois d'occupation en Allemagne	48
- Herman Joseph KASPER	50
- Les adieux à la famille KASPER	52
QUATRIEME PARTIE - (Octobre 1944 – 5 avril 1946)	53
Les derniers mois de grand séminaire	
- Le déroulement d'une journée ou d'une semaine	53
- La « contestation » des diacres	54
- L'ordination	54
- Mes premières messes	55
V – MES NOMINATIONS	57
OUISTREHAM – (Janvier 1948 – mars 1951)	57
SAINT-DENIS-DE-MÉRÉ – (Mars 1951 – 1961)	61
- Les religieuses, oblates de Sainte Thérèse	63
Sœur Bernadette	64
Sœur RICHER	64
- Le Pont-Erambourg et la chapelle	65
L'abbé LECOIFFIER	65
Jacqueline RADULPH	66
- Revenons à Saint-Denis-de-Méré	67
Raymond CHARBONNEAU	68
Roger et Josette RAULT	70

LE BÉNY – BOCAGE – (1961 – 1970)	73
- Les oblates de sainte Thérèse	73
- Le Bény-Bocage	73
- L'église.	74
- À Carville : l'enlèvement des statues Saint-Sulpice	76
- Le Bény-Bocage – la J.A.C.F.	76
- La mission de Carville	76
 VASSY – (1970 – 1976)	 79
- Les oblates de sainte Thérèse	80
- Les visites à domicile	80
- Les pharmaciennes	81
- La mort de papa	81
- Les kermesses pour l'école.	82
- Mr BIGEON	82
- Monsieur LIBOR	82
- Le Theil	83
- Mon départ de Vassy	83
- Mon successeur	84
 VENOIX - (Septembre 1976 – Mai 1994)	 85
- François PAVY	86
- Les vitraux	88
- Le déplacement de l'autel	88
- L'achat de l'orgue électronique	89
- Les soirées de préparation au mariage	90
- Les soirées de préparation au baptême	90
- La présentation des enfants après la messe	91
- Pascal MARIE à Venoix	91
 VI - LA VISITATION - (Octobre 1994 – à aujourd'hui)	 95
- Une nomination mouvementée	95
- Le père PAUL	96
- La Visitation	96
- Maman vieillit	98
- La mort de maman	99
- Un mois d'hospitalisation au Bon Sauveur.	104
- Sœur Anne-Marie GONORD	104
- Reprise de contact avec la communauté.	106

FIN

*Texte à insérer dans les Mémoires d'Emile Roussel, page 106, avant
« Reprise de contact avec la communauté »)*

Ma grâce de Noël 2006

Suite à l'entrevue que j'eus avec mon évêque à ma sortie de l'hôpital psychiatrique du Bon Sauveur en 1999 (voir mes mémoires, page 103), je restai profondément blessé et au bout de quelques semaines j'écrivais dans mes mémoire que je ne voulais pas que ce soit lui qui préside à mes funérailles.

Pourtant, je priais un peu pour obtenir la Grâce de lui pardonner du fond du coeur. Au bout d'un an ou deux, je pus retirer le papier que j'avais mis avec mes dernières volontés. Je pensais que je ne pouvais pas d'un côté prier sincèrement et de l'autre risquer de partir vers Dieu avec cette trace de rancune.

À partir de ce moment-là je priai plus franchement pour obtenir la force de lui pardonner, mais sans penser que je pourrais un jour ~~de~~ l'appeler « Père ».

Le 9 novembre 2006, je fus amené à écrire à Monseigneur PICAN pour lui demander de m'éclairer au sujet d'un jeune prêtre en difficulté que la Mère Supérieure avait recommandé à la communauté comme un prêtre « calomnié », alors que j'avais appris à l'occasion d'une réunion de prêtres au presbytère Saint-Étienne que c'était un malade mental héréditaire.

Monseigneur PICAN me répondit par lettre et presque aussitôt par téléphone, me disant qu'il avait pensé venir le soir même à la Visitation, mais qu'il voyait que ce serait trop court, qu'il viendrait dès qu'il pourrait.... (Il m'avait écrit dans sa lettre qu'il y avait des choses qui ne pouvaient être dites que de vive voix et que le plus tôt serait le mieux).

Ne voyant rien venir, je lui écrivis de nouveau le 22 novembre. Je lui demandai d'essayer de venir avant Noël. Il me répondit par lettre et par téléphone me disant qu'il s'arrangerait et qu'il viendrait avant Noël. (Que ce soit dans son courrier, que ce soit au téléphone, il ne semblait pas conscient du mal qu'il avait pu me faire lors de notre entrevue).

Il vint le vendredi (Noël était le lundi). Il arriva à 14 h 30. Il vit à part la Mère supérieure, il vit longuement la communauté, il vit la religieuse africaine qui se préparait à faire profession perpétuelle le 6 février, et tout cela dura plus d'une heure et demie. Je ne pensais plus qu'il viendrait me

voir, croyant qu'il était trop tard. Or, à 16 h 20, on sonne à ma porte. Je vais ouvrir : «Bonsoir Monseigneur ».

Il ne se montra pas pressé. Il me raconta son entrevue avec la Mère Supérieure, la communauté et la religieuse africaine, puis on en vint à parler du jeune prêtre et il me dit de vivre voix ce qu'il avait à me dire.

Quand il eut fini, il se leva et me donne l'accolade, et je lui dis « Au revoir Père ». Cela ne venait pas de moi. C'était une réponse du Saint Esprit à la prière que j'avais faite depuis huit ans. Je me senti libéré, mes lèvres étaient descellées et je n'ai plus maintenant aucune difficulté à l'appeler « Père ».

DEO GRATIAS !